

BIBLIOTEKA  
Z. N. im. Ossolińskich

XVIII 37367-III

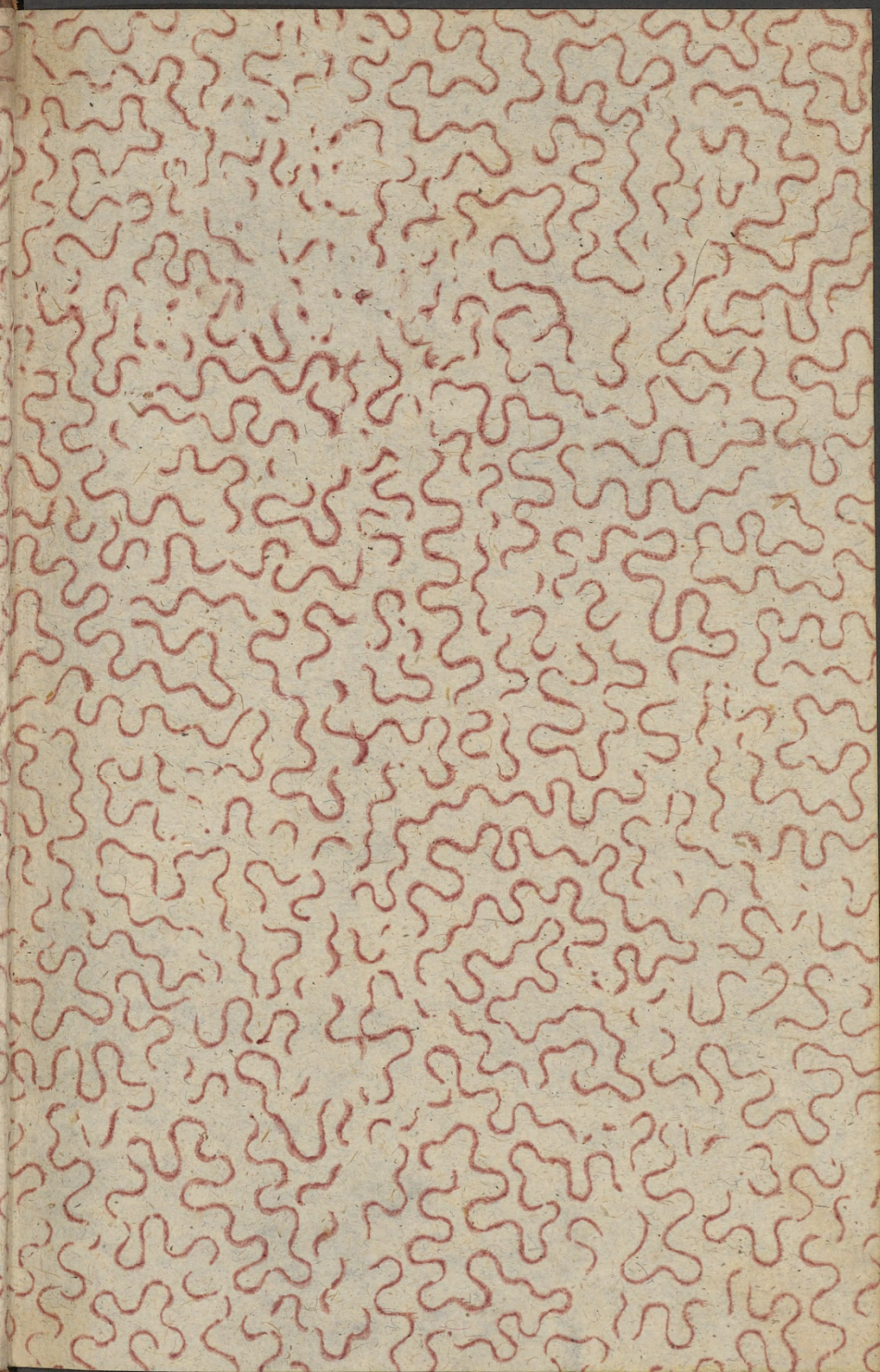
UE



X

Szafka, . . .	A
Putka, . . .	4
Książka, . . .	4
Kat. H <sup>o</sup> . . .	278

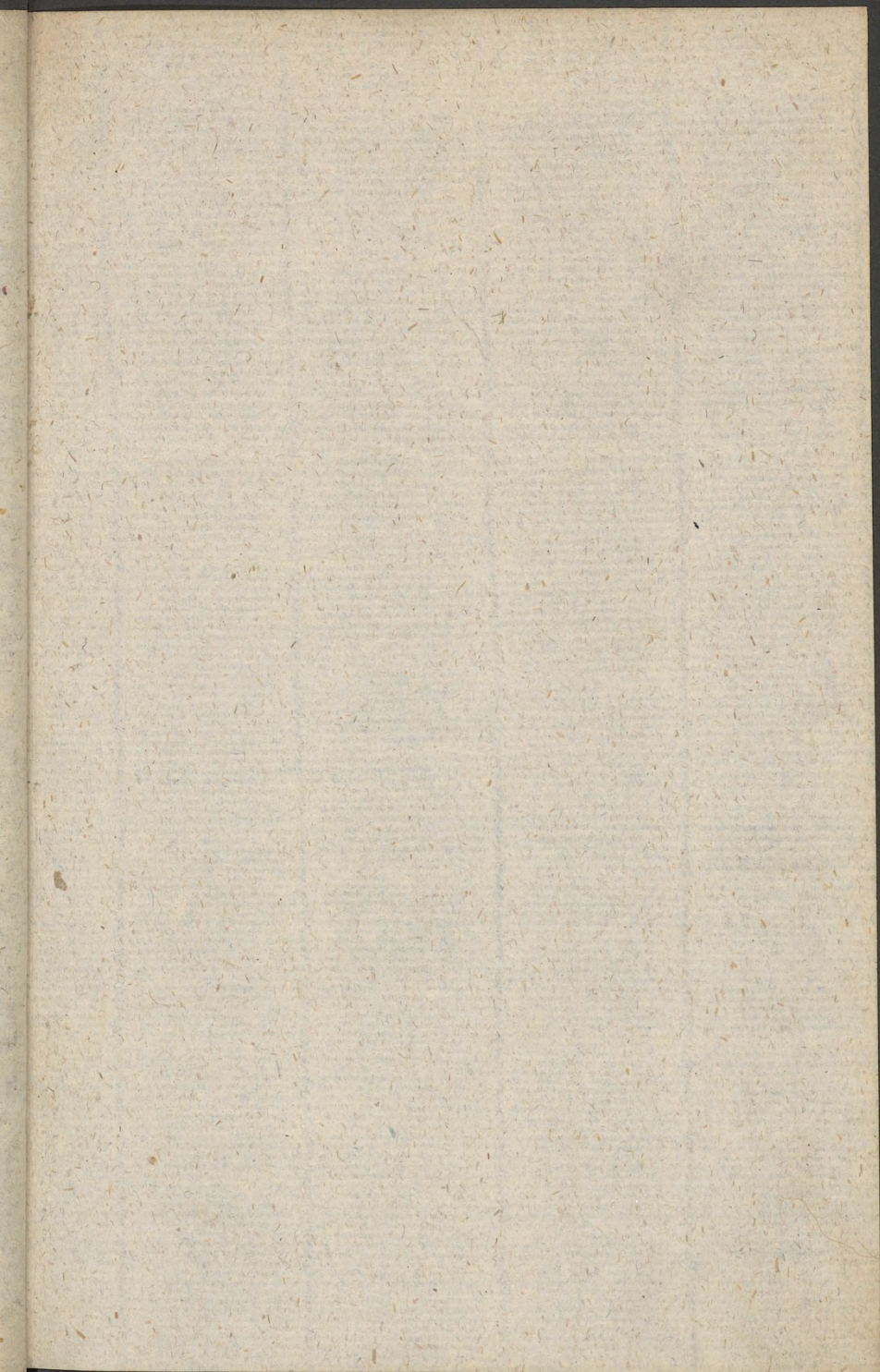




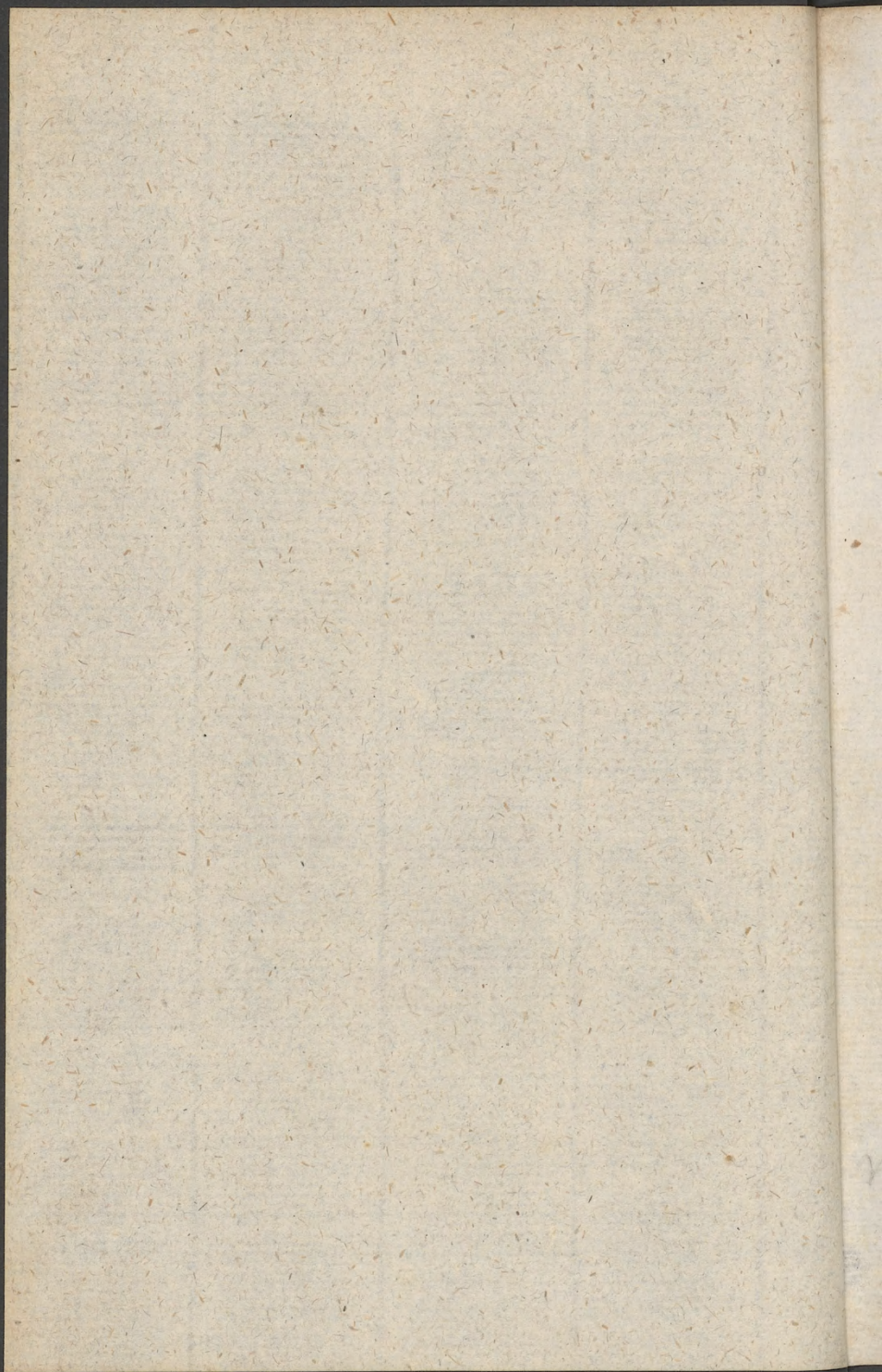


21/1581











VOYAGE  
DANS L'INTERIEUR  
DE L'AFRIQUE.  
TOME PREMIER.

v. P 187



101 A. B.

THE UNIVERSITY

OF TORONTO

LIBRARY



92

# VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

## DE L'AFRIQUE,

ENTREPRIS PAR L'ORDRE ET SOUS LA DIRECTION DE  
LA SOCIÉTÉ D'AFRIQUE, DANS LES ANNÉES 1795,  
1796 ET 1797.

PAR  
M. MUNGO-PARK, *Chirurgien.*

---

*Egens lybiæ deserta peragro.*

VIRG.

---

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR M. L'ABBÉ DU VOISIN,

*Docteur, ancien Professeur de Sorbonne et  
Vicaire-Général de Laon.*

TOME PREMIER.

HAMBOURG ET BRUNSWICK,  
CHEZ P. F. FAUCHE ET COMPAGNIE.

---

1800.



# VOYAGE

DANS L'INTERIEUR

# DE L'AFRIQUE

DE L'AFRIQUE INTERIEURE  
PAR M. LE BARON DE LAFITTE  
ET M. LE COMTE DE LAFITTE

PAR

M. MUNGO PARK, Anglois.

Paris chez la Citoyenne Lesclapart  
M. de la Harpe, Libraire, Palais National



TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par M. de LAFITTE, Docteur en Médecine, ancien Professeur de Médecine et de Chirurgie, Secrétaire-Général de l'Académie de Médecine.

TOME PREMIER.

4  
III-79577-111X

chez M. LAFFITTE, Libraire, Palais National

1780



# PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

---

*Ce journal rédigé d'après les notes originales que j'avois prises sur les lieux, et que j'ai eu bien de la peine à conserver, doit sa publication aux honorables membres de la Société d'Afrique. Je voudrois qu'il répondit mieux à la protection qu'ils m'ont accordée. Comme production littéraire, ce voyage n'a d'autre mérite que d'être vrai : c'est un récit simple, sans ornemens, sans autre prétention, que d'étendre jusqu'à un certain point la géographie de l'Afrique. C'est dans cette vue que j'avois offert mes services à la Société, et que la Société a daigné les accepter. J'ose croire que mes peines n'ont pas été tout-à-fait inutiles. Du reste l'ouvrage doit parler pour lui-même; et je ne me permettrai d'autres observations préliminaires que celles que me prescrivent la justice et la reconnoissance.*



*Immédiatement après mon retour, le comité de la Société (\*) voyant qu'il faudroit quelque temps pour mettre en ordre le récit circonstancié de mon voyage, et voulant néanmoins satisfaire la curiosité de plusieurs membres impatiens de connoître le résultat de mes découvertes, fit composer sur-le-champ un abrégé d'après les premiers rapports que je fis de vive voix ou par écrit. On y joignit une carte de ma route, et le tout fut imprimé pour l'usage de la Société.*

*Ce furent des membres même de la Société qui se chargèrent de ce travail, divisé en deux parties. L'une, rédigée par M. Bryan Edwards, donnoit une idée générale de mon voyage, l'autre, compo-*

---

*(\*) Ce comité est composé du comte de Moira, de mylord évêque de Landaff, de sir Joseph Banks président de la Société royale de Londres, et de MM. André Stewart, et Bryan Edwards, l'un et l'autre membres de la Société royale. Pour ce qui est de l'institution de la Société d'Afrique, de l'objet qu'elle se propose, et des découvertes antérieures à mon voyage, on peut consulter différens écrits publiés par ordre de la Société.*



sée par le major Rennel de la Société royale de Londres, contenoit des éclaircissemens géographiques sur les pays que j'avois parcourus. Le major Rennel voulut bien y ajouter: 1°. une carte de mon voyage, d'après mes observations et mes esquisses, mais perfectionnée, et purgée des fautes que ses profondes connoissances dans la géographie lui avoient fait apercevoir: 2°. une carte générale servant à indiquer le progrès des découvertes que l'on a faites dans la géographie de l'Afrique septentrionale: 3°. Une carte des variations de la boussole dans les mers qui embrassent cet immense continent.

Je ne puis me présenter au public avec les avantages que me donne le travail de ces messieurs, sans leur en témoigner ma reconnoissance. M. Edwards a permis que je fisse usage de son récit, et je me le suis approprié plus d'une fois. Le major Rennel, de son côté, m'a autorisé, non-seulement à enrichir mon voyage des cartes dont je viens de parler, mais encore



VIII PRÉFACE DE L'AUTEUR.

à y joindre ses éclaircissemens géographiques en entier.

*Avec de pareils secours, je pourrois me flatter d'un accueil favorable, sans y avoir de titre personnel. Mais je crains que plusieurs de mes souscripteurs ne s'attendent à des découvertes que je n'ai pas faites, ou à des merveilles que je n'ai pas vues, et que mon livre ne leur offrant pas toute la surprise et tout l'amusement qu'ils s'étoient figuré, ils ne soient tentés de lui disputer le peu qu'il a de mérite réel. J'en serai affligé, sans doute, mais je me consolerais, si les personnes distinguées, sous les auspices de qui je suis entré dans cette carrière, daignent reconnoître que je l'ai fournie à leur satisfaction, et si elles veulent bien regarder ce journal que j'ai l'honneur de leur présenter, comme un rapport fidelle de tout ce que j'ai observé dans le cours d'un long voyage entrepris par leur ordre et sous leur direction.*

M. P.



# PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

---

LE public avoit déjà eu quelque connoissance du voyage de M. Mungo Park, par une brochure intitulée: *Voyages et découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, par le major Houghton et Mungo Park* etc. Traduit de l'anglais, et imprimé à Paris, an VII. La seconde partie de cette brochure n'est qu'un précis extrêmement abrégé de l'expédition de M. Park, composé et présenté à la Société d'Afrique par M. Edwards l'un de ses membres. Il en est parlé dans la préface de l'Auteur. L'ouvrage dont nous donnons la traduction est le journal entier de M. Park,



mis en ordre et publié par lui-même.

Ce voyage est un des plus instructifs que l'on ait publiés depuis long-temps. On n'y trouve pas de ces faits extraordinaires qui étonnent l'imagination, et donnent à tant d'ouvrages de ce genre un caractère romanesque. Mais il contient des observations nouvelles et importantes sur la géographie, l'histoire naturelle, le commerce, la police et les mœurs de l'intérieur de l'Afrique, dans une étendue de près de onze cents milles d'Angleterre. L'Auteur ne rapporte que ce qu'il a vu, et il le rapporte avec une simplicité et d'un ton de candeur qui gagne la confiance. Ses malheurs, son courage et l'honnêteté de son caractère inspirent un véritable in-



térêt: il attache le lecteur par le récit de ses aventures, en même-temps qu'il l'instruit par ses découvertes.

On n'a pas cru devoir traduire les éclaircissemens géographiques du major Rennel, imprimés dans l'édition anglaise, à la suite du voyage de M. Park. Ces discussions savantes qui auroient formé un troisième volume, ne seroient d'aucune utilité pour le très-grand nombre des lecteurs, et la plupart de ceux qui pourroient en tirer quelque fruit sont en état de les lire dans l'original.

On a cru aussi que cette traduction pouvoit se passer du petit nombre de planches qui embellissent l'édition anglaise, et ne sont nullement nécessaires pour l'intelligence du texte.



## XII PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

On s'est attaché, dans la traduction, à rendre exactement le sens de l'Auteur, et l'on ne croit pas s'en être écarté, soit en intervertissant quelquefois l'ordre de la phrase, pour rétablir celui des idées, soit en supprimant des circonstances minutieuses qui ne faisoient qu'embarrasser le récit, soit en abrégeant les sommaires des chapitres.

On a conservé par-tout l'orthographe de l'Auteur pour les noms africains, avec l'attention de mettre l'article avant les noms de pays et de royaumes, pour les distinguer des noms de villes.

---



# VOYAGE

## DANS L'INTÉRIEUR

### DE L'AFRIQUE.

---

#### CHAPITRE I.

*Motifs qui déterminent l'Auteur à entreprendre ce voyage. — Ses instructions et son départ. — Il arrive à Jillifree sur la Gambie, — De-là à Vintain. — Notions sur les Feloops. — L'Auteur s'embarque sur la Gambie pour Jonkaonda. — Il arrive chez le docteur Laidley. — Factorerie des Anglois à Pisania. — Occupations de l'Auteur pendant le séjour qu'il y fait. — Sa maladie et sa guérison — Description du pays — L'Auteur se dispose à poursuivre son voyage.*

A mon retour des Indes orientales en 1793, j'appris que la Compagnie formée pour encourager les découvertes dans l'intérieur de l'Afrique cherchoit un voyageur qui voulût s'engager dans ce continent, en remontant la Gambie. Je fis offrir mes services par le président de la Société Royale de qui j'avois l'honneur d'être con-



nu. Je savois que le capitaine Houghton, auparavant major du fort de Gorée, avoit entrepris un semblable voyage, sous la direction de la Compagnie, et je n'ignorois pas qu'il y avoit tout lieu de croire qu'il avoit péri victime du climat, ou de la barbarie des naturels du pays. Mais, loin de me détourner de ma résolution, cette idée ne servit qu'à redoubler mon ardeur, et à rendre mes sollicitations plus pressantes. Je désirois passionnément d'étudier les productions d'un pays si peu connu, et de m'instruire par ma propre expérience des mœurs et du caractère des peuples qui l'habitent. Je me sentois en état de supporter la fatigue : ma jeunesse et la force de ma constitution me rassuroient contre les dangers du climat. Le traitement qu'offroit le comité, ne me laissoit rien à désirer pour le présent, et je ne demandois point de récompense après l'expédition. Toutes mes espérances, me disois-je, périront avec moi, si je suis destiné à périr dans ce voyage ; et si je suis assez heureux pour que mes découvertes ouvrent à l'industrie de mes compatriotes de nouvelles sources de richesses, j'ai affaire à des hommes d'honneur



qui sauront reconnoître d'une manière convenable les services que j'aurai rendus. Le comité de la Compagnie, ayant pris les informations nécessaires, me jugea propre à remplir ses vues: il accepta mes services, et avec cette libéralité qui le distingue dans toutes les occasions, il me donna tous les encouragemens qui étoient en son pouvoir, et que je pouvois désirer.

Il avoit d'abord été résolu que j'accompagnerois M. Willis qui venoit d'être nommé consul à Sénégalie, et qui, en cette qualité, auroit pu me servir et me protéger. Mais je ne pus profiter de cet avantage, le gouvernement ayant révoqué la nomination du consul. La bienveillance du comité y suppléa. Feu M. Henri Beaufoi, secrétaire de la Compagnie, me donna une lettre de recommandation, et une lettre de crédit pour 200 livres sterling, adressées l'une et l'autre au docteur John Laidley qui résidoit depuis plusieurs années dans une factorerie anglaise sur les bords de la Gambie. J'arrêtai mon passage sur l'Endéavour, petit bâtiment expédié à la Gambie, pour le commerce de la cire et de l'ivoire, sous les ordres du capitaine Richard Wyatt, et



j'attendis avec impatience le moment de mon départ.

Mes instructions étoient claires et précises. J'avois ordre, à mon arrivée en Afrique, de gagner le Niger, ou par le chemin du Bambouk, ou par tout autre qui me paroîtroit plus commode: de reconnoître le cours, et s'il étoit possible, la source et l'embouchure de cette rivière: de faire tous mes efforts pour visiter les villes principales de cette contrée, particulièrement Tombuctoo et Houssa. On me laissoit la liberté de retourner en Europe, ou par la Gambie, ou par toute autre route que je jugerois préférable, d'après les circonstances, et la position où je me trouverois.

Nous fîmes voile de Portsmouth le 22 mai 1795. Le 4 juin nous découvrîmes les montagnes de Mogadore sur la côte d'Afrique, et le 21, après trente jours d'une route agréable nous jettâmes l'ancre à Jillifrée, ville située sur la rive septentrionale de la Gambie, vis-à-vis l'île James, où les Anglais avoient autrefois un petit fort.

Le royaume de Barra dans lequel est située la ville de Jillifrée, produit abon-



damment tout ce qui est nécessaire à la vie. Le principal commerce est celui du sel, que l'on transporte par la rivière jusqu'à Barraconda, d'où l'on rapporte en échange du blé d'Inde, des étoffes de coton, des dents d'éléphants, et une petite quantité de poudre d'or. Ce commerce emploie un grand nombre d'hommes et de canots. De tous les petits princes établis le long de la Gambie, le roi de Barra est le plus redoutable pour les Européens. Il fait payer aux marchands de toute nation le droit exorbitant de près de 20 livres sterlings pour chaque navire, grand ou petit. C'est le plus souvent l'*Alkaïde*, ou gouverneur de Jillifrée en personne, qui lève cet impôt, et dans ces occasions, il est suivi d'un grand nombre de gens, parmi lesquels il s'en trouve plusieurs à qui leur commerce avec les Anglais a donné quelque teinture de notre langue. Mais ils sont pour la plupart incommodés et fâcheux : souvent les marchands ne peuvent se délivrer de leurs importunités, qu'en leur abandonnant ce qu'ils demandent.

Le 23, nous partîmes de Jillifrée, et nous arrivâmes à Vintain, ville éloignée de deux milles, située sur une petite baie,



an sud de la rivière, et très-fréquentée des Européens à cause de la grande quantité de cire que l'on y trouve. La cire est recueillie dans les bois par les Féloops, nation sauvage et insociable. Leur pays est fort étendu, et abondant en riz. Ils en fournissent à un prix raisonnable, ainsi que des chèvres et de la volaille, aux étrangers qui font le commerce sur les rivières de Gambie et de Cassamansa. Ils font avec le miel une liqueur enivrante assez semblable à notre hydromel.

Pour trafiquer avec les Européens, les Féloops se servent communément d'un Mandingue qui parle un peu l'anglais, et connoît le commerce de la rivière. Ce courtier fait le marché, et d'accord avec l'Européen, il ne reçoit qu'une partie du paiement qu'il livre au vendeur pour le paiement total. Quand le Féloop est éloigné, il touche le reste, et se l'approprie pour se payer de sa peine.

Les Féloops ont une langue particulière; mais comme leur commerce se fait presque toujours par l'entremise des Mandingues, les Européens ont peu d'intérêt à l'étudier. Voici les mots par lesquels ils expriment les nombres :



un	—	<i>Enory.</i>
deux	—	<i>Sickaba, ou Cookaba.</i>
trois	—	<i>Sisajee.</i>
quatre	—	<i>Sibakeer.</i>
cinq	—	<i>Footuck.</i>
six	—	<i>Footuck-enory.</i>
sept	—	<i>Footuck-cookaba.</i>
huit	—	<i>Footuck-sisajee.</i>
neuf	—	<i>Footuck-sibakeer.</i>
dix	—	<i>Sibankonyen.</i>

Le 26, nous partimes de Vintain, et nous continuâmes de remonter la rivière, jetant l'ancre lorsque la marée nous manquoit, et allant souvent à la remorque. La rivière est profonde et vaseuse. Les bords en sont couverts de broussailles impénétrables. Tout le pays adjacent nous parut plat et marécageux.

La Gambie est pleine de poissons, dont quelques-uns sont excellens; mais je ne crois pas qu'ils soient connus en Europe. Près de l'embouchure, on trouve une grande quantité de goulus de mer, et plus haut, des alligators, et des hippopotames, ou chevaux de rivière. Il seroit plus juste de les appeler éléphants de rivière, à raison de leur énorme grosseur



et du bel yvoire de leurs dents. L'hippopotame est amphibie : il a les jambes courtes et massives, et le sabot fendu : il se nourrit des herbes et des feuilles d'arbres qui croissent au bord de la rivière, dont il s'éloigne rarement, et où il se réfugie à l'approche de l'homme. J'en ai vu un grand nombre qui tous m'ont paru d'un naturel timide, et nullement malfaisant.

Six jours après notre départ de Vintain, nous arrivâmes à Jonkaconda, place d'un grand commerce, où notre navire devoit prendre une partie de sa charge. Le lendemain matin, plusieurs marchands Européens vinrent de différentes factoreries, pour recevoir leurs lettres, et savoir la nature et le montant de la cargaison. Le capitaine dépêcha un messenger au docteur Laidley, pour l'informer de mon arrivée. Dès le lendemain, le docteur se rendit à Jonkaconda : je lui remis la lettre de M. Beaufoy, et il m'invita obligeamment à partager sa maison, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable pour continuer mon voyage. Je n'eus garde de refuser une offre si gracieuse. Il me procura un guide et un cheval. Je partis de Jonkaconda, le 5 juillet, à la pointe du



jour; et à onze heures j'arrivai à Pisania, où je trouvai dans la maison du docteur une chambre, et toutes les autres choses nécessaires.

Pisania est un petit village dans le royaume d'Yani, situé sur le bord de la Gambie, seize milles au-dessus de Jonkacoda. Il n'est habité que par des Anglais qui en ont fait une factorerie, et par les nègres qui les servent. Lorsque j'y arrivai, il n'y avoit de blancs que le docteur Laidley, et les deux frères M. M. Ainsley. Mais leurs domestiques étoient nombreux. Ils jouissoient d'une parfaite sécurité, sous la protection du roi; ils étoient considérés et respectés des natifs. Il ne leur manquoit rien de ce que produit le pays, soit pour les besoins, soit pour les agrémens de la vie. La plus grande partie du commerce, en esclaves, en yvoire et en or étoit entre leurs mains.

Me voyant ainsi fixé pour quelque temps, mon premier objet fut d'apprendre la langue mandingue qui est d'un usage presque universel dans cette partie de l'Afrique, et sans laquelle je sentoie qu'il me seroit impossible de bien connoître le pays et ses habitans. Le docteur



Laidley me fut d'un grand secours dans cette étude. Le long séjour qu'il avoit fait sur les lieux, et ses rapports continuels avec les natifs lui avoient rendu leur langue familière. Je m'appliquai ensuite à prendre des informations sur les pays que je me proposois de parcourir. On m'adressa à certains marchands qui s'appellent *Slatées*. Ce sont des noirs libres fort considérés dans ces environs de la Gambie, où ils se rendent de différentes contrées de l'intérieur, pour le commerce, et sur-tout pour celui des esclaves. Mais je m'aperçus bientôt qu'il y avoit peu de fonds à faire sur leurs rapports : ils se contredisoient l'un l'autre sur les particularités les plus importantes ; et je m'apperçus que tous ne craignoient rien tant que de me voir poursuivre mon voyage. Je sentis plus que jamais la nécessité d'observer par moi-même.

Mon temps se passoit agréablement à étudier les mœurs et les coutumes d'un pays si peu connu en Europe, et rempli d'un grand nombre d'objets qui m'intéressoient par leur nouveauté. Je commençois à me flatter d'échapper aux maladies qu'essuient la plupart des Européens,



lorsqu'ils arrivent pour la première fois dans ces climats brûlans. Le 21 juillet, j'eus l'imprudence de m'exposer à la rosée de la nuit, en observant une éclipse de lune, dans la vue de déterminer la longitude de Pisania. Le lendemain je fus pris d'une fièvre violente, accompagnée de délire, et je me vis obligé de garder la chambre durant la plus grande partie du mois d'août. Pendant ma convalescence qui fut lente, je me permettois quelquefois de sortir pour herboriser. Un jour que j'étois allé plus loin qu'à l'ordinaire, et qu'il faisoit une chaleur excessive, je rentrai avec la fièvre, et le 20 septembre, je me remis au lit. Cependant la fièvre n'étoit pas aussi violente que la première fois. Au bout de trois semaines, je me trouvai en état, lorsque le temps le permettoit, de reprendre mes excursions botaniques: les jours de pluie, je m'occupois dans ma chambre à dessiner des plantes.

Les soins et les attention du docteur Laidley contribuèrent infiniment à adoucir mes peines. Sa compagnie et sa conversation charmoient l'ennui d'une saison où les pluies tombent en torrens, où pendant le jour on est suffoqué par la chaleur,



et pendant la nuit, importuné du croassement des grenouilles, qui fourmillent dans ce pays, au-delà de toute imagination, ou effrayé du cri perçant du Jackall, et des hurlemens prolongés de la hyène: lugubre et affreux concert, qui n'est interrompu que par d'épouvantables éclats de tonnerre, dont il est impossible de se faire une idée, à moins de les avoir entendus.

Le pays, n'étant qu'une plaine immense presque entièrement couverte de bois, offre à l'œil une triste uniformité. Mais si la nature a refusé aux habitans les paysages et les aspects romantiques, elle les a bien dédommagés, par la fertilité du sol, et l'abondance des productions. Avec peu de travail, ils se procurent tout le blé dont ils ont besoin. De riches pâturages engraisent le bétail. La rivière de Gambie, et la baye de Walli fournissent du poisson excellent et en grande quantité.

Les grains que l'on cultive le plus sont le blé d'Inde, (*zea mays*), deux espèces de *l'holcus spicatus*, nommé par les natifs *soono* et *sanio*; *l'holcus niger*, et *l'holcus bicolor* qu'ils nomment *bassi woolima*, et *bassiqui*. Le riz est encore l'objet d'une culture importante. Enfin aux environs



des villes et des villages, on voit des jardins qui produisent des oignons, des courges, des melons d'eau, des pommes de terre et d'autres bons légumes.

J'ai vu aussi près des villes de petites plantations de coton et d'indigo. Les unes fournissent des vêtements: les autres donnent une excellente teinture bleue, dont je décrirai la préparation dans la suite.

Pour séparer le blé de sa balle, on bat les épis dans un grand mortier de bois, puis on les expose au vent, à peu près comme en Angleterre; on remet ensuite le grain dans le mortier, et on le pile, jusqu'à ce qu'il soit réduit en farine. La farine s'apprête de différentes manières. Mais la plus commune parmi les peuples de la Gambie, est une sorte de Pouding qu'ils appellent *Kouscou*. Voici la manière dont ils le préparent. On humecte la farine avec de l'eau, et on la remue dans une grande Calebasse, jusqu'à ce qu'il s'en forme de petits grains semblables au sagou. On la met ensuite dans un vaisseau de terre percé de petits trous. Ce vaisseau est posé sur un autre, et après les avoir lutés ou avec de la pâte, ou avec de la bouse de vache, on les place sur le feu.





Le vase inférieur contient ordinairement de la viande et de l'eau, dont la vapeur pénétrant par les trous du vase supérieur assaisonne le *Kouscou*. Ce mets est singulièrement recherché dans tous les pays que j'ai parcourus. J'ai appris que cette manière d'apprêter la farine est généralement pratiquée sur la côte de Barbarie, et que le mets ainsi préparé y porte le même nom; ce qui semble prouver que les Nègres l'ont emprunté des Maures.

Les peuples de la Gambie font encore d'autres sortes de Poudings avec la farine de blé, et ils ont de plus deux ou trois manières d'apprêter le riz. Ainsi les alimens végétaux ne leur manquent pas. Quant aux animaux, les gens du commun en font peu d'usage: cependant ils n'en sont pas entièrement privés.

Les animaux domestiques sont à-peu-près les mêmes que les nôtres. On trouve des cachons dans les bois, mais la chair n'en est pas estimée. L'horreur qu'ont pour ces animaux les sectateurs de Mahomet s'est probablement étendue jusqu'aux païens. La volaille de toute espèce, à l'exception du coq-d'Inde, se rencontre par-tout. La poule de Guinée, et la perdix rouge sont



très-communes. Les bois sont peuplés d'une petite espèce d'antelopes, gibier estimé avec raison.

Parmi les animaux sauvages, les plus communs sont la hyène, la panthère et l'éléphant. Quand on considère les services que l'on tire de l'éléphant dans les Indes orientales, on est étonné de voir que les Africains n'ont su nulle part dompter ce puissant et docile animal, Les Mandingues à qui je disois que les Indiens avoient trouvé l'art de l'appivoiser, et de l'associer à leurs travaux, se moquoient de moi, et s'écrioient, *Tobaubo fonnio!* mensonge de l'homme blanc! les Nègres tuent les éléphans avec des armes à feu: ils les chassent principalement pour en avoir les dents, qu'ils échangent avec ceux qui les revendent aux Européens. Ils en mangent la chair qu'ils trouvent très-délicate.

Dans le pays des Nègres, il n'y a guères d'autre bêtes de somme que l'âne. Les animaux ne partagent pas les travaux de l'agriculture: conséquemment, l'usage de la charue est inconnu. On ne se sert que de la houe. La forme en est différente, dans les différentes contrées. Ce sont les esclaves qui travaillent la terre.



Le 6 octobre, les eaux de la Gambie s'élevèrent à leur plus grande hauteur. Elles surpassoient de quinze pieds la haute marée. Elles baissèrent d'abord lentement, ensuite avec rapidité, quelquefois d'un pied en vingt-quatre heures. Vers le commencement de novembre, la rivière avoit repris son niveau, et la marée son mouvement accoutumé. Dans le même temps l'atmosphère se sécha: ma santé se rétablit promptement: je commençai à songer à mon départ. C'étoit la saison la plus favorable pour voyager: les moissons étoient finies, et j'étois assuré de trouver par-tout des provisions en abondance, et à bon marché.

Le docteur Laidley étoit alors à Jonkaconda, où des affaires de commerce l'avoient appelé. Je lui écrivis pour le prier d'employer son crédit au-près des Slatées, ou marchands d'esclaves, et d'en obtenir que je fusse admis dans la compagnie, et sous la protection de la première caravane qui partiroit de la Gambie, pour s'avancer dans l'intérieur du pays. Je lui demandois en même temps de m'acheter un cheval et deux ânes. Peu de jours après, le docteur revint à Pisania, et m'apprit que, dans le  
cours



cours de la saison sèche, il partiroit sûrement une caravane, mais qu'il ne pouvoit me dire le temps précis de son départ, parce que plusieurs des marchands qui devoient la composer n'avoient pas encore complété leur assortiment.

Je ne connoissois ni le caractère, ni les dispositions des Slatées, et de leurs compagnons de voyage. Je savois, en général, qu'ils ne seroient nullement favorables à mon projet, et qu'ils se prêteroient difficilement à prendre avec moi des engagements positifs. D'ailleurs, le temps de leur départ étoit fort incertain. D'après ces considérations, je me déterminai à profiter de la saison, et à partir sans eux.

Le docteur Laidley approuva ma résolution, et me promit tout ce qui seroit en son pouvoir, pour m'aider à poursuivre mon voyage avec sûreté et agrément. Ma résolution prise, je songeai aux préparatifs de mon départ.

Mais, avant de prendre congé de mon généreux hôte, (\*) et de m'éloigner pour

---

(\*) J'ai eu le malheur de perdre ce digne ami. Il quitta l'Afrique vers la fin de 1797, dans l'intention de retourner en Angleterre par les Indes occidentales; et il mourut aussitôt après son arrivée aux Barbades.



plusieurs mois de la Gambie, je crois devoir placer ici quelques observations sur les peuples qui habitent les bords de cette fameuse rivière, et sur leur commerce soit entre eux, soit avec les nations de l'Europe qui fréquentent cette partie de l'Afrique. C'est ce qui fera le sujet du chapitre suivant.

## C H A P I T R E II.

*Féloops, Jaloffs, Foulahs, et Mandingues. — Commerce par la Gambie entre les Européens, et les Africains. — Entre les Africains de la côte, et ceux de l'intérieur. — Leur manière de vendre et d'acheter etc.*

Quoique divisés en un grand nombre de gouvernemens, les peuples qui bordent la Gambie peuvent se réduire à quatre classes principales, les Féloops, les Jaloffs, les Foulahs et les Mandingues. Le Mahométisme a fait, et fait encore des progrès considérables parmi ces nations. Dans la plupart cependant, le grand nombre, libres ou esclaves, demeure encore attaché aux aveugles, mais innocentes superstitions de leurs ancêtres. Les Mahométans les appellent *Cafirs*, ou infideles.

J'ajouterai peu de chose à ce que j'ai dit des Féloops dans le chapitre précédent. Ils sont d'un caractère sombre, et passent pour implacables dans leur ressentiment.



Ils lèguent leurs querelles à leur postérité. C'est un devoir sacré pour un fils de venger l'injure faite à son père. Si à la suite d'une de ces rixes soudaines qu'allument fréquemment la bonne chère et l'ivresse, un homme a perdu la vie, son fils, ou l'aîné de ses fils tâche de se procurer ses sandales, et il les porte tous les ans à l'anniversaire du meurtre, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion de le venger. Malgré ce caractère haineux et impitoyable, les Féloops ont plusieurs bonnes qualités. Ils montrent la plus vive reconnoissance, et la plus tendre affection envers leurs bien-fauteurs, et ils sont d'une fidélité à toute épreuve. Pendant la guerre actuelle, ils ont pris les armes plus d'une fois pour défendre nos vaisseaux marchands contre des corsaires français. Souvent les Anglais ont laissé à Vintain, pendant un temps considérable, des marchandises de grand prix, à la garde des Féloops, qui dans ces occasions se sont toujours conduits avec la probité la plus scrupuleuse. Qu'il seroit à désirer que des peuples si bien disposés pussent être adoucis et civilisés par le Christianisme qui ne respire

que la bienveillance et le pardon des injures!

Les Jaloffs, ou Yaloffs, race active, puissante et guerrière occupent une grande partie du pays situé le long de la Gambie entre le Sénégal et les états des Mandingues. Ils diffèrent de ceux-ci, non-seulement par le langage, mais encore par la couleur et la physionomie. Ils n'ont pas le nez aussi écrasé, ni les lèvres aussi proéminentes que le reste des Africains. Ils sont d'un noir foncé: les marchands blancs les regardent comme les plus beaux Nègres de cette partie du continent.

Les Jaloffs forment plusieurs états ou royaumes indépendans, presque toujours en guerre entre eux, ou avec leurs voisins. Dans leurs mœurs, leurs superstitions et leur gouvernement ils ressemblent plus aux Mandingues, dont je vais parler tout-à-l'heure, qu'à aucune autre nation. Mais ils les surpassent dans la manière de travailler le coton. Ils en font des étoffes plus fines, plus larges, et mieux teintes.

On dit que leur langue a de la richesse et de l'énergie. Plusieurs des Européens



qui font le commerce au Sénégal se donnent la peine de l'étudier. Je n'en connois que peu de chose, mais j'ai retenu les nombres que voici :

un	—	<i>Wean.</i>
deux	—	<i>Yar.</i>
trois	—	<i>Yat.</i>
quatre	—	<i>Yanet.</i>
cinq	—	<i>Judom.</i>
six	—	<i>Judom wean.</i>
sept	—	<i>Judom yar.</i>
huit	—	<i>Judom yat.</i>
neuf	—	<i>Judom yanet.</i>
dix	—	<i>Fook.</i>
onze	—	<i>Fook aug wean etc.</i>

Les Foulahs, ou Pholeys, ceux du moins qui habitent près de la Gambie sont d'une couleur tanée. Ils ont les cheveux doux et soyeux, et les traits agréables. Accoutumés à la vie pastorale, ils se répandent dans les royaumes voisins, en qualité de pâtres et de laboureurs, payant au souverain un tribut pour les terres qu'ils font valoir. Pendant mon séjour à Pisania, j'ai eu peu d'occasions de les connoître, ainsi je n'en dirai rien de plus,

jusqu'à ce que j'eusse aye appris davantage, en allant au Bondou.

Il me reste à parler des Mandingues qui forment la masse des habitans de cette partie de l'Afrique que j'ai parcourue. Leur langue, à quelques exceptions près, est entendue universellement, et parlée communément dans toutes ces contrées. Voici leurs noms de nombres. (\*).

un	—	<i>Killin.</i>
deux	—	<i>Foola.</i>
trois	—	<i>Sabba.</i>
quatre	—	<i>Nani.</i>
cing	—	<i>Loolo.</i>
six	—	<i>Woro.</i>
sept	—	<i>Oronglo.</i>
huit	—	<i>Sie.</i>
neuf	—	<i>Conunta.</i>
dix	—	<i>Tang</i>
onze	—	<i>Tang ning Killin etc.</i>

Ils s'appellent Mandingues, sans doute parce qu'ils sont originaires du pays de Manding dans l'intérieur des terres, dont

---

(\*) On trouve dans les voyages de François Moore un vocabulaire mandingue étendu et assez exact.



je parlerai dans la suite. Mais ils n'ont pas conservé le gouvernement républicain de leur première patrie. Tous les états des Mandingues près de la Gambie sont monarchiques. Il est vrai que l'autorité du roi est limitée. Dans les occasions importantes, il assemble les principaux ou les anciens, et il ne peut faire la guerre ou la paix que de leur avis.

Dans chaque ville considérable, il y a un premier magistrat appelé *Alkaid*. Sa charge est héréditaire, et ses fonctions consistent à maintenir l'ordre, à lever les droits sur les voyageurs, à présider aux assemblées où se rend la justice. Ces cours composées des anciens de la ville, de la classe des libres, se nomment *Palavers*: les séances se tiennent en plein air, et avec assez de solennité. Les prétentions des parties sont exposées et discutées amplement: les témoins entendus publiquement, et presque toujours le jugement est rendu à la satisfaction des spectateurs.

Comme les Nègres n'ont rien d'écrit dans leur langue, la règle générale est d'en appeler pour la décision aux anciennes coutumes. Cependant, depuis l'in-

troduction du Mahométisme, ces peuples, avec la foi du prophète, ont admis plusieurs de ses institutions civiles. Lorsque l'Alcoran (\*) ne leur paroît pas s'exprimer avec assez de précision, ils ont recours à un commentaire appelé *Al-sharra*, qui renferme, à ce que l'on m'a dit, le code complet des lois mahométanes disposées avec clarté et méthode.

Le fréquent usage de lois écrites que les natifs idolâtres ne connoissent pas, a introduit dans les Palavers une classe d'hommes que je ne m'attendois guère à rencontrer en Afrique. Ce sont des légistes, ou avocats de profession qui se présentent à l'audience, et se chargent de plaider pour le défendeur, de la même manière que le conseil dans nos tribunaux. Ces avocats sont des Nègres mahométans qui se vantent d'avoir fait une étude particulière des

---

(\*) J'écris Alcoran malgré l'usage actuel. Voltaire a prétendu que *al* étant en arabe, la même chose que notre article *le*, il falloit dire *le Coran*, et non *l'Alcoran*. Ce n'étoit pas la peine de changer un mot de la langue, pour une aussi mauvaise raison. On dit algèbre, almanach, alcade, alguasil, les algarves etc. L'analogie demande que l'on dise alcoran. (N, du T.)



lois du Prophète; et si je puis en juger par leurs plaidoyers auxquels j'ai souvent assisté, je doute qu'ils cèdent aux plus habiles praticiens de l'Europe dans l'art d'embarrasser une cause, et d'éloigner un jugement par toutes les ressources de la chicane.

Pendant mon séjour à Pisania, il se présenta une affaire bien propre à développer leur talent. L'âne d'un Nègre sérawolli (\*) étoit entré dans un champ de blé appartenant à un Mandingue, qui l'ayant pris en flagrant délit, lui plongea son couteau dans la gorge. Le Serawolli demande un Palaver, et rend plainte en dommages et intérêts pour la perte de son âne dont il ne manque pas d'exagérer la valeur. Le Mandingue avoue qu'il a tué la bête, mais il soutient que le dégât fait dans son champ seroit à peine payé par la somme qu'on lui demande. C'étoit là le point de la cause, et les savans avocats parvinrent si bien à l'embrouiller, qu'après trois jours d'audience, la cour se sépara, sans avoir rien décidé. Je suppose

---

(\*) Les Sérawollis habitent près du Sénégal.

que l'on jugea nécessaire de convoquer un second Palaver.

Les Mandingues, en général, sont d'une humeur douce, sociable et obligeante. Les hommes sont communément d'une taille au-dessus de la médiocre, bien faits, vigoureux, et propres au travail: les femmes bonnes, vives et agréables. L'habillement des deux sexes est d'étoffes de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes. Les hommes portent une espèce de fourreau, assez semblable à un surplis, avec des caleçons qui descendent jusqu'à mi-jambe. Ils ont à leurs pieds des sandales, et un bonnet blanc de coton sur la tête; deux pièces de coton longues de six pieds, et larges de trois composent toute la parure des femmes. L'une leur enveloppe les reins, et tombe, en forme de jupon, jusqu'à la cheville du pied: l'autre est jetée négligemment sur le sein et sur les épaules.

Au reste, ce costume est celui de tous les peuples de cette partie de l'Afrique. Je n'ai vu de modes particulières et nationales que dans la coiffure des femmes.

Dans les environs de la Gambie, elles s'entortillent le front d'une bande de



coton longue et étroite. Dans le Bondou, c'est un chapelet de grains blancs qui entourent la tête, avec une petite plaque d'or au milieu du front. Dans la Kasson, ce sont des coquillages blancs arrangés avec goût et élégance. Les femmes du Laarta et du Ludamar exhaussent leur chevelure, comme anciennement les anglaises, et y mêlent une sorte de corail qui se tire de la mer Rouge, et qu'elles achètent fort cher des pèlerins qui reviennent de la Mecque.

A l'égard des habitations, les Mandingues, ainsi que tous les peuples de cette partie de l'Afrique, n'ont que des cabanes petites et incommodes. Une muraille de terre, circulaire, haute de quatre pieds, sur laquelle est appuyé un toit conique fait de cannes de bambou, et couvert de gazon compose le palais du roi et la hutte de l'esclave. L'ameublement est de la même simplicité. Pour lit, une claie de roseaux étendue sur des pieux à deux pieds de terre, et couverte d'une natte, ou d'une peau de boeuf: quelques vaisseaux de terre, une cruche pleine d'eau, un petit nombre de tasses de bois, ou dealebasses, un ou deux escabeaux fort bas,

voilà tout ce qui décore leurs maisons.

Les hommes libres ayant plusieurs femmes, ils croient nécessaire, sans doute pour maintenir la paix dans le ménage, de donner à chaque femme une cabane particulière. Les différentes cabanes qui appartiennent à une famille sont entourées d'une palissade de cannes de bambou, entrelacées comme des branches d'osier. Un certain nombre de ces enclos, séparés l'un de l'autre par des passages étroits, forme ce qu'on appelle une ville. Les cabanes y sont dispersées irrégulièrement selon le caprice de ceux qui les ont bâties. La seule règle que l'on semble observer, c'est d'en tourner la porte au sud-ouest, pour recevoir le vent de mer.

Chaque ville a sa place publique, ou son *bentang*, fermé par une palissade, et défendu de l'ardeur du soleil par l'ombre d'un grand arbre. C'est là, comme dans un hôtel de ville, que se traitent les affaires publiques, que se discutent les procès et que se rendent les oisifs, pour fumer, et apprendre les nouvelles. Dans la plupart des villes, les mahométans ont une mosquée, où ils font chaque jour leurs



prières, conformément aux préceptes de l'Alcoran.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent des Mandingues, ne doit s'entendre que des libres qui, je crois, ne forment pas plus du quart de la population. Tout le reste, voué à une servitude héréditaire et perpétuelle, est employé à cultiver la terre, à conduire le bétail, en un mot, à tous les travaux pénibles, comme les esclaves dans les Indes occidentales. On m'a assuré cependant que chez les Mandingues, un maître ne pouvoit ôter la vie à ses esclaves, ni même les vendre à un étranger, qu'après avoir instruit leur procès dans un palaver. Mais cette protection de la loi ne s'étend qu'aux esclaves natifs ou domestiques. Les prisonniers de guerre, ceux qui sont condamnés à l'esclavage pour leurs crimes, ou pour cause d'insolvabilité, les malheureux amenés des contrées intérieures pour être vendus, sont abandonnés, sans aucune défense légale, à tous les caprices et à la cruauté de leurs maîtres. S'il ne se présente pas de bâtimens négriers sur la côte, il arrive quelquefois que des maîtres ont assez de sagesse et d'humanité, pour incorporer des

esclaves achetés, parmi leurs esclaves domestiques; et dans ce cas, leur postérité, du moins, jouit de tous les droits des esclaves natifs.

Telles sont les observations générales que j'ai cru devoir placer à ce début de mon voyage, concernant les peuples qui bordent la Gambie; j'aurois encore bien des choses à dire des Mandingues. J'en rapporterai une partie, à mesure que j'avancerai dans le pays; et je réserve le reste pour la conclusion de mon ouvrage, avec des remarques sur le climat, qui interromproient trop mon récit. Je terminerai donc ce chapitre par ce qui regarde le commerce que les Européens ont ouvert avec les Africains, au moyen de la Gambie, et le trafic auquel ce commerce a donné lieu entre les peuples de la côte, et ceux de l'intérieur.

Les Portugais sont les premiers qui ayent eu une factorerie sur cette rivière. De là ce grand nombre de mots portugais, encore en usage parmi les Nègres. Les Hollandais, les Français, les Anglais formèrent ensuite les uns après les autres des établissemens sur la côte. Mais, pendant plusieurs années, le commerce



de la Gambie demeura exclusivement aux Anglais. Par l'état de la compagnie royale d'Afrique qui se trouve dans les voyages de François Moore, on voit qu'en 1730, la seule factorerie de James avoit un gouverneur, un lieutenant, deux autres officiers principaux, huit facteurs, treize écrivains, vingt employés et marchands, une compagnie de soldats, trente-deux Nègres de service, sans compter les équipages d'un grand nombre de petits bâtimens. Outre cette factorerie, il y en avoit huit autres, dispersées sur la Gambie qui lui étoient subordonnées.

Dans la suite, le commerce avec l'Europe, à force de se diviser, se réduisit presque à rien. L'Angleterre n'y emploie maintenant que deux ou trois navires, et je sais que nos exportations ne s'élèvent pas à 20,000 livres sterlings. Les Français et les Danois ont encore une petite part à ce commerce. Depuis peu, les Américains ont expédié, par manière d'essai, un petit nombre de vaisseaux pour la Gambie.

Les objets que l'on transporte d'Europe dans ce pays, sont principalement des armes à feu, et leur munition, des ustensiles de fer, des liqueurs spiritueuses, du  
tabac,

tabac, des bonnets de coton, du gros drap en petite quantité, et quelques articles des manufactures de Manchester. On y joint un petit assortiment des marchandises des Indes, de la verroterie, de l'ambre et d'autres bagatelles. On prend en échange des esclaves, de la poudre d'or, de l'ivoire, de la cire et des peaux. Les esclaves forment le principal article : cependant le nombre que les différentes nations de l'Europe en transportent de la Gambie ne va pas à mille par an.

La plupart de ces malheureuses victimes sont conduites sur la côte par des caravanes périodiques. Plusieurs viennent de très-loin, car leur langage n'est point entendu dans les pays voisins de la mer. Je rapporterai par la suite ce que j'aurai appris de plus certain de la manière dont les marchands parviennent à se les procurer. Rendus sur la côte, à moins qu'il ne se présente une occasion de les vendre sur-le-champ, on les distribue dans les villages, en attendant qu'il arrive quelque bâtiment négrier, ou que des marchands nègres les achètent, pour les revendre avec profit. Cependant ces infortunés restent toujours à la chaîne, attachés deux-



à-deux, travaillant à la terre, à peine nourris, et traités avec la plus grande dureté. Le prix des esclaves varie selon le nombre des acheteurs européens et des caravanes qui viennent de l'intérieur des terres. En général, un mâle jeune et sain, de l'âge de seize à vingt-cinq ans se vend sur les lieux, depuis 18, jusqu'à 20 livres sterling.

J'ai dit, dans le chapitre précédent, que l'on appelle *Slatées* les marchands nègres qui font le commerce des esclaves. Outre les esclaves, et différentes marchandises qu'ils échangent avec les Blancs, les *Slatées* portent aux Nègres des districts maritimes du fernetif, des gommés odoriférantes, de l'encens, et du *Shea-toulou*, littéralement *arbre à beurre*. Le *Shea-toulou* est extrait, à l'aide de l'eau bouillante, de l'amande d'une noix, comme je l'expliquerai dans la suite. Il a la consistance et l'apparence du beurre, et pour dire le vrai, il le remplace parfaitement. C'est l'objet d'un commerce très-considérable. Outre l'usage qu'en font les naturels pour se nourrir, cette denrée supplée au défaut d'huile dans une infinité d'occasions.

En payement de ces divers articles, les habitans des côtes fournissent à ceux

de l'intérieur, du sel, denrée aussi rare que nécessaire, ainsi que je l'ai souvent et douloureusement éprouvé dans le cours de mon voyage. Les pays éloignés de la mer en reçoivent aussi une grande quantité des Maures qui le tirent des puits salans du grand désert, et auxquels on livre en retour du blé, des étoffes de coton et des esclaves.

Dans un pays où l'on ne connoîtroit, nulle espèce de monnoie, ou de mesure commune de la valeur des marchandises, le commerce ne pourroit se faire que par l'échange des denrées, ce qui entraineroit beaucoup d'embarras et d'inconvéniens. En Afrique, les natifs de l'intérieur soldent leurs comptes avec de petits coquillages qu'ils appellent *Kouries*. Ceux des côtes ont un usage qui, je crois, leur est particulier.

De tous les articles que leur portèrent les Européens, le fer fut celui qui leur parut le plus précieux. Son utilité pour la guerre, et pour l'agriculture lui valut cette préférence, et il devint bientôt la mesure à laquelle on rapporta le prix de tous les autres objets. Ainsi, lorsqu'une quantité donnée d'une marchandise quel-



conque paroissoit de la même valeur qu'une barre de fer, on disoit en terme de commerce, une *barre* de cette marchandise, trente feuilles de tabac, par exemple, s'appeloient une barre de tabac: on disoit une barre de rum ou de liqueurs. Une barre d'une marchandise vaut autant qu'une barre de toute autre marchandise.

Cependant, comme le prix relatif des diverses marchandises varie perpétuellement, à raison de leur abondance, ou de leur rareté, on a cherché une plus grande précision; et le prix de la barre de quelque denrée que ce soit a été fixé par les Blancs à deux schelings. Quand on a payé un esclave 15 livres sterlings, on dit qu'il a coûté 150 barres.

Il est aisé de voir que, dans des transactions de cette nature, les Européens doivent avoir un avantage infini sur les Africains. Ceux-ci ne l'ignorent pas, et cette idée les rend excessivement soupçonneux et inconstans. Ils ont toutes les peines du monde à terminer avec les Blancs. Le marché n'est censé conclu, que lorsque tout est livré de part et d'autre, et que l'on se sépare.

Ce sont là les observations générales que j'ai recueillies pendant mon séjour dans le voisinage de la Gambie. Elles serviront d'introduction au pénible et dangereux voyage dont je vais reprendre le récit, en mêlant aux incidens de la route mes réflexions sur les divers objets que j'ai rencontrés.

---



---

 CHAPITRE III.

*L'Auteur part de Pisania. — Ses compagnons de voyage. — Il arrive à Jindey — Histoire racontée par un Nègre Mandingue: — Médine capitale du Woolli. — Entrevue avec le roi. — Saphies ou charmes. — Kolor. — Description du Mumbo Jumbo. — Koojar. — Lutte des Nègres. — L'Auteur traverse le désert, et arrive à Tallika dans le royaume de Bondou.*

Le 2 décembre 1795, je sortis de la maison hospitalière du docteur Laidley. J'avois pris à mon service un Nègre nommé Johnson qui parloit l'anglais et le Mandingue; il étoit né dans ce canton de l'Afrique; vendu et conduit fort jeune à la Jamaïque, son maître lui avoit donné la liberté, et l'avoit emmené en Angleterre, d'où après quelques années, il trouva le moyens de revenir dans sa patrie. Il étoit connu du docteur qui me le recommanda. Je l'engageai comme interprète, à raison de 15 barres par mois, dix pour lui, et

cinq pour sa femme pendant tout le temps de son absence. Le docteur me donna encore un de ses Nègres nommé Demba, jeune garçon plein de vivacité qui, outre le Mandingue, parloit le Seravolli; et pour l'engager à se bien conduire, il lui promit la liberté, à son retour, dans le cas où je lui rendrois un compte favorable de sa fidélité et de son service. J'avois pour mon usage un petit cheval plein de feu qui m'avoit coûté un peu plus de 7 livres, et deux ânes pour mon interprète, et pour mon domestique. Des provisions pour deux jours, un petit assortiment de verroterie, d'ambre et de tabac, pour fournir aux frais de la route, quelque peu de linge et de hardes, un parasol, un sextant de poche, une boussole, un thermomètre, deux fusils de chasse, deux paires de pistolets, et quelques bagatelles formoient tout mon bagage.

Un Bushreen ou Mahométan qui alloit dans le royaume de Bambara, et deux Slatées ou marchands d'esclaves seravollis, aussi mahométans, qui alloient dans le Bondou, m'offrirent leurs services pour tout le temps qu'ils feroient route avec moi. Pareille offre me fut faite par un au-



tre mahométan qui, après avoir long-temps travaillé comme forgeron chez le docteur Laidley, retournoit dans le Kasson sa patrie, avec ce qu'il avoit gagné. Tous ces gens voyageoient à pied, chassant leurs ânes devant eux.

Ainsi je n'avois pas moins de six compagnons, tous instruits à me témoigner les plus grands égards, et persuadés qu'ils ne seroient bien reçus à leur retour dans les environs de la Gambie, qu'autant que j'aurois eu à me louer de leurs procédés.

Le Docteur lui-même, et M. M. Ainsley, avec plusieurs de leurs gens, eurent la bonté de m'accompagner les deux premiers jours. Je présume qu'ils ne s'attendoient pas à me revoir.

Nous arrivames le même jour à Jindey, après avoir traversé le Walli, qui est une branche de la Gambie. Nous nous arrêtames dans la maison d'une Nègresse qui avoit été la maîtresse d'un marchand européen, et que l'on appeloit en conséquence, et par forme de distinction, *la seniora*. Le soir, nous allames nous promener à un village appartenant au Slatée Jemaffoo mamadoo, le plus riche des marchands de la Gambie. Il se tint si honoré

de notre visite, qu'il fit tuer un jeune bœuf pour nous régaler.

Les Nègres soupent fort tard. En attendant que le beuf fût apprêté, on pria un Mandingue de nous conter quelque histoire divertissante. Nous passames trois heures à l'écouter, et à fumer. Ces histoires ont quelque ressemblance avec les contes arabes des mille et une nuits, quoiqu'en général, plus burlesques. Je vais en abrégé une pour l'amusement du lecteur.

» Il y avoit une fois, dit le conteur, un lion qui incommodoit extrêmement les habitans de Doomasansa (ville sur la Gambie). Toutes les nuits il leur emportoit quelque pièce de bétail. Désespérés de ces pertes continuelles, les habitans prirent enfin le parti de s'en défaire. Ils se mettent à la poursuite de l'ennemi commun, et l'ayant trouvé dans un halier, ils le tirent si heureusement, que l'animal blessé, en voulant s'élancer sur les chasseurs, tombe et ne peut se relever. Cependant il montroit encore tant de vigueur, que personne n'osoit l'approcher. On délibère sur la manière de le prendre en vie. Car, disoient les chasseurs, outre que par-là



nous donnerons une preuve incontestable de notre courage, nous le conduirons vers la côte, et nous le vendrons fort cher aux Européens. Chacun propose son expédient. Un vieillard conseille d'enlever le toit d'une cabane après l'avoir dépouillé du chaume qui le couvre, de le transporter (\*), de le jeter sur le lion qui, de cette manière, se trouvera prisonnier. Si, à leur approche, il fait mine de les attaquer, ils n'auront qu'à laisser tomber le toit sur eux, et tirer la bête, à travers les chevrons.»

„Ainsi dit, ainsi résolu. Les chasseurs s'avancent fièrement vers le champ de bataille, tenant un fusil d'une main, et portant sur l'épaule chacun sa part de l'édifice. Ils arrivent près de l'ennemi. Mais, dans l'intervalle, le lion avoit recouvré ses forces. Il parut si terrible aux chasseurs, qu'ils crurent devoir songer à leur sûreté, en laissant tomber le toit qui reposoit sur leurs épaules. Malheureusement, le lion fut plus agile qu'eux : il fit un saut, et avant que le toit ne touchât

---

(\*) Ces cabanes, comme on l'a dit, sont faites de cannes de bambou assujetties par des cables, ou des bandes de cuir.

terre, il entra, et se trouva renfermé dans la même cage que les chasseurs. Il les dévora tous, à son aise, au grand étonnement, et au grand déplaisir de toute la ville de Doomasansa, où il ne feroit pas bon conter cette histoire. Depuis ce temps cette ville est devenue la fable des environs, et lorsqu'on veut en faire enrager les habitans, on leur propose de prendre un lion en vie.»

Le 3 décembre, à une heure après midi, je pris congé du docteur Laidley, et de M. M. Ainsley, et je marchai lentement à travers des bois. J'avois devant moi une immense forêt, et un pays peuplé de Sauvages pour qui un homme blanc est un objet de curiosité ou de pillage. Je songeois que je venois probablement de voir pour la dernière fois des Européens, et que je serois peut-être privé pour toujours des consolations du christianisme. J'avois fait environ trois milles, l'esprit occupé de ces tristes réflexions, lorsque je vis accourir vers nous une troupe de gens qui arrêterent nos ânes, et me donnèrent à entendre qu'il falloit, ou les suivre à Pekkaba, et paroître devant le roi du Walli, ou payer à eux-mêmes les droits qui lui



étoient dus. Je tâchai de leur faire comprendre que, le commerce et le gain n'étant pas l'objet de mon voyage, je ne devois pas être soumis aux mêmes taxes que les Slatées et les autres marchands. Tous mes raisonnemens furent inutiles. Ils me dirent qu'il étoit d'usage que tous les voyageurs, sans exception, fissent un présent au roi du Walli, sans quoi on ne leur permettoit pas d'aller plus loin. Ils étoient plus nombreux que ma suite, et commençoient à parler haut. La prudence me faisoit un devoir de céder. Je leur donnai quatre barres de tabac pour l'usage de Sa Majesté. Nous continuâmes notre route, et au coucher du soleil nous gagnâmes un village près de Kootacunda, où nous passâmes la nuit.

Le lendemain matin, 4 décembre, je dépassai Kootacunda, dernière ville du royaume de Walli. Je m'arrêtai près d'une heure à un petit village, pour y payer les droits à un officier du roi de Woolli. Nous couchâmes dans un autre village nommé Tabajang; et le jour suivant, à midi, nous arrivâmes à Médine, capitale des états du roi de Woolli.

Le royaume de Woolli est borné à

l'ouest par celui de Walli, au midi par la-Gambie, au nord-ouest par la petite rivière de Walli, au nord-est par le pays de Bondou, à l'est par le désert de Simbani.

De toutes parts la campagne s'élève et s'abaisse doucement. Les hauteurs sont couvertes de bois; les villes occupent les vallons. Chaque ville est entourée de quelques pièces de terre cultivées, dont le produit suffit, sans doute, aux besoins des habitans. Il leur seroit facile d'étendre leur culture; car tout le pays m'a paru fertile, à l'exception du sommet des collines, où l'on n'aperçoit que des pierres rougeâtres, et des arbrisseaux rabougris. Les productions principales sont le coton, le tabac, et divers légumes. On les cultive dans les vallées, la pente des collines étant destinée à différentes sortes de grain.

Les habitans sont des Mandingues, et comme la plupart des peuples de ce nom ils se divisent en deux grandes sectes, les Mahométans qui s'appellent *Busrhéens*, et les païens que l'on appelle indifféremment *Kufirs* ou infidèles, et *Sonakies*, ou buveurs de liqueurs fortes.



Les païens natifs forment de beaucoup le plus grand nombre, et le gouvernement du pays est entre leurs mains. Il est vrai que les plus considérables des Busrhéens sont fréquemment consultés dans les affaires importantes; mais on ne leur laisse prendre aucune part au pouvoir exécutif qui appartient tout entier au *Mansa*, ou souverain, et aux grands officiers de l'Etat. Le premier de ces officiers, est l'héritier présomptif de la couronne, qui s'appelle le *Farbana*. Après lui viennent les *Alkaid*s, ou gouverneurs de provinces, ensuite les deux grandes divisions des libres, ou *Horeá*, et des esclaves, ou *Jong*. Les Slatées, dont on a déjà parlé si souvent, tiennent le premier rang parmi les libres: mais les vieillards de toutes les classes jouissent d'une grande considération.

A la mort du roi, son fils aîné, s'il a atteint l'âge viril, lui succède de droit. Si le roi n'a pas laissé de fils, ou s'il n'a laissé que des enfans en bas âge, les grands s'assemblent, et appellent au gouvernement le plus proche parent, ordinairement le frère du roi défunt, non en qualité de régent ou de tuteur, mais pour ré-

guer en son propre nom, à l'exclusion du mineur. Le gouvernement est défrayé par les impôts qui se lèvent de temps en temps sur le peuple, et par les droits établis sur les marchandises qui traversent le pays. En venant de la Gambie, pour s'enfoncer dans le continent, les voyageurs payent en denrées d'Europe: à leur retour, en fer et en *She-a-toulou*, ou beurre végétal. Ces taxes se payent dans toutes les villes.

Médine, (\*) capitale du royaume, est d'une étendue assez considérable, et peut contenir depuis huit cents, à mille maisons. Elle est fortifiée à la manière des Africains, c'est-à-dire, entourée d'une haute muraille de terre, et d'une clôture extérieure faite de pieux et d'arbrisseaux à épines. Mais la muraille est mal entretenue, et la palissade a beaucoup souffert des déprédations des femmes de la ville qui, en bonnes ménagères, viennent y chercher leur provision de bois.

---

(\*) Médine, en Arabe, signifie ville. Ce nom est assez commun parmi les Nègres, qui probablement l'ont emprunté des Mahométans.



J'obtins d'être logé chez un proche parent du roi qui m'apprit que lorsque je paroîtrois devant lui, il ne falloit pas que je prisse la liberté de lui secouer le main; cet honneur, me dit-il, ne se faisant pas aux étrangers. Avec cette instruction, je vins dans l'après midi présenter mes respects au souverain, et lui demander la permission de passer par ses états, pour me rendre dans le Bondou. Il s'appeloit Jatta. C'étoit ce vénérable vieillard, dont le Major Houghton a dit tant de bien. Je le trouvai assis sur une natte devant la porte de sa hutte: de chaque côté étoient des hommes et des femmes, placés en ordre, chantant et se frappant les mains. Je le saluai respectueusement, et lui exposai le sujet de ma visite. Il me répondit gracieusement que, non seulement il me permettoit de voyager dans ses états, mais qu'il ne manqueroit pas de prier pour ma conservation. Alors, un de mes compagnons, sans doute, pour remercier le roi de la bonté qu'il me témoignoit, se mit à chanter, ou plutôt à hurler un cantique arabe. A chaque verset, le roi, et tous ceux qui étoient là se frappaient le front des deux mains, criant d'un ton dévot et affectueux,

fectueux, *Amen, Amen.* (\*) Le roi m'ajouta que le lendemain il me donneroit un guide pour me conduire jusqu'à la frontière. Je me retirai, et dans la soirée, j'envoyai au roi un bon sur le docteur Laidley pour trois gallons de rum. (\*\*) Il m'envoya de son côté des provisions en grande quantité.

Le 6 décembre, je me rendis chez le roi de très-bonne heure, pour savoir si mon guide étoit prêt. Je le trouvai assis sur une peau de boeuf, devant un grand feu. Car les Africains sont extrêmement sensibles aux plus légères variations dans la température de l'air, et on les entend souvent se plaindre du froid, lorsqu'un Européen est accablé par la chaleur. Il me reçut de l'air le plus amical, et me pressa avec tendresse de renoncer à mon projet de voyage. Il me dit que le major

---

(\*) Ce n'est pas une preuve que le roi fût Mahométan. J'ai su positivement qu'il ne l'étoit pas. Sa bienveillance naturelle le porta à joindre sa prière à celle qu'il entendoit. Peut-être pensoit-il que les prières d'un Bushéen, et celles d'un païen étoient également agréables au Tout-puissant, lorsqu'on les lui offroit avec dévotion et sincérité.

(\*\*) Le gallon est une mesure d'Angleterre contenant environ quatre pintes de Paris.



Houghton avoit été massacré, que je m'exposois au même sort, en voulant faire la même route, que je ne devois pas juger des peuples de l'est, par ceux du Woolli, ceux-ci connoissant les Blancs, et les respectant, tandis que les autres n'en avoient jamais vus, et ne manqueroient pas de me tuer. Je remerciai le roi de l'intérêt et de l'affection qu'il daignoit me montrer, et je lui dis, qu'après y avoir bien réfléchi, j'étois décidé à poursuivre mon voyage, malgré les dangers que je prévoyois. Le roi secoua la tête, et n'insista pas davantage. Il finit par me dire que j'aurois mon guide dans l'après-midi.

Vers les deux heures, le guide étant arrivé, j'allai prendre congé du bon vieux roi. Après trois heures de marche, nous arrivâmes à Konjour petit village, où nous résolûmes de passer la nuit. Là, j'achetai un mouton pour quelques grains de verre; les Sérawollis qui m'accompagnoient le tuèrent avec toutes les cérémonies que prescrit leur religion. Une partie servit pour notre souper. Mais les cornes du mouton devinrent un sujet de querelle entre un des Serawollis, et Johnson mon interprète. Le premier les réclamoit, comme ayant

fait les fonctions de boucher. L'autre y prétendoit de son côté. Je les mis d'accord, en en donnant une à chacun.

Je ne rapporte un si frivole incident, que pour amener ce que je vais dire. J'appris que la corne de mouton avoit une grande valeur, parce qu'on en faisoit des gaines ou des étuis propres à renfermer certains charmes ou amulettes, appelés *Saphis* que les Nègres portent toujours sur eux. Ces saphis sont des prières, ou des sentences extraites de l'alcoran, que les prêtres mahométans écrivent sur de petits morceaux de papier pour les vendre aux Nègres ignorans qui leur attribuent une vertu merveilleuse. Les uns portent un saphi pour se préserver de la morsure des serpens et des alligators: en ce cas, ils l'enveloppent dans de la peau de ces dangereux reptiles, et se l'attachent à la cheville du pied. D'autres y ont recours, pour se rendre invulnérables dans les combats. Mais on regarde sur-tout ces amulettes comme des remèdes assurés contre la faim, la soif et les maladies, et comme des moyens infailibles de se ménager, dans toutes les occurrences de la



vie, la protection des pouvoirs supérieurs (\*).

La grande majorité des Nègres, comme je l'ai dit, est païenne, et rejette absolument la doctrine de Mahomet. Mais telle est la contagion de la superstition, que je n'ai pas rencontré un seul homme Busrhéen, ou Cafir, qui ne crût fermement à l'efficacité des saphis. Il est vrai que dans cette partie de l'Afrique l'écriture passe pour une sorte de magie : ce n'est pas dans les sentences du Prophète, c'est dans l'art du magicien qui les a transcrites que les Nègres mettent leur confiance. On verra dans la suite que je me servis assez heureusement de la crédulité populaire, pour me tirer de l'extrême détresse, où je me trouvai plus d'une fois réduit.

Le 7, nous partimes de Konjour, et nous passames la nuit au village de Malla. Le 8, à midi, nous arrivames à Kolor, ville considérable, à l'entrée de laquelle nous vimes une sorte d'habit de mascarade fait d'écorce d'arbre. On me dit que

---

(\*) Dans toute l'Afrique, je crois, ces charmes sont en usage, sous les noms de *dominis*, *grigris*, *fétiches*, etc.

c'étoit l'habit de *Mumbo Jumbo*. Mumbo Jumbo est un épouvantail qui se trouve dans toutes les villes mandingues, et dont les Cafirs se servent pour tenir leurs femmes dans la soumission. Ces païens, pouvant avoir autant de femmes qu'ils jugent à propos, il arrive souvent que la division se met parmi elles, au point que l'autorité du mari ne peut rétablir la paix dans le ménage. Alors, intervient Mumbo Jumbo, et tout rentre dans le devoir.

Voici la manière dont s'exerce cette étrange magistrature: un homme aposté par le mari, peut-être le mari lui-même, s'affuble de l'habit redoutable, prend en main une baguette, symbole de l'autorité publique, et remplit les bois voisins de la ville de cris affreux qui annoncent l'arrivée de Mumbo. La comédie commence au déclin du jour, et à la nuit fermée, le fantôme entre dans la ville, et se rend au Bentang, où tous les habitans s'assemblent aussitôt.

On imagine bien que ce spectacle n'est pas du goût des femmes qui, ne connoissant pas le personnage déguisé, craignent toutes d'être l'objet de sa visite. Mais elles n'oseroient refuser de paroître, lorsqu'on les appelle, La cérémonie commence



par des chansons et des danses qui se prolongent jusqu'à minuit. Alors Mumbo fixe la coupable. On la saisit: on la dépouille de tous ses vêtemens: on l'attache à un poteau, et le terrible Mumbo la fouette cruellement avec sa baguette, aux acclamations, et aux éclats de rire de tous les spectateurs, et sur-tout des autres femmes qui se montrent les plus empressées à se moquer de leur malheureuse compagne. Le jour met fin à cette farce aussi indécente qu'inhumaine.

9 décembre. Nous avions à traverser un pays, où il ne se trouve point d'eau, nous nous hâtâmes d'arriver à Tambacunda. Nous en partîmes le lendemain, de grand matin, et nous arrivâmes le soir à Kooniakari, ville de la même grandeur, à-peu-près, que Kolor. Le 11, vers midi, nous étions à Koojar, ville frontière du Woolli, séparée du Bondou par un désert de deux jours de marche.

Je renvoyai le guide que m'avoit donné le roi de Woolli, après lui avoir fait présent de quelques morceaux d'ambre. Ayant appris, qu'en traversant le désert, on étoit exposé à manquer d'eau, je fis chercher des gens qui pussent nous en

porter, et en même temps, nous servir de guides. Trois Nègres, chasseurs d'éléphants, m'offrirent leur service, moyennant trois barres pour chacun, que je payai d'avance. Le jour étoit fort avancé: je me déterminai à passer la nuit à Koojar.

Quoique la vue d'un Européen ne soit pas un spectacle tout-à-fait neuf pour les habitans de Koojar, qui voyagent quelquefois du côté de la Gambie, ils me considéroient avec un air de curiosité et de respect. Le soir, ils m'invitèrent à un combat de lutteurs, qui devoit se donner dans le Bentang. C'est un divertissement très-commun chez les Mandingues. Les spectateurs se rangèrent en cercle, laissant l'espace intermédiaire aux combattans, qui étoient des jeunes gens pleins d'ardeur, et à ce que je crois, accoutumés dès leur enfance à ce violent exercice. Après avoir quitté leurs vêtemens, à l'exception d'une paire de caleçons assez courts, et s'être frottés d'huile, ou de beurre végétal, les combattans s'approchèrent marchant à quatre pattes: ils s'observèrent quelque temps, un bras étendu pour parer les coups. Enfin l'un des deux s'élança sur son adversaire, et le saisit au genou.



Ce fut alors qu'ils déployèrent toute leur adresse, la victoire demeura au plus vigoureux. Je crois que peu d'Européens seroient en état de tenir tête au vainqueur. Je dois observer que les lutteurs étoient animés par un tambour, dont les sons sembloient régler tous leurs mouvemens.

La lutte fut suivie d'une danse exécutée par un grand nombre de personnes qui toutes avoient de petites sonnettes aux jambes et aux bras. Les pas étoient mesurés par le tambour que le musicien frappoit de la main droite avec un bâton courbé, tandis que, de la gauche, il amortissoit les sons de temps en temps pour varier ses airs. Dans ces occasions, le tambour sert encore à maintenir l'ordre parmi les spectateurs, en exprimant des mots et des phrases mandingues. Par exemple, quand la lutte va commencer, le tambour rend un son qui répond à *ali boe si*, asseyez-vous tous. Quand elle commence, il bat *amuta, amuta*, attention, attention.

Dans le cours de cette soirée, on m'offrit par manière de rafraichissement une liqueur si semblable pour le goût à la meilleure bière forte d'Angleterre, que je voulus en savoir la composition. J'ap-

pris, avec quelque surprise, que c'étoit une graine dont ils faisoient de la drèche, comme nos brasseurs en font avec de l'orge. On y mêle, pour tenir lieu de houblon, une plante d'une amertume agréable. J'en ai oublié le nom. Celle qui donne le moût est *l'holcus spicatus* des botanistes.

Le 12, de grand matin, je m'aperçus qu'un de mes guides avoit disparu avec l'argent que je lui avois donné. Dans la crainte que les deux autres n'en fissent autant, je leur ordonnai-sur-le champ de remplir d'eau leurs calebasses, et au lever du soleil, nous entrâmes dans le désert qui sépare les royaumes de Woolli et de Bondou.

A peine avions-nous fait un mille, que mes compagnons demandèrent que l'on arrêtât pour préparer un saphi, ou charme qui nous procurât un heureux voyage. Ils marmotèrent quelques sentences, et crachèrent sur une pierre qui se trouvoit en notre chemin; et après avoir répété trois fois la même cérémonie, ils se remirent en marche, pleins de confiance, et persuadés que la pierre se trouvoit chargée de tout ce qui auroit pu nous at-



tirer la colère des puissances supérieures.

Nous marchames, sans nous arrêter davantage, jusqu'à midi que nous arrivames près d'un grand arbre appelé par les Nègres *Neema Taba*. Il avoit une étrange apparence, toutes les branches étant chargées d'une quantité infinie de lambeaux d'étoffe et de chiffons qu'y avoient suspendus les voyageurs. C'étoit probablement, dans l'origine, pour indiquer qu'il y avoit de l'eau dans le voisinage. Mais le temps a tellement consacré cette coutume, que personne n'oseroit passer au pied de cet arbre, sans y laisser son offrande. Je me conformai à l'usage, et j'ajoutai une belle pièce de drap aux haillons dont l'arbre étoit décoré.

On m'avoit assuré, que non loin de là, nous trouverions un puits, ou une marre d'eau. J'ordonnai donc aux Nègres de décharger nos ânes, pour les faire manger, et pour nous régaler nous-mêmes avec les provisions qu'ils portoient. En même-temps, j'envoyai un des chasseurs d'éléphants à la découverte d'un puits, résolu de passer là la nuit, s'il s'y trouvoit de l'eau. Le Nègre ne découvrit qu'une marre trouble et bourbeuse, près de la-

quelle il y avoit des restes de provisions, et de feu nouvellement éteint, preuve que des voyageurs ou des voleurs venoient de s'arrêter en cet endroit. La peur fit croire à mes compagnons que c'étoient des voleurs. Ils ne doutoient pas qu'ils ne fussent cachés dans le voisinage. Je me laissai persuader d'aller plus loin, dans l'espérance que nous ne tarderions pas à trouver de l'eau. Mais nous n'en trouvâmes qu'à huit heures du soir. Nous étions fatigués, d'une si longue journée. Nous allumâmes un grand feu; et nous couchâmes sur la dure, ainsi que nos bêtes, avec la précaution de n'avoir pas de buisson près de nous, à la portée du fusil. Les Nègres convinrent de faire sentinelle l'un après l'autre, pour prévenir toute surprise.

Pour moi, je ne croyois pas qu'il y eût rien à craindre; mais dans tout le cours du voyage, les Nègres témoignèrent une peur excessive des voleurs. A la pointe du jour, nous remplîmes nosalebasses, et nous primes la route de Tallika, première ville du Bondou, où nous arrivâmes, le 13 décembre, à 11 heures du matin.

Avant de quitter le pays de Woolli,



je dois dire, que par-tout, je n'eus qu'à me louer des naturels, et, qu'en général, le bon accueil que je trouvois le soir, me faisoit oublier les fatigues de la journée. Il est vrai que, dans les commencemens, j'eus de la peine à me faire à la manière de vivre des Africains; mais j'appris bientôt que l'habitude triomphe des petites répugnances, et finit par rendre tous les mets agréables.

---

## CHAPITRE IV.

*Des habitans de Tallika. — L'Auteur veut aller à Fattéconda. — Incidens pendant la route. — Il passe le Neriko. et arrive à Koorhanari. — Pêche de la rivière de Faleme. — Il cotoie cette rivière jusqu'à Nagemow. — Il la passe, et arrive à Fatteconda. — Entrevue avec Almami roi de Bondou. — Palais du roi. — Seconde entrevue. Le roi lui demande son habit. — L'Auteur est admis à voir les femmes du roi. — On le congédie amicalement. — Voyage de nuit. — On arrive à Joag. — Observations sur le pays et sur les habitans du Bondou.*

Tallika, ville frontière du Bondou, en venant du Woolli, est habitée principalement par des Foulahs mahométans qui vivent dans une grande aisance. Ils doivent leurs richesses, partie à l'approvisionnement des *Coffles*, ou caravanes qui passent par cette ville, partie au commerce de l'ivoire



que leur procure la chasse des éléphants. Ce sont les jeunes gens que l'on emploie à cette chasse, et ils y sont très-heureux. Il y a toujours à Tallika un officier du roi de Bondou, pour donner avis de l'arrivée des caravanes qui sont taxées à raison du nombre des ânes chargés de marchandises.

Je pris mon logement chez cet officier, et je l'engageai à m'accompagner à Fattéconda, résidence du roi, moyennant le prix de cinq barres. Avant mon départ, j'écrivis quelques lignes au docteur Laidley, et j'en chargeai le maître d'une caravane destinée pour la Gambie. Cette caravane consistoit en cinq ânes chargés d'ivoire. Les dents les plus longues, enfermées dans des filets, pendoient deux-à-deux, à chaque côté de la bête. Les petites étoient enveloppées dans des peaux, et liées avec des cordes.

14 décembre. Nous sortimes de Tallika, et nous avons fait tranquillement environ deux milles, lorsqu'il s'éleva une violente contestation entre le forgeron et un autre Nègre. Ils ne s'épargnèrent pas les injures; mais il est à remarquer qu'un Africain s'offense moins d'un coup reçu

que d'un reproche qui tombe sur ses ancêtres. *Frappe-moi, mais n'outrage pas ma mère*, est une manière de parler commune, même parmi les esclaves. Une insulte de ce genre échappée au forgeron mit son camarade en une telle colère, qu'il l'auroit percé de son couteau, si les autres ne se fussent jetés sur lui, et ne l'eussent désarmé. Je fus obligé de me mêler de cette querelle: j'imposai silence au forgeron, et je dis à l'autre qui me paroissoit avoir tort, que s'il s'avisait encore de tirer son couteau, ou de provoquer quelqu'un de ma suite, je le traiterois comme un voleur, et le tuerois d'un coup de fusil, sans autre formalité. Cette menace eut tout l'effet que je m'en étois promis. Nous continuâmes de marcher jusqu'au soir que nous arrivâmes dans une pleine ouverte et fertile, semée de plusieurs petits villages. Nous nous arrêtâmes dans celui de Ganado, pour y passer la nuit. Des présens mutuels et un bon souper produisirent une parfaite réconciliation. La nuit étoit fort avancée, que nous ne pensions pas à nous coucher. Un musicien ambulante nous amusoit par des contes plaisans, et par des airs assez agréables qu'il exécutoit,



au moyen d'un instrument dans lequel il souffloit, et qu'il frappoit en même-temps avec un petit bâton. (\*)

15 *decembre*. A la pointe du jour, les Serawollis qui m'avoient accompagné prirent congé de moi, en faisant des vœux pour ma conservation. A un mille de Ganado, nous passames le Nériko, qui est une branche considérable de la Gambie. Les bords en sont escarpés et couverts de *nimeuse*. Je vis dans la vase une grande quantité de moules, dont les naturels ne mangent pas. Vers midi, la chaleur étant excessive, nous passames deux heures à l'ombre d'un arbre, et nous achetames de quelques pâtres Foulahs du lait et du blé broyé. Au soleil couchant, nous arrivames à Koorkarani, ville où le forgeron avoit des connoissances, et nous y demeurames deux jours.

Koorkarani est une ville mahométane, entourée d'une haute muraille. Il y a une mosquée. On m'y fit voir plusieurs manuscrits arabes, entre autres *l'al-shara*,  
dont

---

(\*) Ces espèces de Bardes, ou de musiciens ambulans improvisent l'éloge de ceux qui les payent. J'en parlerai plus au long dans la suite.

dont j'ai parlé plus haut. Le *Marabou*, ou le prêtre à qui ce livre appartenoit m'en expliqua, en langue mandingue, quelques passages des plus remarquables. En retour, je lui montrai la grammaire arabe de Richardson qu'il admira beaucoup.

Le 17 décembre, au soir, nous partîmes de Koorkarani. Un jeune homme qui alloit acheter du sel à Fattéconda se joignit à nous. A l'entrée de la nuit, nous nous trouvâmes à Dooggi, petit village à trois milles de Koorkarani.

Les provisions de bouche y étoient à si bon marché, que je payai un jeune bœuf avec six petits morceaux d'ambre; j'avois remarqué que ma troupe augmentoit ou diminueoit selon la chère que je lui faisois.

18 décembre. Nous partîmes de Dooggi de grand matin. Un nombre de Foulahs et d'autres s'étant joints à nous, nous formions une troupe imposante, qui n'avoit rien à craindre des voleurs, en traversant les bois. Un de nos ânes se montrant rétif et mutin, les Nègres s'y prirent singulièrement pour le rendre traitable. Ils coupèrent un bâton fourchu, et mettant la fourche dans la bouche de l'âne,



comme un mors, ils lièrent les deux petites branches par-dessus sa tête, laissant assez de longueur à la grosse branche, pour traîner à terre, si l'âne tenoit la tête basse. L'animal marcha paisiblement et gravement, ayant l'attention, après quelques essais, de porter sa tête de manière que la queue de la fourche ne heurtât pas contre des pierres ou des racines, ce qui lui auroit donné à la mâchoire un contre-coup douloureux. Le maintien de l'âne avoit quelque chose de risible; on me dit que c'étoit l'expédient dont se servoient toujours les Slatées en pareil cas, et qu'il ne manquoit jamais de réussir.

Dans la soirée nous arrivâmes près d'un petit nombre de villages épars, et environnés d'un vaste terrain cultivé. Nous passâmes la nuit dans un de ces villages, où nous n'eûmes pour abri qu'une misérable hutte, pour lit que de la paille, et point d'autres provisions que celles que nous avions apportées. J'y remarquai des puits très-profonds, et creusés avec industrie. En mesurant la longueur de la corde, je trouvai qu'un de ces puits avoit 28 brasses de profondeur.

19 décembre. Nous partîmes de Buggil,



c'est le nom de ce village, et marchames jusqu'à midi sur un terrain élevé, sec, pierreux et couvert de mimeuse. Du côté de l'est, le terrain alloit en pente, et nous descendimes dans un vallon creux, où j'observai du quartz blanc en grande quantité. En nous dirigeant toujours à l'est, le long du vallon, et suivant le lit d'une rivière desséchée, nous arrivames à un gros village, où nous resolumes de faire halte. Un grand nombre des habitans étoient vêtus d'une gaze française très-légère qu'ils nomment Byqui: habillement fort estimé des femmes, parce qu'il est propre à déployer les formes. Mais les manières de ces femmes ne répondent pas à l'élégance de leur ajustement. Elles sont grossières, et fâcheuses au suprême degré. Elles s'atroupèrent autour de moi, me demandant avec importunité de l'ambre et des grains de verre, et m'obsédèrent tellement, que je ne pouvois m'en débarrasser. Elles déchirèrent mon habit, coupèrent les boutons de mon petit Nègre, et auroient poussé la violence plus loin, si je ne m'étois hâté de monter à cheval. Pendant plus d'un demi mille, je fus poursuivi par une troupe de ces harpies.



Nous arrivâmes le soir à Soobrudooka. J'avois avec moi quatorze personnes. J'achetai pour notre souper un mouton et une grande quantité de grain. Nous passâmes une mauvaise nuit, couchés sur la paille et exposés à la rosée.

20 décembre. Nous partîmes de Soobrudooka. A deux heures, nous gagnâmes un gros village, au bord de la rivière de Falémé, qui, en cet endroit, est rapide et pleine de rochers. Les habitans y sont occupés de la pêche qui se fait de plusieurs manières. Pour les grands poissons, ils ont de longs paniers faits de cannes fendues, et ils les placent dans un courant rapide qu'ils ménagent en coupant la rivière par un mur de pierre où ils laissent quelques ouvertures, à travers lesquelles l'eau se précipite. Plusieurs de ces paniers ont plus de 20 pieds de long. Quand une fois il y est entré, le poisson ne peut plus en sortir, à cause de la violence du courant. Quant aux petits poissons, le pêcheur en prend une grande quantité à-la-fois dans un filet de coton, qu'il tient à la main, et qu'il jette avec beaucoup d'adresse. Ces petits poissons sont à-peu-près de la grandeur de la me-

lette. Il y a plusieurs manières de les préparer pour les vendre. La plus commune est de les mettre, au sortir de l'eau, dans un mortier de bois, où on les écrase et on les réduit en une pâte qui se durcit au soleil et que l'on divise ensuite en grandes masses comme des pains de sucre. L'odeur n'en doit pas être fort agréable, mais dans le pays des Maures, au nord du Sénégal, ce mets passe pour un grand luxe, et se vend chèrement. Quand on veut manger cette pâte desséchée, on la fait dissoudre dans de l'eau bouillante, et l'on y mêle du Kouscou.

Je fus d'abord très-étonné de trouver, dans cette saison, les bords du Falémé couverts d'abondantes et superbes moissons; mais je remarquai ensuite que ce n'étoit pas la même espèce de grain qui se cultivoit sur la Gambie. Celui-ci s'appelle *Manio*. C'est l'*holcus cernuus* des botanistes. Il croît dans la saison sèche, multiplie beaucoup, et se récolte au mois de janvier.

A mon retour au village, d'où j'étois sorti pour aller voir la pêche, un vieux Shérif maure m'aborda, me donna sa bénédiction, et me demanda du papier pour



écrire des saphis. Il avoit vu le major Houghton dans le royaume de Kaarta, et il me dit qu'il étoit mort dans le pays des Maures. Je lui donnai quelques feuilles de papier. Le forgeron lui paya le même tribut. C'est l'usage que les jeunes musulmans fassent quelque présent aux vieillards, pour obtenir leur bénédiction. Elle se prononce en arabe, et on la reçoit avec beaucoup d'humilité.

Vers les trois heures de l'après-midi, nous continuâmes notre route le long de la rivière, en tirant vers le nord. A huit heures nous arrivâmes à Nayemow. Le chef de la ville nous reçut amicalement, et nous fit servir un jeune boeuf; je reconnus sa générosité, en lui offrant de l'ambre et des grains de verre.

21 décembre. Le matin, après m'être assuré d'une barque pour le transport de mon bagage, je traversai la rivière à cheval. J'avois de l'eau jusqu'aux genoux: elle étoit si claire, que du bord le plus élevé on voyoit distinctement le fond de la rivière.

A midi, nous entrâmes dans Fattéconda, Capitale du Bondou. Bientôt après, un Slatée des plus considérables nous



fit offrir sa maison que nous acceptames. On ne connoît pas les hôtelleries en Afrique. L'étranger qui arrive dans une ville, se rend au bentang, ou dans quelque autre lieu public, et là, il attend que l'on vienne lui proposer un logement. Une heure après quelqu'un vint à moi, et me dit qu'il avoit ordre de me conduire chez le roi qui désiroit impatiemment de me voir, si je n'étois pas trop fatigué.

Je pris avec moi mon interprète, et je suivis le messenger jusques hors de la ville, et à travers des champs de blé. Je craignis quelque mauvais dessein de la part de mon guide, je m'arrêtai, et lui demandai où il prétendoit me conduire. Alors, me montrant de la main un homme assis sous un arbre, à peu de distance, il me dit que le roi donnoit souvent audience dans ce lieu solitaire, pour se dérober à la foule, et que personne ne l'approcheroit que moi et mon interprète. Je m'avancai: le roi me fit asseoir à côté de lui sur sa natte; et après avoir entendu mon histoire, sans m'interrompre, il me demanda si je venois acheter de l'or ou des esclaves. Je lui répondis que non, ce qui parut l'étonner. Il me dit de revenir dans



la soirée, et qu'il me donneroit quelques provisions.

Le roi s'appeloit Almami, nom maure ou mahométan, quoiqu'il fût Kafir ou païen. Je savois qu'il en avoit fort mal usé à l'égard du major Houghton, et qu'il l'avoit fait piller. La manière dont il m'avoit reçu, quoique beaucoup plus civile que je ne m'y attendois, ne me rassuroit pas entièrement. Je craignois quelque perfidie; et comme je me voyois à sa discrétion, je crus devoir acheter sa faveur par un présent. Le soir donc, je pris avec moi une boîte pleine de poudre à tirer, de l'ambre, du tabac et mon parasol. Ne doutant pas que mes paquets ne dussent être fouillés, j'avois caché quelques objets sous le toit de ma cabane, et je m'étois vêtu d'un habit bleu tout neuf, de peur qu'on ne me l'enlevât.

Les différentes habitations qui appartiennent au roi et à sa famille sont entourées d'un mur de terre fort élevé, ce qui donne à cette partie de la ville l'apparence d'une citadelle. L'intérieur est distribué en plusieurs cours. A l'entrée de la première, je vis un homme debout, le mousquet sur l'épaule. Avant d'arriver jusqu'au roi, on



en traverse un grand nombre, toutes gardées par une sentinelle. Lorsque nous fumes à la porte de l'appartement du roi, mon guide et mon interprète, selon l'usage, ôtèrent leurs sandales; et le premier prononça, à haute voix, le nom du roi, jusqu'à ce qu'on lui répondit du dedans.

Nous trouvames le monarque assis sur une natte, et deux personnes avec lui. Je lui répétai ce que je lui avois déjà dit de l'objet de mon voyage, et des motifs qui m'avoient amené dans ses états. Il me parut peu satisfait de mes raisons. L'idée d'un voyage de pure curiosité n'entroit pas dans son esprit. Il ne concevoit pas, me disoit-il, comment un homme de bon sens pouvoit s'exposer à tant de périls, uniquement pour voir un pays, et ceux qui l'habitent. Cependant, il se rendit, lorsque je lui eus offert de lui faire voir mon porte-manteau, et tous mes effets. Jusques-là il avoit été dans l'opinion que les Blancs ne pouvoient être que des marchands. Mes présens lui firent un grand plaisir, sur-tout le parasol, qu'il ne cessoit d'ouvrir et de refermer, au grand étonnement des deux courtisans qui, aussi-bien que le prince, furent quelque temps



sans comprendre l'usage de cette admirable machine.

J'étois sur le point de prendre congé : mais le roi me retint, et après avoir relevé dans un long préambule les immenses richesses et la libéralité des Blancs, il se mit à faire l'éloge de mon habit, dont les boutons jaunes, particulièrement, l'avoient ébloui. Il conclut par me prier de le lui donner, ajoutant, pour motif de consolation, et pour dédommagement, qu'il le porteroit dans toutes les occasions solennelles, et qu'il ne manqueroit pas de dire à tous ceux qui le verroient, qu'il le tenoit de ma générosité. Une prière d'un prince africain, est un ordre absolu, sur-tout pour un étranger. C'est une manière polie de se faire donner ce qu'il pourroit prendre de force. J'avois intérêt d'ailleurs à ne pas lui déplaire. J'otai donc tranquillement mon habit, le seul que j'eusse de quelque valeur, et je le déposai aux pieds de sa majesté.

Le roi me témoigna sa satisfaction, en me donnant une grande quantité de provisions, et en me disant qu'il vouloit encore me voir le lendemain matin. Je le trouvai assis sur son lit. Il me dit qu'il



étoit malade, et qu'il souhaitoit que je lui tirasse un peu de sang. Mais à peine lui eus-je lié le bras, et montré la lancette, que le courage lui manqua. Il me pria de remettre l'opération à l'après-midi, parce qu'il commençoit à se trouver mieux: du reste, me remerciant beaucoup de ma bonne volonté. Il ajouta que ses femmes avoient grande envie de me voir, et me pria avec instance de vouloir bien leur faire une visite. Un des gens de sa suite fut chargé de m'y conduire. Je ne fus pas plutôt entré dans la cour des femmes, que je me vis entouré de tout le sérail. L'une me demandoit de l'ambre, une autre quelque remède: toutes vouloient essayer de la saignée, qu'elles regardoient comme un spécifique souverain. Elles étoient au nombre de dix ou douze, la plupart jeunes et jolies, la tête ornée de plaques d'or et de grains de verre.

Toutes ces femmes montrèrent beaucoup de gaieté et de bonne humeur. La couleur de mon teint, et la longueur de mon nez furent sur-tout le sujet de leurs plaisanteries. L'une et l'autre, disoient-elles, étoient artificielles. Pour me blanchir, on m'avoit trempé dans du lait, lors-



que j'étois enfant, et mon nez n'avoit pris cette forme monstrueuse qu'à force d'avoir été pincé. Moi, sans me défendre sur ma difformité, je vantai l'ébène lustré des beautés africaines, et la grâce de leur nez aplati. Mais elles me dirent que, dans le Bondou, on n'aimoit pas la flatterie, ou les *bouches de miel*; c'est l'expression énergique de leur langue. Cependant elles ne me parurent pas aussi indifférentes à mes complimens qu'elles affectoient de l'être. En reconnoissance du plaisir que leur avoit fait ma visite, elles me donnèrent du miel et du poisson que l'on porta à mon logis.

Le roi me fit dire de venir encore le trouver un peu avant le coucher du soleil. Comme il est d'usage de faire quelque présent en prenant congé, j'apportai de la verroterie, et du papier à écrire. Le roi, de son côté, me donna cinq dragmes d'or, en me disant qu'il ne m'offroit cette bagatelle que comme un gage de son amitié, et que cela me serviroit à acheter des provisions le long de ma route. A ce trait de bonté, il en ajouta un plus essentiel. Il me dit avec politesse que c'étoit une coutume établie dans ses états de visiter le bagage de tous les voyageurs, mais qu'il me



dispensoit de cette formalité, et que j'étois le maître de partir quand je voudrois.

En conséquence, le 23 au matin, nous partimes de Fattéconda : à 11 heures, nous arrivâmes à un petit village, où nous nous arrêtâmes le reste de la journée.

Dans l'après-midi, mes compagnons me dirent que le pays qui servoit de frontière aux royaumes de Bondou et de Kajaaga étant dangereux pour les voyageurs, il étoit à propos de ne marcher que de nuit, jusqu'à ce que nous eussions gagné une contrée plus hospitalière. J'y consentis, et je louai deux guides pour nous conduire à travers les bois. Dès que les habitans du village furent retirés chez eux, nous nous mîmes en route par un beau clair de lune. Le calme qui régnoit dans l'air, les hurlemens des bêtes féroces, la vaste solitude de la forêt avoient quelque chose de solennel et d'imposant. On ne se parloit pas, sinon à voix basse. On écoutoit, on regardoit tout avec la plus grande attention. C'étoit à qui feroit preuve de sagacité, en me montrant de la main les loups et les hyènes qui couloient, comme des ombres d'un buisson à un autre. Nous arrivâmes de grand matin au



village de Kimmoo. Nos guides éveillèrent des gens de leur connoissance. On donna du grain à nos ânes, et nous fîmes rôtir quelques pommes de terre pour nous-mêmes. Nous nous remîmes en route au grand jour, et nous arrivâmes le soir à Joag, dans le royaume de Kajaaga.

Comme je suis maintenant dans un pays qui diffère, à bien des égards, de ceux que j'ai parcourus jusqu'à présent avant d'aller plus loin, je placerai ici ce qui me reste à dire du Bondou, et des Foulahs qui l'habitent.

Le Bondou est borné à l'est par le Bambouk: au sud-est, et au midi par le Tenda, et par le désert de Simbani: au sud-ouest par le Woolli: à l'ouest par le Foota Torra: au nord par le Kajaaga.

Tout le pays est couvert de forêts, ainsi que le Woolli. Mais il est plus élevé. On voit des collines assez hautes près de la Falémé. Je ne crois pas que dans toute l'Afrique il y ait un sol naturellement plus fertile.

Le Bondou, situé entre les rivières de la Gambie et du Sénégal, est d'un grand abord, soit pour les Slatées qui généralement le traversent, en allant de la



côte dans l'intérieur, soit pour d'autres marchands qui s'y rendent fréquemment de l'intérieur pour acheter du sel.

La plus grande partie de ce commerce est entre les mains des Mandingues et des Serawollis qui se sont établis dans le Bondou. Ils font encore un commerce considérable avec le Géduma et d'autres pays maures, échangeant du grain et des étoffes bleues de coton contre du sel, qu'ils livrent ensuite dans le Dentila et ailleurs pour du fer, du beurre végétal, et une petite quantité de poudre d'or. Enfin ils vendent différentes sortes de gommes de senteurs, renfermées dans des sachets du poids d'une livre. Ces gommes mises sur la cendre chaude répandent une odeur très-agréable. Les Mandingues en font usage pour parfumer leurs cabanes et leurs vêtements.

Les voyageurs payent des droits exorbitans. Presque dans chaque ville, un âne chargé doit une barre de marchandises européennes. A Fattéconda, résidence du roi, l'imposition ordinaire est un mousquet, et une certaine mesure de poudre. Au moyen de ces contributions, le roi de Bondou est bien pourvu d'armes et de



munitions, ce qui le rend formidable à ses voisins.

Les habitans du Bondou diffèrent des Mandingues et des Serawollis, par le teint, et par les manières. Souvent ils sont en guerre avec ces peuples. Le roi de Bondou, il y a quelques années, passa la Falémé avec une nombreuse armée, et après une campagne sanglante et de peu de durée, il défit entièrement Samboo roi de Bambouk, et le força à lui demander la paix, en cédant toutes les villes situées sur la rive orientale de la Falémé.

Les Foulas, comme je l'ai observé dans le premier chapitre, sont de couleur tannée. Ils ont des cheveux soyeux, et les traits peu prononcés. Après les Mandingues, c'est incontestablement la nation la plus considérable de cette partie de l'Afrique. On prétend que le pays de leur origine est le Fooladoo, le nom l'indiqueroit assez. Mais ils occupent maintenant plusieurs royaumes fort éloignés les uns des autres. Leur teint n'est pas le même par-tout. A Bondou, et dans les autres pays voisins des Maures, ils sont plus jaunes que dans les contrées méridionales.

Les



Les Foulas du Bondou seroient naturellement doux et humains. Mais les maximes peu charitables de l'Alcoran les ont rendus moins affables, et plus réservés à l'égard des étrangers, que ne le sont les Mandingues. Ils regardent tous les Nègres natifs comme bien au-dessous d'eux; et en parlant des différentes nations ils ne manquent jamais de se ranger parmi les Blancs.

Ce en quoi leur gouvernement diffère principalement de celui des Mandingues, c'est qu'ils sont plus immédiatement régis par le code musulman. Tous les chefs, à l'exception du roi, et la grande majorité de la nation faisant profession du Mahométisme, dans toutes les affaires l'autorité du Prophète est sacrée et décisive. Cependant ils montrent une sorte de tolérance à l'égard de ceux qui n'ont pas encore renoncé aux anciennes superstitions. Les persécutions religieuses sont inconnues parmi eux. Il est vrai qu'ils ont un moyen plus efficace d'étendre la foi de Mahomet. Ce sont de petites écoles établies dans chaque ville, où les enfans des païens, comme ceux des mahométans, apprennent à lire dans l'Alcoran.



Par ces premières instructions, ces prêtres musulmans donnent à l'esprit de leurs tendres élèves un pli qui ne s'efface jamais. J'ai vu, dans le cours de mon voyage, plusieurs de ces petites écoles: je remarquois avec plaisir la docilité et la soumission des enfans, et je regrettois de tout mon coeur qu'ils n'eussent pas des maîtres plus éclairés, et une meilleure religion.

Un grand nombre de Foulas ont quelque connoissance de l'arabe qui s'est introduit chez eux avec l'islamisme. Leur langue naturelle est pleine de sons liquides: mais leur prononciation n'a rien d'agréable. A entendre deux Foulas converser sur l'objet le plus indifférent, un étranger croiroit qu'il se querellent. Voici leurs noms de nombres:

un	—	<i>Go.</i>
deux	—	<i>Duddee.</i>
trois	—	<i>Tettee.</i>
quatre	—	<i>Nee.</i>
cinq	—	<i>Jouee.</i>
six	—	<i>Jego.</i>
sept	—	<i>Jeduddee.</i>
huit	—	<i>Je Tettee.</i>
neuf	—	<i>Jie Nee.</i>
dix	—	<i>Sappo.</i>



Les Foulas s'occupent avec succès de l'agriculture et des pâturages. Ce sont eux qui font la plupart des moissons, jusques sur les bords de la Gambie, et leurs troupeaux sont nombreux et mieux tenus que ceux des Mandingues. Dans le Bondou, les Foulas sont opulens, et vivent avec une sorte de profusion. Ils montrent beaucoup d'industrie dans la conduite de leur bétail, qu'ils traitent avec douceur, et qui est docile et familier. A l'entrée de la nuit, ils le retirent des bois, et l'enferment dans des parcs ou *Korées*, placés près de chaque village. Au milieu de chaque Korée, est une petite cabane, où veillent un ou deux pâtres pour empêcher qu'on ne vole le bétail. Ils entretiennent aussi des feux tout autour du Korée, pour épouvanter et écarter les bêtes féroces.

On traite les femelles le matin et le soir; elles donnent un lait excellent, mais bien moins abondant que celui des vaches d'Europe. Le lait fait partie de la nourriture des Foulas; mais ils ne le mangent que lorsqu'il est aigri. Il fournit une crème très-épaisse que l'on convertit en beurre, en la battant avec force dans une grande calebasse. Ce beurre fondu à petit feu et



purifié se conserve dans de petits pots de terre. Il entre dans la plupart des assaisonnemens, et les Foulas sont dans l'usage de s'en frotter la tête, le visage et les bras.

Quoiqu'ils ayent du lait en abondance, ni les Foulas, ni les autres peuples de cette partie de l'Afrique ne connoissent l'art facile de le réduire en fromage. Un attachement opiniâtre aux coutumes de leurs ancêtres leur inspire les plus violens préjugés contre tout ce qui a l'air d'une innovation. D'ailleurs, la chaleur du climat, et la rareté du sel leur paroissent des obstacles insurmontables: la longueur et les embarras du procédé les rebutent; et ils sont persuadés que l'utilité du fromage n'est pas en proportion avec la peine de le faire.

Outre le bétail, qui fait leur principale richesse, les Foulas ont quelques chevaux excellens qui paroissent venir du mélange de la race arabe avec la race originaire d'Afrique.

---

## CHAPITRE V.

*Kajaaga. — Les Serawollis. — Leurs manières, et leur langue. — Joag. — L'Auteur est maltraité; on lui vole la moitié de ses effets par l'ordre du roi. — Bienfaisance d'une esclave. — Le neveu du roi de Kasson propose à l'Auteur de le conduire dans ce royaume. — Ils partent avec une nombreuse escorte, et viennent à Samée, sur les bords du Sénégal. — Ils passent le Sénégal, et arrivent dans le royaume de Kasson.*

Le royaume de Kajaaga, où je venois d'arriver, est celui que les Français appellent Gallam: mais j'ai cru devoir lui conserver le nom que lui donnent les naturels. Il est borné au sud-est et au midi, par le Bambouk, à l'ouest par le Bondou, et le Fouta torra, au nord par la rivière du Sénégal

Il m'a paru que l'air y étoit plus pur, et le climat plus sain que dans les autres établissemens voisins de la côte. Une



multitude de collines et de vallées forme un paysage agréable et varié; et le cours tortueux du Sénégal qui descend des montagnes de rochers reculés dans les terres, présente le long de ses bords, une scène pittoresque et ravissante.

Les habitans s'appellent Serawollis, ou, comme prononcent les Français *Séra-colets*. Leur couleur est d'un noir de jai. A cet égard on ne les distingue pas des Jalofs.

Le gouvernement est monarchique, et l'autorité du prince, si j'en juge par mon expérience, n'est pas peu redoutable. Le peuple néanmoins ne se plaint pas, et je le vis très-disposé à soutenir le roi dans une guerre qu'il alloit entreprendre contre le roi de Kasson. Le commerce est la profession habituelle des Serawollis. Ils faisoient autrefois des affaires considérables avec les Français, en or et en esclaves; et ils traitent encore pour quelques esclaves avec les factoreries anglaises de la Gambie. On se loue assez de leur bonne foi dans le commerce. Mais ils sont avides de gain, et n'épargnent rien pour s'enrichir. Ils vont très-loin vendre du sel et des étoffes de coton.

Quand un Serawolli revient après un de ces voyages, tous ses voisins se rassemblent pour le féliciter. Dans ces occasions, le voyageur déploie son opulence et sa libéralité, en faisant quelques présens à ses amis. Mais s'il n'a pas été heureux, sa cour est bientôt déserte. Tout le monde le méprise comme un homme sans jugement qui a fait un long voyage, et *n'en a*, disent-ils, *rien rapporté que des cheveux sur sa tête.*

Leur langue, abondante en gutturales est moins harmonieuse que celle des Foulas. Tous ceux néanmoins qui voudront voyager dans cette partie de l'Afrique feront bien de l'étudier, car elle est généralement entendue dans les royaumes de Kasson, de Kaarta, de Ludamar, et dans le nord du Bambara. Dans tous ces pays, ce sont les Serawollis qui font la plus grande partie du commerce. Voici leurs noms de nombres :

un	—	<i>Bani.</i>
deux	—	<i>Fillo.</i>
trois	—	<i>Sicco.</i>
quatre	—	<i>Narrato.</i>
cinq	—	<i>Karrago.</i>
six	—	<i>Toomo.</i>



sept	—	<i>Nero.</i>
huit	—	<i>Sego.</i>
neuf	—	<i>Kabbo.</i>
dix	—	<i>Tamo.</i>
vingt	—	<i>Tamo di Fillo.</i>

Nous arrivâmes à Joag, ville frontière du Kajaaga, le 24 décembre, et nous nous logeâmes dans la maison du *Dooti*. C'est ainsi que s'appelle le chef de la ville, que j'ai nommé jusqu'ici l'*Alkaid*. C'étoit un mahométan rigide, mais connu pour son hospitalité. La ville me parut, d'après un coup-d'oeil général, contenir environ deux mille âmes. Elle est ceinte d'une muraille élevée, où l'on a pratiqué des meurtrières, pour se défendre à coups de fusil, en cas d'attaque. Chaque habitation est aussi entourée de murailles, ce qui forme comme autant de petites citadelles. Dans un pays, où l'on ne connoît pas l'usage de l'artillerie, ces murs valent les meilleures fortifications. A l'ouest de la ville coule une petite rivière, aux bords de laquelle on cultive une grande quantité d'oignons et de tabac.

Le jour même de notre arrivée,

Madiboo, ce Busrhéen qui m'avoit accompagné depuis Pisania, alla, suivi du forgeron, rendre ses devoirs à son père et à sa mère qui faisoient leur résidence à Dramanet, petite ville dans le voisinage. La coutume du pays est de célébrer l'arrivée des étrangers par des divertissemens publics. J'y fus invité. Je trouvai une grande foule, et au milieu, des gens qui dansoient à la lueur de plusieurs feux allumés, et au son de quatre tambours qui battoient en mesure, et avec beaucoup de justesse. Du reste la danse consistoit moins en mouvemens gracieux, qu'en gestes outrés et extravagans. Les femmes s'efforçoient à l'envi de prendre les attitudes les plus voluptueuses.

25 décembre. Vers les deux heures du matin, des hommes à cheval entrèrent dans la ville. Ils éveillèrent mon hôte, et après lui avoir parlé quelque temps en Serawolli, ils mirent pied à terre, et vinrent au Bentang, où j'avois placé mon lit. Un d'eux me croyant endormi, voulut enlever mon fusil, posé à côté de moi sur la natte; mais se voyant découvert



il le laissa. Ils s'assirent près de moi, et y demeurèrent jusqu'au jour.

Je connus bientôt, à l'air de Johnson mon interprète, qu'il se tramoit quelque chose de fâcheux. Je fus étonné en même temps de voir Madiboo et le forgeron revenir si promptement. Je leur en demandai la raison. Madiboo me dit que, pendant qu'ils étoient à danser, dix cavaliers appartenans à Batcheri, roi du pays, ayant à leur tête le second de ses fils, étoient venus à Dramanet, demandant, si l'homme blanc avoit passé par cette ville, et qu'ayant appris que j'étois à Joag, ils s'étoient remis en marche sur-le-champ. Madiboo ajouta que le forgeron et lui étoient revenus en hâte pour m'en informer. Il me parloit encore, lorsque les dix cavaliers arrivèrent, se rendirent au Bentang, descendirent de cheval, et s'assirent avec ceux qui s'y trouvoient déjà. Ils étoient une vingtaine en tout, formant un cercle autour de moi, chacun tenant son mousquet à la main.

Je saisis ce moment pour dire à mon hôte que, n'entendant pas le serawolli, j'espérois que ces Messieurs voudroient bien s'exprimer en mandingue. Ils y con-

sentirent. Un petit homme tout couvert de saphis prit la parole, et me fit une très-longue harangue pour me dire que j'étois entré dans une ville du roi, sans lui avoir fait de présent et sans avoir payé les droits accoutumés; que d'après les lois du pays, mon bagage, et tout ce que j'avois avec moi, hommes et bêtes, devoit être confisqué; qu'ils avoient ordre du roi de me conduire à Maana (\*) lieu de sa résidence, et même, s'il étoit nécessaire, d'employer la force. Quand il eut fini son discours, tous se levèrent, et me demandèrent si j'étois prêt à les suivre.

Il y auroit eu de la témérité et de la folie à vouloir opposer de la résistance, je feignis de me rendre volontiers à leur invitation; et je ne demandai que le temps nécessaire pour faire rafraîchir mon cheval, et pour régler mes comptes avec mon hôte. Le forgeron, prit cette complaisance forcée pour ma véritable intention. Il me tira à part, et me dit, qu'il m'avoit toujours chéri et respecté comme son père

---

(\*) Maana n'est pas éloigné des ruines du Fort S. Joseph, sur le Sénégal, où les Français avoient une factorie.



et son maître: qu'il espéroit que je ne voudrois pas le perdre, en le faisant aller à Maana. Que tout annonçant une guerre très-prochaine entre les rois de Kasson, et de Kajaaga, lui qui étoit du royaume de Kasson, seroit exposé non-seulement à perdre tout ce qu'il avoit gagné par un travail de quatre ans, mais encore à être saisi et vendu comme esclave, à moins que ses amis ne trouvassent moyen de fournir deux esclaves pour le racheter.

Rien n'étoit plus juste que les craintes de ce pauvre homme. Je résolus de faire tout ce qui seroit en mon pouvoir, pour ne pas l'exposer à un pareil danger. Je dis donc au fils du roi que j'étois prêt à le suivre, à condition que le forgeron qui étoit d'un royaume éloigné, et qui ne m'appartenoit en aucune manière, pourroit demeurer à Joag, jusqu'à mon retour. Ma proposition fut rejetée tout d'une voix. On prétendit qu'ayant tous contrevenu à la loi, nous devions tous subir le même sort.

Je pris mon hôte en particulier, et après lui avoir fait présent d'un peu de poudre, je lui demandai ce qu'il y avoit à faire dans une position si critique. Il

me conseilla décidément de ne pas aller trouver le roi, persuadé qu'il ne se feroit nul scrupule de s'emparer de tout ce qui lui conviendrait dans mes effets. Cet avis redoubla le désir que j'avois de m'accommoder avec les cavaliers. Je leur représentai, qu'étant étranger, je ne connoissois pas les lois et les coutumes du pays, que je n'avois jamais eu l'intention de les violer, ou de manquer de respect au souverain, que j'étois entré dans le pays sans savoir qu'il fallût payer les droits d'avance, et que j'offrois de les payer maintenant, ce qui étoit la seule chose que l'on pût raisonnablement exiger de moi. Je leur donnai, pour en faire présent au roi, les cinq dragmes d'or que j'avois reçues du roi de Bondou. Ils les prirent, et demandèrent ensuite à visiter mon bagage. Je voulus inutilement m'y opposer. Les paquets furent ouverts. Ils s'attendoient à y trouver une plus grande quantité d'or et d'ambre. Mais ils s'en dédommagèrent sur le reste, mettant la main sur tout ce qui leur plaisoit. Enfin après une journée entière de débats, ils partirent, emportant la moitié de mes effets.



Ces procédés avoient découragé les gens de ma suite. Un assez mauvais souper que nous fîmes, après avoir jeûné long-temps, étoit peu propre à les ranimer. Madiboo me prioit avec instance de retourner sur mes pas. Johnson ne comprenoit pas que l'on pût voyager sans argent. Pour le forgeron, il n'osoit se montrer, ni parler, dans la crainte d'être reconnu pour natif du Kasson. Ce fut dans ces dispositions que nous passames la nuit, à côté d'un triste feu. Le lendemain je sentis tout l'embarras de notre situation. Sans argent, comment nous procurer des vivres ? pourrois-je montrer quelques morceaux d'ambre, ou quelques grains de verroterie, sans que le roi en fût instruit, et sans me voir enlever le peu d'effets que j'avois cachés ? Nous primes donc le parti de jeûner ce jour-là, et d'attendre quelque occasion favorable, pour acheter, ou pour demander de quoi vivre.

Sur le soir, comme j'étois assis dans le Bentang, mâchant de la paille, une vieille esclave qui passoit avec un panier sur sa tête, me demanda si je n'avois pas diné. Je crus qu'elle se moquoit de



moi, et je ne lui répondis rien. Mon petit Nègre répondit pour moi, et lui dit que les gens du roi m'avoient pris tout mon argent. Aussitôt cette bonne femme, jetant sur moi un regard de compassion et de bienveillance, ôta de dessus sa tête son panier qui étoit plein de pommes de terre, et me demanda, en me les montrant, si je voulois en manger. J'acceptai: elle m'en donna quelques poignées et poursuivit son chemin, sans me laisser le temps de la remercier. Je ne puis exprimer la satisfaction que me causa ce petit incident. Je songeois avec plaisir à l'action de cette pauvre esclave qui, sans me connoître, et sans réflexion n'avoit suivi que l'impulsion de son coeur. L'expérience lui avoit appris combien étoit pénible le sentiment de la faim. Elle soulageoit dans un autre le tourment qu'elle avoit souffert elle-même.

A peine avois-je perdu de vue la bonne vieille, que l'on vint m'annoncer la visite du neveu du roi de Kasson. Demba Sego Jalla son oncle l'avoit envoyé comme ambassadeur près de Batcheri, roi de Kajaaga, pour régler les prétentions respectives des deux peuples. Après quatre



jours de conférences inutiles, il quitta le roi de Kajaaga, et prit sa route par Joag, pour voir l'homme blanc dont il avoit entendu parler. Je lui peignis ma détresse et l'horreur de ma situation. Il m'offrit sa protection, et s'engagea à me conduire au Kasson, pourvu que je voulusse partir le lendemain matin. J'acceptai avec plaisir et reconnoissance. Le lendemain, 27 décembre, dès qu'il fit jour je me trouvai prêt avec mes compagnons.

Demba Sego, ainsi nommé sans doute d'après le roi son oncle, avoit une nombreuse suite. Nous étions 30, au sortir de Joag, et nous avions six ânes chargés. Pendant quelques heures nous marchames assez gaiement, sans aucun incident remarquable. Nous devions rencontrer un arbre, dont Johnson mon interprète s'étoit informé plusieurs fois. Quand nous y fumes arrivés, il nous pria d'arrêter, et prenant un poulet blanc qu'il avoit eu soin d'acheter à Joag, il l'attacha par les pattes à une branche de l'arbre, ajoutant que nous pouvions maintenant continuer notre voyage sans rien craindre. Je rapporte cette petite circonstance pour faire connoître le caractère des Nègres,

et



et l'empire qu'a sur eux la superstition. Un séjour de sept ans en Angleterre n'avoit pas guéri Johnson des préjugés de son enfance. Cette cérémonie, à ce qu'il me dit, étoit une offrande aux esprits des bois, race puissante, de couleur blanche, avec une chevelure longue et flottante. Je ris de son extravagance, en respectant la piété qui en étoit le motif.

A midi, nous arrivames à Gungadi, grande ville, où nous nous arrêtames une heure, pour attendre quelques ânes qui n'avoient pu suivre. J'y remarquai un grand nombre de dattiers, et une mosquée construite de terre grasse, avec six tourelles, surmontée chacune d'un œuf d'autruche. Un peu avant le soleil couchant, nous arrivames à la ville de Samée, au bord du Sénégal. En cet endroit, la rivière est belle, mais peu profonde. Elle coule lentement sur un lit de sable et de gravier. Le rivage est élevé et tapissé de verdure, la campagne ouverte et cultivée. La vue des montagnes et des rochers du Fellow et du Bambouk ajoute à la beauté du paysage.

28 décembre. Nous partimes de Samée,  
Tom. I.



et nous arrivâmes dans l'après-midi à Kagée, gros village coupé en deux par la rivière. Un peu au-dessus est une grande cataracte, où l'eau se précipite avec violence du sommet d'un rocher. Au-dessous la rivière est noire et profonde. Nous arrêtàmes que nos bêtes de somme la passeroient à la nage. Des cris répétés, et quelques coups de fusil avertirent des gens qui étoient de l'autre côté de la rivière; et ils nous amenèrent un canot pour transporter notre bagage.

De ce côté de la rivière le bord est extrêmement escarpé, et a plus de quarante pieds au-dessus de l'eau. Je ne concevois pas comment nos bêtes pourroient le descendre. Mais les Nègres saisissant les chevaux, les précipitèrent, en quelque sorte dans la rivière, par un sentier presque perpendiculaire. Chacun ensuite descendit comme il put; après quoi le batelier jeta une corde sur un des chevaux les plus vigoureux, et l'entraîna dans la rivière, ramant vers le bord opposé. Les autres chevaux suivirent, déterminés par l'exemple du premier, et par les coups qu'on leur donnoit. Quelques palefreniers les suivirent à la nage, pour



les empêcher de revenir sur leurs pas, et les forcer de gravir sur l'autre bord. Cela fut fait en quinze minutes : mais il fallut bien plus de temps pour faire passer les ânes. Ces animaux têtus et mutins se firent long-temps harceler, avant d'entrer dans l'eau ; et quand ils furent au milieu du courant, quatre rebroussèrent chemin, quelques efforts qu'on fit pour les arrêter. Le passage des ânes nous coûta deux heures, le transport du bagage en prit une autre, et le soleil alloit se coucher quand le canot revint nous prendre.

Nous nous y embarquames, Demba Ségo et moi. Le plus léger mouvement suffisoit pour le faire chavirer. Demba Ségo voulut voir de près une de mes boîtes d'étain qui étoit sur l'avant du bateau, et en étendant le bras, pour la saisir, il nous fit perdre l'équilibre, et nous renversa dans la rivière. Heureusement, nous n'étions pas fort avancés : nous regagnames le rivage, sans beaucoup de difficulté, et après avoir exprimé l'eau de nos vêtemens, nous tentames un nouveau trajet, et nous fumes bientôt rendus sur le territoire de Kasson.



---



---

 CHAPITRE VI.

*On arrive à Téesée. — Entrevue avec Tiggiti Ségo, frère du roi. — Séjour de l'Auteur à Téesée. — Remarques sur cette ville. — Procès singulier. — Mauvais procédés de Tiggiti Ségo. — On se met en route pour Kooniakari capitale du Kasson. — Incidens. — On arrive à Kooniakari.*

A peine étions-nous sortis du canot, que Demba Ségo me dit que j'étois maintenant dans les états de son oncle, hors de tout danger, et qu'il ne doutoit pas que je ne me hâtasse de reconnoître par un présent honnête le service important qu'il m'avoit rendu, et la peine que je lui avois occasionnée. Je m'attendois d'autant moins à cette proposition, qu'il n'ignoroit pas les avanies et les pertes que j'avois essuyées à Joag. Je commençai à craindre que ma situation ne fût pas devenue meilleure, pour avoir passé la rivière. Mais que m'eût servi de me plaindre? Sans même me permettre la moindre représentation,



je donnai à mon avide protecteur sept barres d'ambre, et du tabac, dont il parut vouloir bien se contenter.

Après un grand jour de marche, pendant laquelle j'eus souvent occasion de remarquer des masses considérables de granité blanc, nous arrivâmes à Teesée, le 29 décembre; et nous fumes reçus dans la cabane de Demba Ségo. Le lendemain matin, Demba me présenta à son père Tiggiti Ségo, frère du roi de Kasson, et commandant de Teesée. Ce vieillard me considéra avec la plus grande attention, n'ayant encore jamais vu me dit-il, qu'un seul Blanc. A la description qu'il m'en fit, je reconnus tout de suite que c'étoit le major Houghton. Il me fit plusieurs questions sur les motifs de mon voyage: mais il ne me parut pas persuadé de la vérité de mes réponses. J'imagine qu'il me supposoit quelque vue secrète que je n'osois pas avouer. Il me dit qu'il falloit que je me rendisse à Kooniakari, pour saluer le roi, mais qu'il vouloit me voir encore avant mon départ de Teesée.

Dans l'après-midi, un de ses esclaves s'évada. L'alarme fut donnée: tous ceux qui avoient un cheval se mirent à



sa poursuite dans les bois. Demba Ségo me pria de lui prêter le mien. Je le lui donnai volontiers, et au bout d'une heure, je vis tout le monde revenir avec l'esclave qui fut cruellement fouetté, et ensuite mis aux fers. Le jour suivant, 31 décembre, Demba Ségo eut ordre de se rendre dans une ville du Géduma avec vingt cavaliers, pour apaiser une querelle avec les Maures, dont un parti avoit enlevé, à ce qu'on disoit, trois chevaux à Téesée. Il me demanda encore mon cheval, ajoutant, qu'aux yeux des Maures, la bride et la selle lui donneroient à lui-même un air de conséquence. J'y consentis encore, et il me promit de revenir dans trois jours. Pendant son absence, je m'amusai à me promener dans les environs de la ville et à causer avec les gens du pays qui tous me témoignèrent de l'empressement à me voir, et de la bienveillance: ils me donnoient, à très-bon compte, du lait, des œufs, et toutes les autres provisions dont j'avois besoin.

Téesée est une grande ville, sans murailles, n'ayant pour défense qu'une espèce de citadelle, où réside Tiggiti Ségo avec



sa famille. Selon la tradition du pays, cette ville fut d'abord peuplée par quelques pères Foulas qui entretenoient de nombreux troupeaux dans les excellentes prairies des environs. Mais l'abondance dont ils jouissoient leur attira l'envie des Mandingues qui les chassèrent, et se mirent en possession de leurs terres.

Les habitans de Teesée ne manquent ni de blé, ni de bestiaux. Cependant ils ne sont pas fort délicats dans le choix de leurs alimens. Les rats, les moules, les écureuils, les serpens, les sauterelles sont la nourriture ordinaire du plus riche, comme du plus pauvre. Un jour les gens de ma suite furent invités à une fête. Après avoir mangé avec appétit d'un mets qu'ils avoient pris pour un mélange de poisson et de Kouscou, un d'eux trouva au fond du plat un lambeau de peau dure, et me l'apporta, pour me montrer de quelle espèce de poisson on leur avoit servi. Je reconnus qu'on les avoit régalez avec un gros serpent.

Une autre coutume encore plus extraordinaire, c'est qu'il n'est pas permis aux femmes de manger des œufs. Quelle que soit l'origine de cette défense, une ancienne



superstition, ou la gourmandise de quelque Busrhéen qui ne vouloit pas partager ce qu'il aimoit, elle est strictement observée, et l'on ne peut faire à une femme de Téesée un plus grand affront, que de lui présenter un œuf. Il est à remarquer que les hommes ne se font pas de scrupule de manger des œufs en présence de leurs femmes, et que je n'ai trouvé cette coutume établie dans aucun autre lieu du pays des Mandingues.

Pendant l'absence de son fils, Tiggiti Ségo tint un Palaver à l'occasion d'une cause assez extraordinaire. J'entendis les deux avocats qui, l'un et l'autre exposèrent leurs moyens avec beaucoup d'habileté. Voici de quoi il s'agissoit. Un jeune Cafir marié depuis peu à une jeune et belle femme s'étoit adressé à un dévot Busrhéen, ou prêtre mahométan de sa connoissance, et lui avoit demandé des saphis, pour lui servir de sauvegarde dans la guerre qui étoit près de commencer. Le Busrhéen lui en donna, en ajoutant que, pour les rendre plus efficaces, il falloit que pendant six semaines il n'eût point commerce avec sa femme. Quelque sévère que lui parût cette condition, le



Cafir s'y soumit, et sans en dire à sa femme le véritable motif, il se tint éloigné d'elle pendant tout le temps prescrit. Cependant il commençoit à transpirer dans la ville que le Busrhéen qui faisoit assidument ses prières du soir à la porte du Cafir, avoit avec la femme des liaisons plus étroites qu'il ne convenoit. D'abord l'honnête mari méprisa des bruits que lui sembloit assez démentir la réputation de son ami; et un mois entier s'écoula, avant qu'il fût entré dans son coeur le plus léger sentiment de jalousie. Mais voyant que les propos continuoient, il s'avisa enfin d'interroger sa femme, qui lui avoua ingénument que le Busrhéen l'avoit séduite. Il la fit enfermer, et demanda un Palaver pour y citer le Busrhéen. L'accusation fut clairement prouvée, et le coupable condamné à l'esclavage, ou à se racheter en livrant deux esclaves, au gré du mari outragé. Celui-ci ne voulut pas en user avec rigueur envers un ancien ami. Il demanda seulement qu'il fût fouetté publiquement devant la porte de Tiggiti Ségo. En conséquence, on attachâ le criminel à un poteau; le bourreau parut, armé d'une forte baguette



noire, et après l'avoir brandie quelque-temps autour de sa tête, il lui en appliqua des coups sur le dos, avec une telle force, que les bois retentissoient des cris de ce malheureux. La foule par ses huées, et par ses éclats de rire, applaudissoit au juste châtement du Tartuffe. Une chose digne de remarque, c'est qu'il reçut trente-neuf coups, le nombre précis porté dans la loi de Moïse.

Comme il y avoit toute apparence que, pendant la guerre qui se préparoit, la ville de Teesée seroit exposée aux incurSIONS des Maures de Gaduma, Tiggiti Ségo avoit en la précaution d'envoyer chercher dans tous les villages des environs une quantité de vivres capable de nourrir la ville pendant une année, et de suppléer aux récoltes qui pouvoient être ravagées par les Maures. Les gens de la campagne avoient consenti à céder les provisions qui ne leur étoient pas nécessaires, et le jour avoit été fixé pour les transporter à la ville. C'étoit le 4 janvier 1796, j'étois encore à Teesée, parce qu'on ne m'avoit pas ramené mon cheval. Je voulus voir le convoi et l'escorte qui l'accompagnoit.

Environ quatre cents hommes, marchant en bon ordre, portoient sur leur tête de grands paniers de blé et de pommes de terre. Ils étoient précédés d'une troupe d'archers, et suivis de huit musiciens. Dès qu'ils furent près de la ville, les musiciens entonnèrent une chanson. Chaque vers étoit répété par toute la troupe, et suivi de quelques coups frappés sur de gros tambours. Le convoi s'avança de la sorte, au milieu des acclamations de la populace, jusqu'à la porte de Tiggiti Ségo, où l'on déposa les paniers. Le soir on les plaça sous l'arbre du Bentang: toute la nuit se passa en danses et en divertissemens. Un grand nombre de ces étrangers passa trois jours à Téesée. Pendant tout ce temps, ils ne cessoient de s'attrouper autour de moi. Tous vouloient me voir, et ceux dont la curiosité étoit satisfaite faisoient place aux autres.

Le 5 janvier, il arriva à Téesée dix envoyés d'Almami Abdulkader, roi de Fouta Torra, pays situé à l'ouest du Bondou. Après avoir sommé, au nom de leur maître, Tiggiti Ségo d'assembler les habitans de la ville, les ambassadeurs



déclarèrent, que si les sujets du roi de Kasson n'embrassoient pas la loi de Mahomet, et ne faisoient pas, pour donner une preuve de leur conversion, onze prières publiques, le roi de Foota Torra, au lieu de demeurer neutre, joindroit ses forces à celles du Kaajaga. Une menace de cette nature, de la part d'un prince si puissant, ne pouvoit manquer d'inspirer une grande frayeur. Après une longue délibération, les habitans de Téesée se soumirent à cette proposition, quelque humiliante qu'elle fût. Ils firent publiquement les onze prières. On ne leur demanda rien de plus pour croire qu'ils avoient abjuré l'idolâtrie, et embrassé la religion du Prophète.

Demba Ségo ne revint avec mon cheval que le 8 janvier. Ennuyé d'un si long retard, j'allai sur-le-champ trouver son père, pour lui dire que je comptois partir dès le lendemain pour Kooniakari. Après m'avoir fait quelques objections frivoles, il me laissa comprendre que je ne devois pas me flatter de partir, sans lui payer d'abord les droits qui lui étoient dus par tous les voyageurs, et sans reconnoître ensuite les bontés particulières



qu'il avoit eues pour moi. Le lendemain, dès le matin, mon ami Demba, vint chez moi avec une suite nombreuse, et me dit que Tiggiti Ségo l'envoyoit pour recevoir mon présent, et qu'il souhaitoit voir les objets que je lui destinois. Je savois trop que toute résistance étoit impossible, et toute plainte inutile; et préparé, d'ailleurs, à cette demande, par l'entretien de la veille, je lui offris tranquillement sept barres d'ambre, et cinq barres de tabac. Après avoir regardé quelque-temps et d'un air indifférent ces deux articles, Demba les posa à terre, en me disant qu'un pareil présent n'étoit pas fait pour un homme comme Tiggiti Ségo, qui pouvoit me prendre, malgré moi, tout ce qu'il jugeroit à propos. Il ajouta que, si je ne voulois pas m'exécuter moi-même, il alloit faire porter tout mon bagage chez son père qui choisiroit lui-même.

Je n'eus pas le temps de répliquer. Demba et ses gens avoient déjà commencé à ouvrir mes paquets; tout ce que j'avois, fut étalé sur le carreau, et soumis à une visite encore plus sévère que celle de Joag. Ils ne se firent nul scrupule de mettre la main sur tout ce qui étoit à leur



bienséance. Entre autres choses, Demba se saisit de la boîte d'étain qui avoit fixé son attention, lorsque je passai la rivière avec lui. Après ce pillage, je rassemblai les tristes débris de ma petite fortune : j'avois été volé à Joag de la moitié de mes effets ; et l'on venoit de me confisquer, sans forme de procès, la moitié de ce que m'avoient laissé les premiers voleurs. Le forgeron lui-même, quoique natif du royaume de Kasson, fut obligé d'ouvrir ses paquets, et d'affirmer avec serment qu'ils ne contenoient rien qui ne lui appartînt exclusivement. Cependant le mal étoit sans remède ; et comme j'avois quelque obligation à Demba Ségo, pour les bons offices qu'il m'avoit rendus, à mon départ de Joag, je ne lui fis aucun reproche sur sa rapacité : mais je me décidai, quelque chose qui pût arriver, à sortir de Téésée, le lendemain matin. Pour relever un peu le courage de mes compagnons de voyage, j'achetai un mouton gras que je fis apprêter pour notre dîner.

Le 10 janvier, de très-bonne heure, nous partimes de Téésée. A midi, de dessus une hauteur, nous aperçumes dans le lointain les montagnes qui environnent



Kooniakari. Le soir, nous arrivâmes à un petit village, où nous passâmes la nuit. Le lendemain matin, nous traversâmes le Kriego, courant étroit, mais profond, qui est une branche du Sénégal. Deux milles plus loin, à l'est, nous passâmes à travers une grande ville appelée Madina. Enfin, vers les deux heures, nous découvrîmes Jumbo lieu de la naissance du forgeron. Un moment après, son frère qui avoit été prévenu de son arrivée vint au-devant de lui accompagné d'un musicien. Il amenoit un cheval que le forgeron devoit monter, pour faire avec dignité son entrée dans sa ville natale, qui ne l'avoit pas vu depuis quatre ans: il nous pria aussi de mettre une bonne charge de poudre dans nos fusils. Bientôt après, nous fûmes joints par un grand nombre de gens de la ville qui, à la vue de leur ancienne connoissance se mirent à chanter, et à sauter de la manière la plus extravagante. En entrant dans la ville, le musicien improvisa une chanson, à la louange du forgeron, dont le courage avoit triomphé de tant d'obstacles. Il finit par commander impérieusement



aux amis de l'illustre voyageur de lui préparer un ample repas.

Arrivés au logis du forgeron, nous mimes pied à terre, et nous fîmes une décharge générale de notre mousqueterie. Rien de plus touchant que l'entrevue de ce brave homme et de sa famille. Ces peuples, enfans de la nature, et libres comme elle, s'abandonnent sans réserve à tous leurs sentimens. Au milieu de ces transports, je vis s'avancer la mère, appuyée sur un bâton; chacun se rangea pour lui faire place. Elle étoit âgée, et entièrement aveugle. Elle serra son fils dans ses bras: elle lui tâtoit les mains, les bras et le visage, le caressoit, et témoignoit de mille manières combien elle s'estimoit heureuse de songer que ses vieux jours seroient bénis par le retour d'un enfant si chéri, et ses oreilles encore charmées des doux accens de sa voix. Cette scène attendrissante me convainquit parfaitement que si le Nègre et l'Européen diffèrent par la couleur, ils se ressemblent par les affections et par les sentimens caractéristiques de la nature humaine.

Pendant le tumulte de ces félicitations, je me tenois à l'écart, près d'une cabane,  
pour



pour ne pas troubler cet épanchement de la tendresse filiale et maternelle; et l'on étoit si occupé du forgeron, que personne, je crois, ne m'avoit remarqué. Quand tout le monde se fut assis, son père lui demanda le récit de ses aventures. On fit silence, et après avoir souvent remercié Dieu de l'heureuse issue de son voyage, le forgeron raconta ce qui lui étoit arrivé de plus remarquable depuis son départ de Jumbo, jusqu'à la Gambie, son travail dans ces pays éloignés, le gain qu'il y avoit fait, et les dangers qu'il avoit courus à son retour. Cette dernière partie de son histoire lui donna souvent occasion de parler de moi. Il exprimoit dans les termes les plus forts sa reconnoissance pour ce qu'il appeloit mes bontés, puis, tout-à-coup, étendant la main vers l'endroit où j'étois, il s'écria *affille ibi siring*. Le voilà, c'est lui qui est assis là. A l'instant tous les yeux se tournèrent sur moi. Je paroissais comme un être tombé des nues: chacun étoit surpris de ne m'avoir pas aperçu plutôt. Quelques femmes et quelques enfans montrèrent une grande frayeur à la vue d'un personnage si extraordinaire. Peu-à-peu



cependant les craintes se dissipèrent; et quand le forgeron leur eut souvent répété que je ne faisais de mal à personne, quelques-uns s'enhardirent jusqu'à examiner et à toucher mes habits; mais tous n'étoient pas encore parfaitement rassurés. S'il m'arrivoit de faire le moindre mouvement, ou de jeter un coup-d'œil sur les enfans, les mères les emportoient, fayant de toutes leurs forces. Au bout de quelques heures néanmoins, tous s'accoutumèrent à ma figure.

Le reste de ce jour et le lendemain, je partageai les fêtes de ces bonnes gens. Le 14 janvier, je me mis en route pour Kooniakari, où le forgeron voulut m'accompagner. Vers midi, nous arrivâmes à Soolo, petit village, à trois milles, et au midi de Kooniakari.

Comme cette ville se trouve hors de la route directe, je dois observer que je n'y passai que pour voir un Slatée fort connu, et d'un grand crédit, nommé Salim Damari. Il étoit en correspondance avec le docteur Laidley qui lui avoit confié des effets de la valeur de cinq esclaves qu'il devoit payer à mon ordre. Je fus assez heureux pour le trouver chez

lui, et il me reçut avec la plus grande honnêteté.

Je ne sais comment le roi de Kasson avoit été instruit de ma marche. Peu d'heures après mon arrivée à Soolo, son second fils, Sambo Ségo, y vint avec quelques hommes à cheval, et me demanda pourquoi je n'étois pas allé directement à Kooniakari, où le roi m'attendoit avec impatience. Salim Daucari se chargea de mon excuse, et promit de me mener le soir même à Kooniakari. Nous partimes de Soolo, au soleil couchant, et après une heure de marche, nous arrivames à la ville. Le roi étoit couché. Nous remîmes l'entrevue au lendemain matin, et nous passames la nuit dans la cabane de Sambo Ségo.

Je réserve pour le chapitre suivant le récit de mon entrevue avec le roi, et de ce qui m'arriva pendant mon séjour dans les royaumes de Kasson et de Kaarta.

---



## CHAPITRE VII.

*L'Auteur est admis à l'audience du roi de Kasson, qu'il trouve bien disposé. — Son séjour à Kooniakari. — Il en part pour aller à Kemmoo, capitale du Kaarta. — Il est bien reçu du roi de Kaarta qui veut le dissuader de poursuivre son voyage. — Il le poursuit néanmoins, et prend sa route par le royaume de Ludamar. — Le roi lui donne un guide et une escorte pour le conduire jusqu'à la première ville du pays des Maures.*

Le 15 janvier 1796, vers les huit heures du matin, nous nous rendîmes à l'audience du roi de Kasson, Demba Ségo Jalla. Mais je me vis entouré d'une si grande foule de curieux, que j'eus de la peine à percer jusqu'à lui. Enfin j'approchai, et je lui fis une profonde révérence. Il étoit dans une grande cabane, assis sur une natte. Il me parut âgé d'environ soixante ans. Ses succès à la

guerre, et la douceur de son gouvernement l'avoient rendu cher à tous ses sujets. Il me considéra avec beaucoup d'attention, et lorsque Salim Daucari lui eut exposé les motifs de mon voyage, et les raisons que j'avois de traverser ses états, non-seulement il en parut satisfait, mais il m'assura de sa bienveillance, et de toute sa protection. Il me dit qu'il avoit vu le major Houghton, et lui avoit fait présent d'un cheval blanc; qu'après avoir passé le royaume de Kaarta, le major avoit fini sa vie dans le pays des Maures, mais qu'il ignoroit le genre et les circonstances de sa mort.

L'audience finie, nous rentrames chez nous, et je pris dans le peu d'effets qui me restoit de quoi faire un petit présent pour le roi, car je n'avois encore rien touché de Salim Daucari. Quelque mince qu'il fût, mon présent fut bien reçu, et me valut un jeune bœuf gras et tout blanc. La vue de cet animal fit un grand plaisir à tous mes compagnons, moins à cause de sa grosseur, que parce que, dans ces sortes d'occasions, la couleur blanche est la preuve d'une faveur particulière.



Cependant, malgré les bonnes dispositions du roi, et quoiqu'il me permit volontiers de voyager dans ses états, je reconnus bientôt qu'il me seroit extrêmement difficile d'aller plus avant. Outre que les hostilités étoient sur le point de commencer entre le Kasson, et le Kaajaja, j'appris que le royaume de Kaarta qui se trouvoit sur ma route, seroit enveloppé dans cette guerre, et que, de plus, il étoit encore menacé par celui de Bambarra. Ce fut le roi lui-même qui me donna cet avis, me conseillant de me tenir dans le voisinage de Kooniakari, jusqu'au retour des courriers qu'il avoit dépêchés à Kaarta, pour s'assurer de l'état et des dispositions du Bambarra. Ces envoyés devoient être de retour dans quatre ou cinq jours. Je pris le parti que le roi m'indiquoit, et j'allai passer ce temps à Soolo, d'autant plus volontiers que j'avois à toucher ce qui étoit dû par Salim Daucari au docteur Laidley. Je reçus, principalement en poudre d'or, la valeur de trois esclaves.

Désirant alors de reprendre mon voyage le plus promptement possible, je priai Daucari d'employer son crédit auprès du

roi, pour m'obtenir un guide qui me conduisît par le Foolado, attendu que je venois d'apprendre que la guerre étoit déjà commencée entre les rois de Bambarra et de Kaarta. Daucari partit le 20 au matin pour Kooniakari, et dans la soirée du même jour, il me rendit la réponse du roi qui portoit en substance, que si je voulois prendre ma route par le Foolado, il ne s'y opposeroit pas, mais qu'il ne pouvoit me donner un guide pour ce pays, sans contrevenir au traité qu'il avoit fait, quelques années auparavant, avec Daisey roi de Kaarta, et par lequel il s'étoit engagé à faire passer par les états de ce prince tous les marchands et voyageurs qui viendroient dans les siens.

Je n'avois que trop éprouvé, jusqu'à ce moment, à combien de dangers et d'avaries on étoit exposé, lorsqu'on voyageoit, sans la protection de quelqu'un des rois du pays. Je ne voulus plus courir les mêmes risques, sur-tout ayant lieu de craindre que l'argent que je venois de toucher ne fût ma dernière ressource. En conséquence, je pris le parti d'attendre le retour des messagers que le roi avoit envoyés à Kaarta.



Dans ces entrefaites, le bruit s'étoit répandu que j'avois reçu de Salim Daucari une grande quantité d'or. Le 23, dès le matin, Sambo Ségo vint me trouver, accompagné de gens à cheval. Il vouloit savoir au juste, quelle somme j'avois touchée, parce que la moitié en appartenoit au roi, sans préjudice d'un présent honnête pour lui-même, qui étoit le fils du roi, et pour les gens de sa suite, qui étoient ses parens. Le lecteur n'aura pas de peine à croire, qu'après avoir satisfait à toutes ces demandes, je ne me serois pas trouvé fort opulent. Mais quelque douloureux que fût ce sacrifice, quelque dur qu'il me parût de me soumettre à des exactions si injustes, et si arbitraires, il falloit plier, et ne pas irriter, par une folle résistance, le lion qui me tenoit sous ses ongles. J'aurois donc consenti à tout, si Salim Daucari n'eût obtenu de Sambo qu'il se contenteroit de seize barres de marchandises européennes avec quelques livres de poudre et de balles, pour acquit de toutes les demandes qui pourroient m'être faites, dans le royaume de Kasson.

Le 26 janvier, avant midi, je montai

sur une montagne très-élevée, au sud de Soolo, d'où j'eus la vue enchantée du pays. L'Afrique ne m'avoit encore rien offert de comparable, pour le nombre des villes et des villages, et pour l'étendue des terres cultivées. Pour donner quelque idée de la population de cette délicieuse plaine, il suffit de dire, que le roi de Kasson, peut y lever 4000 combattans, au bruit de son tambour de guerre. En parcourant le sommet stérile de cette montagne, je vis dans les fentes et les crevasses des rochers qui la couronnent, de vastes cavernes, où les loups et les hyènes se retirent pendant le jour. Dans la soirée du 27, nous eumes une visite de ces bêtes féroces. Les chiens du village annoncèrent leur approche, non en aboyant, comme à l'ordinaire, mais en hurlant de la manière la plus lugubre. A ce signal, les habitans s'arment, et prenant des bottes d'herbe desséchée, ils se rendent tous à un enclos, au milieu du village, où le bétail étoit enfermé. Là ils allument leurs bottes de foin, et les agitant dans l'air, ils courent vers les montagnes, en criant de toutes leurs forces. Ces cris répétés par les échos, et la vue



de ces flammes ondoyantes épouvantèrent les loups, et les chassèrent du village. Mais ils avoient eu le temps de tuer cinq pièces de bétail, et d'en blesser un grand nombre d'autres.

1 février. Les messagers que le roi avoit expédiés arrivèrent de Kaarta, et rapportèrent que les hostilités n'étoient pas encore commencées entre le Kaarta et le Bambarra, de sorte que, selon toute apparence, je pourrois traverser le Kaarta, avant que l'armée de Bambarra n'y eût pénétré.

Le 3 février, de grand matin, deux guides à cheval vinrent de Kooniakari, pour me conduire à la frontière de Kaarta. Je pris congé de Salim Daucari, et je me séparai pour toujours de l'honnête forgeron, qui, dans toutes les occasions, m'avoit donné des preuves d'un véritable attachement. Je partis de Soolo, vers les dix heures. Nous marchames tout le jour le long de la rivière de Krieko, à travers un pays de montagnes et de rochers, et au soleil couchant, nous arrivames au village de Soomoo, où nous reposames.

4 février. Nous continuames de suivre les bords du Krieko, qui par-tout sont



bien cultivés, et extrêmement peuplés. En ce moment le nombre des habitans étoit encore augmenté d'une multitude de gens de Kaarta, que la crainte des armées du roi de Bambarra avoit chassés de leur pays. Dans l'après midi, nous arrivâmes à Kimo, gros village où résidoit Madi Konko, gouverneur du Soroma, ou du haut pays de Kasson. Là, les guides que m'avoit donnés le roi de Kasson me quittèrent pour aller rejoindre les troupes qui marchaient contre le Kajaaga. Ce ne fut que le 7 que j'obtins de Madi Konko, un guide pour le Kaarta.

7 février. Nous partîmes de Kimo, ayant pour guide le fils de Madi Konko, toujours longeant le Krieko, jusqu'à Kangé, ville considérable, où nous arrivâmes dans l'après - midi. Cette belle rivière n'est plus là qu'un petit ruisseau. Elle prend sa source un peu à l'est de la ville, et descend avec impétuosité et fracas, jusqu'au pied d'une haute montagne nommée Tappo, où elle commence à couler paisiblement. Après avoir serpenté dans la plaine riante de Kooniakari, elle reçoit une autre rivière qui vient du nord,



et va se perdre dans le Sénégal, assez près des cascades de Félou.

8. *février.* Nous marchâmes toute cette journée sur un sol pierreux; nous traversâmes Seimpo, et plusieurs autres villages, jusqu'à Lackarago, petit village situé sur une montagne qui sépare le Kasson et le Kaarta. Pendant notre marche nous avons rencontré plusieurs centaines de malheureux se sauvant de Kaarta avec leur famille, et leurs effets.

9. *février.* Nous partîmes dès le matin de Lackarago, et tirant un peu à l'est, nous gagnâmes la pente d'une montagne d'où l'on découvre une grande étendue de pays. Au sud-est, j'aperçus des montagnes fort éloignées. C'étoient, à ce que me dirent nos guides, celles du Foolado. Nous descendîmes avec bien de la peine, à travers des rochers escarpés, dans un précipice, où il n'y avoit d'autre chemin que le lit d'une rivière sans eau. Ce défilé étoit un lieu vraiment romantique. Les arbres dont les branches s'entrelaçoient au-dessus de nos têtes en défendoient l'entrée à la lumière et à la chaleur. Deux montagnes de rochers en formoient l'issue. Nous en sortîmes vers



les dix heures, et nous nous trouvâmes dans les plaines sablonneuses du Kaarta. A midi, nous arrivâmes à un Korée, ou abreuvoir, où, pour quelques grains de verre, j'achetai tout le grain et tout le lait dont nous avons besoin. Les provisions y sont à si bon marché, et les pâtres en ont une telle abondance, que le plus souvent ils fournissent des rafraichissemens aux voyageurs, sans leur rien demander. De-là nous gagnâmes Fesura, vers le coucher du soleil, et nous y passâmes la nuit.

9. février. Nous passâmes tout le jour à Fesura, pour faire laver nos habits, et pour prendre des informations plus exactes sur la situation du pays, avant de nous y engager davantage en poursuivant notre route vers la capitale.

11 février. Notre hôte se prévalant des craintes que nous inspiroient les troubles du pays, nous demanda un prix extravagant pour notre logement. Je refusai d'y souscrire, persuadé qu'il ne cherchoit que l'occasion de nous faire une querelle. Mais ceux qui voyageoient avec moi étoient si effrayés des approches de la guerre, qu'ils me déclarèrent qu'ils n'iroient



pas plus loin, à moins que je ne m'accommodasse avec l'hôte, et que je ne l'engageasse à nous accompagner jusqu'à Kemmoo, pour nous protéger sur la route. J'eus de la peine à l'y déterminer. Il fallut pour cela que je lui fisse présent d'une couverture qui me servoit de lit, pour laquelle il avoit pris un goût singulier. Enfin les choses s'arrangèrent à l'amiable. Il monta à cheval, et se mit à la tête de la troupe.

C'étoit un de ces Nègres, qui aux pratiques du mahométisme joignent toutes leurs anciennes superstitions, et même l'usage des liqueurs fortes. On les nomme *Johars*, et ils forment dans ce royaume une nombreuse et puissante tribu. Quand nous fumes arrivés à l'endroit le plus sombre et le plus solitaire du premier bois, le Johar nous fit signe d'arrêter, et prenant un bambou creux qu'il portoit suspendu à son cou, comme une amulette, il siffla trois fois de toutes ses forces. J'avoue que la peur me saisit. Je crus que c'étoit un signal, pour avertir ses camarades de venir fondre sur nous. Mais il me rassura, en me disant qu'il n'avoit d'autre intention que de savoir



quel seroit le succès de notre voyage. Alors, il descend de cheval, pose sa lance en travers du chemin, marmotte quelques prières, siffle encore trois fois, puis ayant prêté l'oreille quelque temps, comme pour recevoir une réponse, il me dit que nous pouvions continuer, sans crainte d'aucun danger. Nous traversames plusieurs gros villages entièrement déserts, les habitans s'étant réfugiés dans le Kasson, pour éviter les horreurs de la guerre. Au coucher du soleil, nous arrivames à Karancalla, ville considérable, ravagée quatre ans auparavant par les Bambarréens, et dont la moitié étoit encore en ruines.

12 février. Nous partimes au grand jour de Karancalla, et comme il n'y avoit qu'une petite journée jusqu'à Kemmoo, nous nous pressames moins qu'à l'ordinaire, nous amusant à cueillir des fruits, le long du chemin. Je m'éloignai insensiblement de mes compagnons, et ne sachant s'ils étoient en avant, ou en arrière, je courus gagner une éminence d'où je pusse les apercevoir. En même temps deux Nègres armés de mousquets, sortoient d'un taillis, et venoient à moi



au galop. Aussitôt que je les eus vus, j'arrêtai tout court. Ils arrêterent aussi, et nous demeurames tous trois également étonnés et confondus de cette rencontre. Je m'avançai vers eux. A mesure que j'approchois, leur frayeur augmentoit. L'un, après m'avoir jeté un regard d'horreur, s'enfuit à toutes jambes : l'autre, saisi d'une terreur panique, se couvrit les yeux de la main, et se mit à réciter des prières, jusqu'à ce que son cheval le ramena de lui-même à la suite de son camarade. A la distance d'environ un mille, ils trouvèrent mes compagnons à qui ils racontèrent leur terrible aventure. Dans la frayeur dont ils furent saisis, ils avoient cru voir un esprit vêtu d'une robe flottante; et l'un d'eux assuroit, qu'en me voyant, il avoit senti un coup de vent aussi froid que la pluie.

A midi, nous aperçumes à quelque distance, au milieu d'une plaine découverte, la capitale du Kaarta. La grande consommation de bois qui s'y fait pour la bâtisse, et pour le chauffage, est cause qu'il n'y a pas de forêt, à deux milles à l'entour. Nous entrâmes dans la ville, à deux heures après midi, et sans nous arrêter

arrêter nous primes le chemin du palais du roi. Mais j'étois tellement pressé par la multitude qui s'attroupa pour me considérer, que je ne pus descendre de cheval. Je pris le parti d'envoyer mon hôte et le fils de Madi Konko annoncer au roi mon arrivée. Ils revinrent peu après avec un messenger chargé par le roi de me dire qu'il vouloit me voir dans la soirée. Il avoit ordre, en même-temps, de me procurer un logement, et d'empêcher que je ne fusse molesté par la foule rassemblée autour de moi. Il me conduisit dans une cour, à l'entrée de laquelle il plaça un homme armé d'un bâton, pour écarter la populace, et me montra une vaste cabane destinée à me recevoir. A peine y étois-je assis, que la foule s'y précipita, sans qu'il fût possible de la contenir. Après m'avoir bien considéré, et m'avoir fait quelques questions, ceux qui étoient entrés les premiers sortirent pour faire place à d'autres. Treize fois ma cabane s'emplit et se vida de la sorte.

Un peu avant le coucher du soleil, le roi m'envoya dire qu'il avoit le temps et le désir de me voir. Je suivis le messenger à travers plusieurs cours entourées de



hautes murailles, et pleines de bottes de foin, amassé pour nourrir les chevaux, en cas que la ville fût investie. En entrant dans la cour où étoit le roi, je fus frappé de sa nombreuse suite, et de l'ordre dans lequel elle étoit rangée. Tout le monde étoit assis, les hommes de guerre, à la droite du roi, les femmes et les enfans à sa gauche: entre deux, un espace libre pour mon passage. Daisy Koorabarri, c'est ainsi que s'appeloit le monarque, n'avoit rien dans son habillement qui le distinguât de ses sujets. Un banc de terre élevé de deux pieds, et couvert d'une peau de léopard, étoit la seule marque de sa dignité.

Je m'assis à terre, en face du roi, et je lui exposai les divers incidens qui m'avoient amené dans ses états, et le besoin que j'avois de sa protection. Il parut goûter ce que je lui disois; mais il me répondit qu'il ne pouvoit, dans les circonstances actuelles, me donner aucune assistance; que depuis quelque temps toute communication étoit rompue entre le Kaarta et le Bambarra; que l'armée de Bambarra étant entrée dans le Foladeo, d'où elle s'avançoit dans le Kaarta, il n'y

avoit nulle apparence que je pusse gagner le Bambarra par les routes ordinaires ; que ce voyage seroit d'autant plus dangereux, que venant d'un pays ennemi, je serois certainement pillé et traité comme espion. Il ajouta que si ses états eussent joui de la paix, j'aurois pu y demeurer en attendant une occasion favorable de poursuivre mon voyage, mais que, pour le moment, il n'osoit me le proposer, dans la crainte qu'il ne m'arrivât quelque malheur, et que mes compatriotes ne pussent lui reprocher qu'il avoit laissé périr un homme blanc ; qu'il me conseilloit donc de retourner dans le royaume de Kasson, et d'y attendre la fin de la guerre qui, probablement, ne dureroit pas plus de deux ou trois mois ; qu'alors, s'il étoit encore en vie, il me reverroit avec plaisir, et s'il étoit mort, ses fils pendroient soin de moi.

Ce conseil étoit surement dicté par la bienveillance, et peut-être me blâmerait-on de ne l'avoir pas suivi. Mais je fis réflexion que les chaleurs approchoient : je ne voulois pas passer la saison des pluies dans l'intérieur de l'Afrique ; et je ne pouvois me déterminer à revenir sur



mes pas, sans avoir poussé plus loin mes découvertes. Ces considérations me déterminèrent à aller en avant. Comme le roi ne pouvoit me donner un guide qui me conduisît jusqu'au Bambarra, je le priaï de me faire accompagner aussi loin qu'il seroit possible. Ce prince, me voyant décidé à partir, me dit qu'il y avoit encore une autre route, mais non sans danger : c'étoit en sortant du Kaarta, de traverser le royaume maure de Ludamar, d'où j'entrerois par un circuit dans le Bambarra; que si je prenois ce parti, il me donneroit une escorte jusqu'à Jarra, la première ville du Ludamar. Il me fit ensuite plusieurs questions sur la manière dont j'avois été traité depuis mon départ de la Gambie, et me demanda, en riant, combien je comptois emmener d'esclaves à mon retour en Europe.

En ce moment, entra dans la cour un homme monté sur un beau cheval maure tout couvert de sueur et d'écume. Le cavalier ayant dit qu'il avoit des choses importantes à communiquer, le roi aussitôt prit ses sandales, ce qui est pour les étrangers le signal de se retirer. Je pris congé, mais j'ordonnai à mon petit

Nègre de se tenir aux environs pour tâcher de savoir ce qu'avoit rapporté le courrier. Au bout d'une heure, Demba vint me dire que les Bambarréens avoient traversé le Foladoo, et qu'ils marchaient vers le Kaarta. Le courrier qui venoit d'arriver étoit une des vedettes placées par le roi, de distance en distance, sur des hauteurs, pour observer les mouvemens de l'ennemi, et venir lui en rendre compte.

Dans la soirée, le roi m'envoya un beau mouton, qui fut d'autant mieux reçu, qu'aucun de nous n'avoit mangé de la journée. Pendant que nous étions occupés des apprêts de notre souper, nous entendimes annoncer la prière du soir, non par le prêtre, comme il est d'usage, mais par les tambours, et par une espèce de cor de chasse fait d'une grosse dent d'éléphant. Le son de cet instrument est mélodieux, et je n'en connois point qui ressemble autant à la voix humaine. Toutes les mosquées furent remplies, le gros de l'armée de Daisy se trouvant alors à Kemmo, et les Mahométans en formant près de la moitié.

13 février. Dès le matin, j'envoyai



au roi mes pistolets de selle , avec les fourreaux ; et comme j'étois impatient de sortir d'un pays qui alloit incessamment devenir le théâtre de la guerre , je chargeai mon commissionnaire de lui dire que je partirois de Kemmo , aussitôt qu'il auroit eu la bonté de me donner un guide. Une heure après , le roi m'envoya un de ses gens pour me remercier du présent que je lui avois fait , et huit hommes à cheval pour me conduire jusqu'à Jarra. Ces hommes me dirent , que l'intention du roi étoit , que je me rendisse à Jarra le plutôt possible , afin qu'ils pussent être de retour avant qu'il se passât rien de décisif entre les armées de Kaarta et de Bambarra. Nous partimes donc sur-le-champ , accompagnés de trois des fils de Daisy , et d'environ deux cents cavaliers qui me proposèrent obligamment de me reconduire jusqu'à une certaine distance.

---

## CHAPITRE VIII.

*Route de Kemmoo à Funinghédi. — Remarques sur le Lotus. — Jeune homme tué par des Maures. — Scène intéressante à cette occasion. — Particularités concernant le major Houghton. — L'auteur arrive à Jarra. — Etat des pays voisins. — Courte relation de la guerre entre le Kaarta et le Bambarra.*

Après que le fils aîné du roi, et la plus grande partie des cavaliers nous eurent quittés, nous arrivâmes le soir au village de Marina, où nous passâmes la nuit. Pendant que je dormois, des voleurs entrèrent dans la cabane où j'évois serré mon bagage, ouvrirent un des paquets, et n'emportèrent une quantité de verroterie, une partie de mes habits, et quelque peu d'ambre et de poudre d'or qui se trouvoit dans une poche. Je me plaignis à mes protecteurs, mais inutilement.



Le lendemain, 14 février, nous partimes assez tard de Marina, et nous marchames lentement, parce qu'il faisoit une chaleur excessive. Vers les quatre heures, nous aperçumes deux Nègres assis sous un buisson, à peu de distance du chemin. Les gens de l'escorte, ne doutant pas que ce ne fussent des esclaves fugitifs, armèrent leurs fusils, et coururent, en se dispersant, pour les envelopper. Les Nègres attendirent tranquillement, jusqu'à ce qu'ils nous vissent à la portée du fusil. Alors il tirèrent des flèches de leur carquois, en mirent deux entre leurs dents, et une sur leur arc, nous faisant signe de la main de ne pas avancer. Un des nôtres leur demanda qui ils étoient. Nous sommes, répondirent-ils du village de Toorda, dans le voisinage, et nous sommes venus ici pour cueillir des *Tomberongs*. Ils nous en montrèrent, en effet, deux grands paniers qu'ils avoient remplis ce jour-là.

Le Tomberong est une graine farineuse de couleur jaune, et d'un goût délicieux. C'est le fruit du *Rhamnus lotus* de Linnée. Il est singulièrement estimé des naturels du pays, qui en

font une sorte de pain, après l'avoir exposé plusieurs jours au soleil, et l'avoir pilé doucement dans un mortier de bois, pour en séparer la partie farineuse de l'écorce. On y mêle un peu d'eau, et l'on en fait des gâteaux qui, séchés au soleil, prennent la couleur et le goût du meilleur gingembre. On met ensuite les écorces dans un vase plein d'eau, et on les remue pour en séparer quelques restes de la substance farineuse qui communiquent à l'eau une saveur douce et agréable. Avec cette eau, et un peu de millet broyé, on fait un gruau excellent appelé *fondi*, qui, pendant les mois de février et de mars, sert pour le déjeûné dans une grande partie du Ludamar. On recueille le Tomberoug, en battant les branches de l'arbre, et en recevant les graines dans un drap étendu à terre.

Le Lotus est très-commun dans tous les royaumes que j'ai parcourus, mais sur-tout dans les terres sablonneuses du Kaarta, du Ludamar, et du nord de Bambarra. C'est l'arbrisseau que l'on rencontre le plus souvent dans tout ce pays. J'en ai vu de la même espèce sur la Gambie. Cependant le Lotus du désert a la feuille



plus petite, et en cela, il ressemble davantage à celui que M. Desfontaines a décrit et fait graver dans les *mémoires de l'Académie royale des sciences*, pour l'année 1788, page 445.

L'arbre dont je parle se trouve à Tunis, et dans le pays des Nègres, qui en tirent une espèce de pain, et une liqueur douce et agréable. Ainsi, l'on ne peut douter que ce ne soit le Lotus qui, au rapport de Pline, nourrissoit un peuple de Lybie, appelé pour cette raison Lotophage. J'ai goûté de ce pain: je lui ai trouvé une saveur agréable. Des soldats ne le dédaigneroient pas, et l'on peut bien croire, sur le témoignage de Pline, qu'il a servi autrefois à nourrir une armée en Lybie.

Nous arrivâmes le soir au village de Toorda, où les gens que le roi m'avoit donnés me quittèrent, à l'exception de deux qui devoient me conduire à Jarra.

15 février. En approchant d'une ville considérable appelée Funingkédi, nous causâmes quelque alarme aux habitans qui, à la vue du turban que portoit un de mes guides, nous prirent pour des brigands maures. Ils ne tardèrent pas à être détrompés, et nous fûmes très-bien reçus

par un Slatée de la Gambie qui nous offrit sa maison.

16 février. Nous apprîmes que plusieurs personnes de la ville où nous étions devoient partir le lendemain pour Jarra; et comme la route étoit infestée par les Maures, nous résolûmes de nous joindre à ces voyageurs. On nous dit aussi que, peu de jours avant notre arrivée, des Busrhéens et d'autres propriétaires de Funing-kédi étoient allés à Jarra, dans le dessein d'y faire transporter leur famille et leurs effets, pour les dérober aux dangers de la guerre, et que pendant leur absence, les Maures leur avoient enlevé quelques bestiaux.

Vers les deux heures après midi, comme je dormois sur une peau de bœuf derrière la porte de ma cabane, je fus éveillé par des cris de femmes, et par un bruit qui annonçoit une épouvante générale. Je crus d'abord que les Bambarréens étoient dans la ville; puis, ayant aperçu mon petit Nègre sur le faite d'une cabane, je l'appelai pour lui demander ce qui se passoit. Il me dit que les Maures venoient encore de piller les troupeaux, et qu'ils n'étoient plus qu'à une petite distance. Je montai sur



le toit, et je vis cinq Maures à cheval, armés de mousquets qui chassoient devant eux un grand troupeau de bœufs. Quand ils furent arrivés aux puits qui touchent à la ville, ils choisirent seize bœufs parmi les plus beaux, et les emmenèrent fuyant au grand galop. Les habitans, au nombre de cinq cents, étoient rassemblés sous les murs de la ville: ils virent passer les Maures avec leur proie, à la portée du pistolet, presque sans faire mine de les attaquer. J'entendis seulement le bruit de quatre mousquets, qui n'étant chargés qu'avec de la mauvaise poudre fabriquée par les Nègres ne firent point d'effet.

Quelques momens après, je vis plusieurs personnes soutenant un jeune homme sur un cheval, et s'avancant à petit pas vers la ville. C'étoit un pâtre qui, ayant voulu faire usage de sa lance, contre les Maures, avoit été blessé d'un coup de fusil. La mère marchoit devant, désespérée, se frappant les mains, et racontant toutes les bonnes qualités de son fils. *Ee Maffo fonio*, jamais il n'a menti, disoit cette mère désolée, en entrant dans la ville, *Ee Maffo fonio abada*, non, non, jamais il n'a menti. Quand on eut transporté

le jeune homme dans sa cabane, et qu'on l'eut étendu sur une natte, tous les assistans joignant leur douleur à celle de la mère, se mirent à pleurer, et à pousser les cris les plus lamentables.

Ces premiers transports étant un peu calmés, on me pria d'examiner la blessure. Je vis que la balle avoit percé la jambe de part en part, et que les deux os étoient fracturés un peu au-dessous du genou. Le pauvre enfant avoit perdu connoissance à la suite de l'hémorragie, et son état d'ailleurs étoit si critique, qu'il me fut impossible de donner de grandes espérances à ses proches. Je ne voyois qu'un seul moyen de le sauver, c'étoit de lui couper la jambe au-dessus du genou. A cette proposition tous reculèrent d'horreur. Ils regardèrent comme une espèce de cannibale l'homme qui leur proposoit une opération si cruelle, dont ils n'avoient jamais entendu parler, et qui sans doute leur paroissoit plus dangereuse que la blessure elle-même. Je fus donc éconduit; et l'on abandonna le patient aux soins de quelques vieux Busrhéens qui se chargèrent de lui ouvrir la porte du paradis, en lui soufflant à l'oreille quelques sentences arabes



qu'ils vouloient lui faire répéter. Tous leurs efforts furent long-temps inutiles. A la fin, le pauvre païen prononça ces mots: *la illah el allah, Mahamet rasowl allahi*: il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète. Les Busrhéens certifièrent à la mère que son fils avoit donné une preuve suffisante de sa foi, et qu'il seroit heureux dans l'autre monde. Il mourut dans la soirée.

17 février. Mes guides m'avertirent qu'il falloit marcher la nuit pour éviter les Maures. En conséquence, nous partimes dans l'après midi accompagnés d'une trentaine d'habitans de Funingkédi, qui alloient se réfugier avec leurs effets dans le pays de Ludamar. Nous marchames en silence, et avec vitesse jusqu'à minuit que nous nous arrétames dans un enclos près d'un petit village. Le thermomètre étoit au soixante-huitième degré. Le froid empêcha les Nègres de dormir.

Le 18, au grand jour, on se remit en marche, et à huit heures, nous passames dans Simbing, premier village du Ludamar, situé dans une gorge, entre deux énormes rochers, et entouré d'une haute muraille. Ce fut de ce village que le major

Houghton écrivit avec un pinceau sa dernière lettre au docteur Laidley. Les Nègres qui le servoient, l'y avoient abandonné, ne voulant pas le suivre dans le pays des Maures. Après avoir triomphé d'une infinité d'obstacles, cet intrépide et malheureux voyageur avoit pris sa direction vers le nord, dans le dessein de traverser le royaume de Ludamar, où j'appris dans la suite la manière funeste dont il avoit péri.

A son arrivée à Jarra, il fit connoissance avec des marchands qui alloient acheter du sel à Tisheet, près des puits salés du grand désert, à dix jours de marche vers le nord. Au prix d'un fusil, et de quelques livres de tabac, le major avoit acheté la permission de voyager avec eux. Mais il est impossible de ne pas se persuader que les Maures vouloient le tromper, soit à l'égard de la route qu'il se proposoit de suivre, soit relativement à l'état du pays situé entre les villes de Jarra et de Tombuctoo. Leur intention, selon toute apparence, étoit de le voler, et de le laisser dans le désert. Au bout de deux jours, il eut quelque soupçon de leur perfidie, et témoigna vouloir retourner



à Jarra. Les Maures, voyant qu'il persistoit dans cette résolution, le dépouillèrent de tout ce qu'il avoit, et poursuivirent leur route avec leurs chameaux. Ainsi abandonné, le pauvre Major revint à pied à un abreuvoir nommé Tarra qui appartenoit à des Maures. Il n'avoit pris aucune nourriture depuis quelques jours, et les Maures qui étoient là eurent la cruauté de lui en refuser. Je ne puis dire au juste, si ces féroces mahométans le laissèrent périr de faim, ou s'ils hâtèrent sa mort, en le poignant; son corps fut trouvé dans le bois, et l'on me montra à quelque distance l'endroit où il étoit demeuré.

A quatre milles au nord de Simbing, nous trouvames, un petit courant d'eau, près duquel nous vimes un nombre de chevaux sauvages, tous de la même couleur; ils fuirent au petit galop, s'arrêtant souvent pour nous regarder. Les Nègres les chassent pour les manger: ils en trouvent la chair excellente.

Vers midi nous arrivames à Jarra, grande ville située au pied d'une montagne de rochers. Avant de décrire cette ville, pour ne pas être obligé d'interrompre  
le

le récit de mes aventures, je crois devoir placer ici l'histoire abrégée de la guerre qui m'avoit déterminé à prendre cette route. Funeste résolution qui fut la source de tous les malheurs que j'essuyai dans la suite.

Voici ce qui donna lieu à la guerre qui désola le Kaarta, immédiatement après que j'eus quitté ce pays, et qui répandit la terreur dans les royaumes voisins. Un parti de Maures ayant enlevé quelques bœufs dans un village de la frontière du Bambarra, les vendirent au Dooty, ou gouverneur d'une ville du Kaarta. Les villageois réclamèrent leurs bestiaux, et sur le refus de les rendre, ils se plaignirent à Mansong roi de Bambarra, leur souverain. Ce prince saisit d'autant plus avidement cette occasion de faire la guerre au Kaarta, qu'il voyoit d'un œil d'envie la prospérité naissante de ce royaume.

Il envoya donc à Daisy roi de Kaarta un messenger accompagné d'hommes à cheval, pour lui dire que le roi de Bambarra, à la tête de neuf mille hommes, devant se rendre à Kemmoo, dans le cours de la saison sèche, il eût soin que les



maisons fussent balayées, et que tout fût prêt pour le recevoir. L'ambassadeur conclut cet insolent message, en présentant au roi une paire de sandales de fer, et en lui disant qu'il les auroit usées, à force de fuir, avant d'être hors de la portée des flèches des Bambarréens.

Après avoir délibéré avec les principaux de sa nation sur les moyens de repousser un ennemi si formidable, Daisy répondit fièrement à ce défi, et chargea un Busrhéen de rédiger en arabe une sorte de proclamation. On l'écrivit sur une petite planche qui fut suspendue à un arbre dans une place publique, et des vieillards furent chargés de l'expliquer au peuple. Par cette proclamation, Daisy invitoit tous ses amis à le joindre sur-le-champ. Mais il permettoit à ceux qui n'avoient point d'armes, ou qui craignoient la guerre, de se retirer dans quelqu'un des royaumes voisins, ajoutant qu'il leur seroit toujours libre de retourner chez eux pourvu qu'ils observassent une exacte neutralité. Quant à ceux qui prendroient une part active dans la guerre contre le Kaarta, „ ceux-là, disoit la proclamation,

» auroient brisé la clef de leur cabane, et la  
» porte leur en seroit fermée à jamais. «

Cette déclaration fut généralement applaudie. Mais un grand nombre de Kaartéens, et particulièrement les puissantes tribus des Johars et des Kakaroots, se prévalant de l'indulgence du roi, quittèrent le pays, et se réfugièrent dans les royaumes de Kasson et de Ludamar. L'armée de Daisy se trouva fort affoiblie par ces désertions. Lorsque j'étois à Kemmoo, l'on m'assura qu'elle n'étoit guères que de quatre mille hommes effectifs, tous, il est vrai, gens déterminés, pleins de courage, sur lesquels on pouvoit compter.

Le 22 février, quatre jours après mon arrivée à Jarra, Mansong s'avança vers le Kaarta. Daisy, sans vouloir hasarder une bataille, se retira à Joko, au nord-ouest, de Kemmoo, d'où, au bout de trois jours, il alla s'enfermer dans Gedingooma, ville forte située dans un pays montueux, et entourée de hautes murailles de pierre. Ses fils refusèrent de l'y suivre, disant qu'ils seroient déshonorés dans les chansons des Bardes, si l'on apprenoit que Daisy et toute sa famille eussent fui de Joko, sans tirer un coup de fusil.



Ils demeurèrent en conséquence avec de la cavalerie, pour défendre cette dernière ville; mais ils furent complètement battus, et l'un d'eux fait prisonnier. Les autres avec les débris de leur troupe, se retirèrent à Gedingooma, que Daisy avoit approvisionné, et où il se dispoit à attendre l'ennemi.

Voyant que Daisy étoit déterminé à éviter la bataille, Mansong laissa des forces considérables à Joko, pour observer ses mouvemens, et forma du reste de son armée un nombre de petits détachemens, avec ordre de courir le pays, et de faire main basse sur les habitans, avant qu'ils eussent le temps d'échapper. Cet ordre ne fut que trop bien exécuté. En peu de jours le royaume de Kaarta devint le théâtre de toutes les calamités de la guerre. Un grand nombre de villes et de villages furent surpris pendant la nuit. Les malheureux habitans étoient réduits en esclavage: les grains, et tout ce qui pouvoit servir à Daisy, étoit brûlé et détruit. Daisy, de son côté, se fortifioit dans Gedingooma. Cette ville assise entre deux rochers très-élevés n'a que deux portes, l'une vers le Kaarta, l'autre vers le Jafnoo.

Daisy en personne défendoit la première, et ses fils la seconde. Mansong s'approcha de la ville, et tenta plusieurs fois de l'emporter d'assaut. Mais il fut toujours repoussé avec une grande perte. Reconnoissant enfin que Daisy étoit plus redoutable qu'il ne l'avoit cru, il essaya de le forcer à se rendre, en lui coupant les vivres.

En conséquence, ayant envoyé tous ses prisonniers dans le Bambarra, il fit un grand amas de provisions, et demeura trois mois entiers près de Gedingooma, sans rien entreprendre de décisif. Cependant les assiégés le harceloient par de fréquentes sorties, et ses provisions étoient presque épuisées. Il envoya demander à Ali, roi maure de Ludamar, deux cents chevaux pour l'aider à donner un assaut vers la porte du nord. Ali s'étoit engagé, au commencement de la guerre, à secourir Mansong, mais il refusa de lui tenir parole, ce qui irrita tellement le roi de Bambarra, qu'il vint avec une partie de son armée à Funingkédi, dans l'intention de surprendre le camp de Benowm. Mais les Maures instruits de son dessein, se retirèrent vers le nord, et Mansong, sans



tenter de nouvelles entreprises , retourna à Ségo. Ceci arriva, pendant que j'étois prisonnier dans le camp d'Ali, comme je le dirai dans la suite.

Ainsi délivré d'un ennemi si formidable, le roi de Kaarta se flattoit de vivre en paix, lorsqu'un événement imprévu l'engagea dans une guerre contre le Kasson. Le roi de ce pays venoit de mourir, laissant deux fils qui se disputèrent la couronne. Le plus jeune, Sambo Ségo, mon ancien ami, l'emporta, et chassa son frère qui se retira à Gedingooma. Sambo Ségo l'y poursuivit. Mais Daisy qui avoit toujours été l'amî des deux frères, refusa de le livrer, déclarant, en même-temps qu'il n'appuieroit pas ses prétentions, et qu'il resteroit neutre entre les deux compétiteurs. Sambo Ségo, enflé de ses succès, se montra très-mécontent de Daisy, et se joignit à quelques fugitifs du Kaarta, pour ravager et piller son pays. Daisy qui s'attendoit peu à ces hostilités, avoit envoyé des gens à Joko, avec ordre de semer du blé, pour la subsistance de son armée, et de ramasser les bestiaux égarés dans les bois. Toute la troupe tomba entre les mains de Sambo Ségo, qui la fit partir en caravane, pour

être vendue aux Français du fort Louis, sur le Sénégal.

Daisy ne tarda pas à prendre sa revanche. Il manquoit de vivres, et se croyant autorisé, pas le droit de représailles, à piller le Kasson, il prend avec lui huit cents hommes de ses meilleures troupes, les conduit secrètement à travers les bois, et surprend pendant la nuit trois gros villages où résidoient plusieurs des Kaartéens qui avoient eu part à l'expédition de Sambo. Ces traîtres, et tous ceux qui étoient en état de porter les armes furent massacrés sur-le-champ.

Après un pareil succès, le roi de Kaarta crut pouvoir se livrer à l'espérance de la paix. Un grand nombre de ses sujets mécontents étoient rentrés dans le devoir : on rebâtissoit les villes ruinées par la guerre : la saison des pluies approchoit : tout promettoit un avenir tranquille, lorsque tout-à-coup Daisy se vit attaqué une troisième fois.

Les Johars, les Kakaroots, et quelques autres Kaartéens qui, au commencement de la guerre, avoient abandonné leur roi, pour combattre dans l'armée de Mansong, ne pouvant se résoudre à implorer la



clémence de Daisy, se liguèrent pour lui faire la guerre, et demandèrent du secours aux Maures, comme je le dirai dans la suite. Ayant rassemblé une armée considérable, ils pillèrent un village appartenant à Daisy, et y firent un grand nombre de prisonniers.

Daisy se prépara sur-le-champ à punir les rebelles; mais les Johars et presque tous les Nègres du Ludamar abandonnèrent leurs villes, pour se retirer du côté de l'est. La saison des pluies mit fin à la guerre du Kaarta qui enrichit un petit nombre d'individus aux dépens de toute la nation.

Telle étoit, lors de mon arrivée à Jarra, la situation des peuples voisins. Après avoir dit quelque chose de cette ville, je vais reprendre la suite de mon histoire.

---

## C H A P I T R E IX.

*De Jarra et des Maures qui l'habitent. —*

*L'auteur obtient du roi de Ludamar la permission de passer par ses états. —*

*Il part de Jarra, et arrive à Déena.*

*— Il est maltraité par les Maures. —*

*Arrivé à Samée, il y est arrêté par ordre du roi de Ludamar. — Il est prisonnier chez les Maures dans le camp de Benowm.*

La ville de Jarra est d'une assez grande étendue. Les maisons en sont bâties de pierres mêlées avec de la terre qui sert de mortier. Quoique cette ville soit du royaume de Ludamar, la plupart des habitans sont des Nègres des états voisins qui aiment mieux s'établir chez les Maures, en leur payant tribut, que de demeurer continuellement exposés à leurs incursions et à leur brigandage. Ce tribut, dont ils achètent leur sûreté est considérable. Ils se tiennent à l'égard des Maures dans une soumission, et dans une obéissance sans réserve, et ceux-ci les traitent avec toute la hauteur et tout le mépris possible. Les Maures du



Ludamar et de tous les pays qui avoisinent les Nègres ressemblent si parfaitement aux Mulâtres des Indes occidentales, qu'il ne seroit pas facile de les en distinguer. En effet, les Maures d'aujourd'hui sont une race mêlée des Maures proprement dits, venus du Nord, et des Nègres du Midi: ils réunissent presque toutes les mauvaises qualités des deux nations.

L'origine de ces Maures séparés par le grand désert de ceux de la Barbarie, ne nous est guères connue que par la relation de l'Africain, Jean Léon. Voici, en abrégé, à quoi elle se réduit.

Avant la conquête faite par les Arabes, vers le milieu du septième siècle, tous les peuples de l'Afrique, Numides, Phéniciens, Carthaginois, Romains, Vandales ou Goths d'origine, étoient compris sous le nom générique de Maures. Ils embrassèrent la religion de Mahomet sous la domination des Califes. Dans le même temps plusieurs tribus de Numides qui menaient une vie errante dans le désert, où ils subsistoient du produit de leurs troupeaux, passèrent le Grand Désert, et s'établirent vers le sud, pour se dérober à la



• fureur des Arabes. Une de ces tribus, dit Léon, celle de Zanaga, découvrit et dompta les peuplades nègres des bords du Niger. Mais, par le Niger, il faut entendre le Sénégal qui, dans la langue mandingue, est appelé *Bafing*, ou rivière noire.

• Il n'est pas facile de déterminer avec précision quelle étendue de pays ces peuples occupent en Afrique. Il paroît que leur domination est renfermée dans une bande étroite qui prend de l'ouest à l'est, depuis l'embouchure du Sénégal, au nord de cette rivière, jusqu'aux confins de l'Abyssinie. C'est une nation rusée et perfide qui ne laisse échapper aucune occasion d'abuser de la crédulité et de la simplicité des Nègres. Du reste, ce que j'en dirai, à mesure que le demanderont les incidens de mon voyage, fera connoître leurs moeurs et leur caractère.

• En arrivant à Jarra, je pris un logement chez Daman Jumma, Slatée, ou marchand de la Gambie, à qui le docteur Laidley avoit prêté des marchandises, pour lesquelles j'avois une lettre de change de la valeur de six esclaves. Quoique la dette fût de cinq ans, le Slatée ne fit aucune



difficulté de la reconnoître, et il me promit d'y faire honneur autant qu'il lui seroit possible, ajoutant qu'il craignoit, vu l'état actuel de ses affaires, de ne pouvoir me payer que le tiers de la somme. En attendant, il m'aida à échanger mon ambre et ma verroterie contre de l'or, effet plus portatif, et plus facile à soustraire à l'avidité des Maures.

Les difficultés que nous avions déjà essuyées, les troubles du pays, et par-dessus tout le caractère perfide et cruel des Maures avoient tellement effrayé mes compagnons de voyage, qu'il me déclarèrent qu'ils aimoient mieux renoncer à tout espoir de récompense, que de faire un pas de plus du côté de l'est. Leurs craintes n'étoient que trop fondées: chaque jour ils se voyoient menacés d'être pris et vendus par les Maures. Dans une position si fâcheuse, abandonné de mes compagnons, ne pouvant retourner en arrière à cause de la guerre, et voyant devant moi un pays maure de dix jours de marche, je priai Daman de m'obtenir d'Ali roi de Ludamar, la permission de traverser ses états pour gagner le Bambarra; et je louai un des esclaves de Daman, pour



m'accompagner, aussitôt que cette permission m'auroit été accordée. Un messenger fut dépêché vers Ali, qui alors étoit campé près de Benowm, et pour assurer le succès de ma demande, j'envoyai à ce prince cinq habillemens de coton que Daman m'avoit vendus pour un de mes fusils de chasse. Le 26 février, au bout de 14 jours, je vis arriver un esclave d'Ali, chargé, à ce qu'il me dit, de me conduire jusqu'à Goomba, moyennant un habillement bleu de coton que je lui donnerois pour sa peine.

Mon fidelle Demba me voyant déterminé à partir sans lui, ne voulut pas m'abandonner. Il me dit qu'il auroit bien désiré que j'eusse rebroussé chemin, mais qu'il n'avoit jamais pensé sérieusement à se séparer de moi, et que l'idée lui en avoit été suggérée par Johnson, dans l'intention de m'engager à revenir à la Gambie.

*27 février.* Je remis à Johnson la plus grande partie de mes papiers, pour qu'il les fit passer à la Gambie le plutôt possible, en conservant un duplicata pour moi-même, en cas d'accident. Je laissai encore entre les mains de Daman un paquet de hardes, et quelques autres effets dont



je pouvois me passer. Je crus devoir réduire mon bagage au strict nécessaire, pour offrir moins d'appât à la rapacité des Maures.

Toutes choses ainsi arrangées, nous partimes de Jarra dans l'après-midi. Nous passames la nuit à Troomgoomba, petit village muré, peuplé de Maures et de Nègres. Le lendemain, 28, nous gagnames Quira. Le 29, après une marche pénible sur des sables, nous arrivames à Compe, abreuvoir appartenant à des Maures. Nous nous remimes en route, le lendemain matin, pour Déena, grande ville bâtie, comme Jarra, de pierre et de terre grasse. Les Maures y sont mêlés avec les Nègres, mais en plus grande proportion qu'à Jarra. Ils entourèrent la hutte du Nègre où j'étois logé, et me traitèrent avec la plus grande insolence. Ils me siffoient, me huoièrent, me crachoient au visage dans l'espérance qu'ils m'irriteroient par ces outrages, et que je leur fournirois quelque prétexte pour me piller. Enfin toutes leurs insultes ne produisant rien, ils en vinrent à l'argument final et décisif, que j'étois un chrétien, et que par cela seul, tout ce que je possédois étoit dévolu de droit aux

disciples du Prophète. En conséquence, ils ouvrirent mes paquets, et se saisirent de tout ce qui se trouva à leur bienséance. Mes compagnons, voyant que tout le monde pouvoit me voler impunément, me pressèrent de retourner à Jarra.

Le lendemain, 2 mars, je fis tous mes efforts pour engager les gens de ma suite à continuer notre route; mais ce fut inutilement. J'avois tout lieu de craindre de nouvelles insultes du fanatisme des Maures. Je me décidai à partir seul, et le lendemain, à deux heures du matin, je sortis de Déena. Je marchois au clair de la lune, et les hurlemens des bêtes féroces m'avertissoient de me tenir sur mes gardes.

Je montois une petite hauteur, à un demi-mille de la ville, lorsque je m'entendis appeler, et me retournant, je vis mon fidelle petit Nègre qui couroit après moi. Il me dit que l'esclave d'Ali étoit reparti pour Benowm, et que le Nègre de Daman se dispoit à retourner à Jarra, mais qu'il ne doutoit pas, si je voulois attendre un moment, qu'il ne lui persuadât de nous accompagner. J'attendis environ une heure, Demba revint avec le



Nègre. Nous marchames sur un sable couvert d'*Asclepias gigantea*, jusqu'à midi, que nous arrivames près d'un assez grand nombre de cabanes abandonnées. Apercevant à quelque distance des indices d'eau, j'ordonnai à Demba d'aller remplir unealebasse ; mais le rugissement d'un lion que la soif conduisoit probablement dans le même lieu, l'épouvanta tellement qu'il revint à vide ; il fallut supporter patiemment cette contrariété. Dans l'après-midi, nous gagnames Samamin-kooos, ville habitée principalement par des Foulas.

4 mars. Nous repartimes le matin, et à deux heures, nous arrivames à Sampaka. Le long de la route, nous vimes une multitude immense de sauterelles. Les arbres en étoient tout noirs. Ces insectes dévorent tout ce qui se trouve de végétaux sur leur chemin. En un moment, ils vous ont dépouillé un arbre de toutes ses feuilles. Leurs excréments, en tombant sur l'herbe desséchée, imitent le bruit de la pluie. Si l'on secoue un arbre on les voit s'envoler en forme de nuée. Dans leur fuite, ils se laissent emporter au vent qui, dans cette saison, est toujours nord-



nord-est. S'il prenoit une direction contraire, il seroit difficile que les sauterelles trouvassent de la pâture: car il ne reste plus rien, par-tout où elles ont passé.

Sampaka est une grande ville. Pendant la guerre des Maures et des Bambarréens, elle fut attaquée trois fois par les premiers qui furent toujours repoussés avec perte. Cependant, le roi de Bambarra, pour obtenir la paix se vit obligé de la céder avec plusieurs autres villes, jusqu'à Goomba. Je me logeai chez un Nègre qui faisoit de la poudre. Il me montra un sac de nitre très-blanc, mais en cristaux plus petits que le nitre commun. On le tire, en grande quantité, des mares où les troupeaux vont chercher un abri contre la chaleur du jour, et qui, dans la saison des pluies, se trouvent remplies d'eau. Quand l'eau est évaporée, il s'élève sur la vase une efflorescence blanchâtre, que les naturels ramassent, et savent préparer. Les Maures leur fournissent du soufre qui leur vient par la Méditerranée. Il ne s'agit plus que de broyer dans un mortier de bois le soufre et le nitre mêlés dans la proportion convenable. Les grains de cette poudre sont d'une grosseur très-



inégale, et l'explosion n'en est pas, à beaucoup près, aussi forte que celle de la poudre qui se fabrique en Europe.

5 mars. Nous partimes de Sampaka, au point du jour. A midi, nous fimes une pause au village de Dangalli, et le soir nous arrivames à Dalli. Nous avions vu sur la route deux gros troupeaux de chameaux qui paissoient. Quand les Maures lâchent leurs chameaux dans les pâturages, ils leur empêtrent une des jambes de devant, afin qu'ils ne puissent pas s'écarter. Le jour de notre arrivée à Dalli étoit un jour de fête; les habitans dansoient devant la maison du Dooti; mais quand ils eurent appris qu'il y avoit un homme blanc dans leur ville, ils quittèrent la danse, et se rendirent tous à l'endroit où j'étois, marchant en ordre, deux-à-deux, précédés de musiciens qui exécutoient sur une sorte de flûte des airs simples et plaintifs. Ils continuèrent de danser et de chanter jusqu'à minuit; et pendant tout ce temps, je fus obligé de me laisser voir à la foule qui m'entouroit.

6 mars. Nous restames à Dalli pour attendre des gens de la ville qui devoient partir le lendemain pour Goomba. Mais



afin de nous dérober aux attroupemens qui se formoient tous les soirs, nous allâmes à Samée, village nègre, dont le Dooti nous reçut de la manière la plus gracieuse. Il fit tuer, en notre honneur, deux moutons gras, et invita ses amis au festin.

*7 mars.* Notre hôte étoit si fier d'avoir chez lui un Blanc, qu'il me pressa d'attendre la fraîcheur du soir, s'offrant à me reconduire jusqu'au premier village. Comme je n'étois plus qu'à deux journées de Gomba, je me croyois en sûreté du côté des Maures, et je me rendis à l'invitation obligeante de l'honnête Dooti. Je passai un après-midi très-agréable avec ces pauvres Nègres. Leur société me charmoit d'autant plus que la douceur de leurs manières contrastoit singulièrement avec la rudesse et la barbarie des Maures. Une liqueur fermentée faite avec du grain animoit leur conversation. C'étoit une bière semblable à celle dont j'ai parlé dans un des premiers chapitres, et aussi bonne que la meilleure bière d'Angleterre.

Tout occupé de ces plaisirs innocens, je me flattois de n'avoir plus rien à craindre des Maures. Déjà mon imagination me transportoit sur les rives du Niger,



et m'offroit les scènes les plus délicieuses, et les découvertes les plus intéressantes, lorsque, tout-à-coup, un parti de Maures entra dans ma cabane, et dissipa ce rêve enchanteur. Ils étoient, me dirent-ils, envoyés par Ali, pour me conduire à son camp de Benowm; que si je voulois les suivre de bon gré, ils ne me feroient aucun mal, mais qu'ils avoient ordre d'user de force, en cas de résistance.

Je fus interdit, et je demeurai muet d'étonnement et de frayeur. Pour me rassurer, les Maures me répétèrent que je n'avois rien à craindre. Ils me dirent qu'Ali les avoit envoyés à la prière de Fatime, l'une de ses femmes, qui ayant beaucoup entendu parler des chrétiens, désiroit de me voir; et que sa curiosité une fois satisfaite, Ali ne manqueroit pas de me renvoyer avec un riche présent, et un guide pour me conduire au Bambarra. Les prières et la résistance étoient également inutiles. Je me préparai donc à suivre mes satellites, et pris congé, avec bien du regret de mon hôte et de sa compagnie. Il ne me restoit que mon bon petit Nègre: à la vue des Maures, l'esclave de Daman avoit pris la fuite. Nous arrivâmes à Dalli dans la



soirée. Durant toute la nuit, je fus veillé et gardé étroitement par les Maures.

8 mars. Après une marche détournée, à travers les bois, nous arrivâmes à Dangali, où nous passâmes la nuit.

9 mars. Nous arrivâmes à Sampaka dans l'après-midi. Nous avons rencontré une bande de Maures bien armés, qui nous dirent qu'ils étoient à la poursuite d'un esclave fugitif. Mais on nous apprit dans la ville que des Maures s'y étoient présentés dans la matinée, pour enlever des bestiaux, et qu'ils avoient été repoussés. Sur la description que l'on nous fit de ces brigands, nous reconnûmes que c'étoient les mêmes que nous avons rencontrés dans les bois.

Le lendemain, 10 mars, nous prîmes la route de Samaning Koos. Nous atteignîmes, au bout de quelque temps, une femme avec deux enfans et un âne. Elle nous dit, qu'allant au Bambarra, elle avoit été arrêtée par des Maures qui lui avoient pris une partie de ses habits, et un peu d'or; et qu'elle étoit forcée de retourner à Déena, pour attendre que la lune du jeûne fût passée. Le même soir nous aperçûmes la nouvelle lune qui annonçoit le



mois de Rhamadam, ou le carême des Mahométans. On alluma de grands feux en différens quartiers de la ville, et l'on prépara des vivres en plus grande abondance qu'à l'ordinaire.

11 *mars*. Dès le matin, les Maures se trouvèrent prêts. Comme j'avois beaucoup souffert de la soif, pendant la route, je fis emplir, pour mon usage, une calebasse: car, pour les Maures, ils me dirent qu'ils ne mangeroient, ni ne boiroient avant le coucher du soleil. Mais leurs scrupules ne tinrent pas contre la chaleur et la poussière, et ma calebasse ne leur fut pas moins utile qu'à moi.

Arrivé à Déena, j'allai rendre mes devoirs à un des fils d'Ali. Je le trouvai dans une cabane écrasée, avec cinq à six Maures, tous se lavant les pieds et les mains, et se gargarisant la bouche à plusieurs reprises. A peine fus-je assis, qu'il me mit en main un fusil à deux coups, en me proposant de le peindre en bleu, et de raccommoder une des platines. J'eus bien de la peine à lui persuader que je n'entendois rien à cet ouvrage. Puisque vous ne pouvez raccommoder mon fusil, il faut, me dit-il, que vous me donniez

sur-le-champ des couteaux et des ciseaux. Demba, qui me servoit d'interprète, l'ayant assuré que je n'avois point de cette sorte de marchandise, il prit un mousquet qui étoit sous sa main, l'arma, et l'appuyant sur la tempe de ce pauvre enfant, il l'auroit tué roide, si les Maures n'eussent détourné le mousquet, et ne nous eussent fait signe de nous retirer. Le petit Nègre, encore tout tremblant, essaya de fuir pendant la nuit. Mais il en fut empêché par les Maures qui redoublèrent de vigilance pour nous garder. La nuit, ils couchèrent à la porte de ma cabane, de manière qu'il eût été impossible d'en sortir, sans leur marcher sur le corps.

12 mars. Nous partimes pour Benowm; à neuf heures, nous vinmes à un abreuvoir, où nous fimes provision d'eau. De là, tirant vers le sud, nous traversames un sable brûlant, parsemé de quelques arbrisseaux rabougris. A une heure, la chaleur nous obligea de nous arrêter quelques minutes. Notre eau étoit épuisée. Pour y suppléer, nous ramassames d'une sorte de gomme qui entretient l'humidité de la bouche, et soulage, pour un temps la



douleur de gorge que la soif fait éprouver.

A cinq heures, nous découvrimes le camp de Benowm. Représentez-vous un grand nombre de tentes sales, dispersées sans ordre sur un vaste terrain, et dans les intervalles, des troupeaux de bœufs, de chèvres et de chameaux. Nous arrivâmes à l'entrée du camp, un peu avant le soleil couché, et nous eûmes beaucoup de peine à obtenir un peu d'eau. A la nouvelle de mon arrivée, les Maures occupés à tirer de l'eau des puits, laissoient leurs seaux: ceux qui étoient dans leur tente, montoient à cheval. Hommes, femmes, enfans, tous accoururent. En un moment, je me sentis tellement pressé, que je pouvois à peine remuer. L'un me tiroit par mes habits, un autre prenoit mon chapeau, un troisième considéroit et tâtoit les boutons de ma veste. Il y en eut un qui cria: Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète, en me signifiant avec menace de le répéter après lui.

Enfin nous arrivâmes à la tente du roi. Elle étoit remplie d'hommes et de femmes. Ali, assis sur un coussin de cuir

noir, une femme tenant un miroir devant lui, s'amusoit à se couper les poils de la moustache. Il me parut âgé. Il avoit bien la physionomie d'un Arabe, une longue barbe blanche, le regard sombre et farouche. Après m'avoir considéré avec attention, il demanda aux Maures si je parlois arabe, et sur ce qu'on lui répondit que non, il parut surpris, et garda le silence. Tout ce qu'il y avoit dans sa tente, les femmes sur-tout, montrèrent plus de curiosité. Elles faisoient questions sur questions, examinoient toutes les parties de mon habillement, et fouilloient dans mes poches. Elles m'obligèrent à déboutonner ma veste, pour voir la blancheur de ma peau. Elles comptèrent mes doigts, comme pour s'assurer si j'étois de l'espèce humaine.

Un prêtre vint annoncer la prière du soir. Le Maure qui m'avoit servi d'interprète me dit qu'Ali alloit me faire donner à manger. En même-temps, je vis des enfans qui traînoient un cochon sauvage. Ils l'attachèrent à une des cordes de la tente, et Ali me fit signe de le tuer, et de l'appréter pour mon soupé. Je mourois de faim; mais je crus qu'il seroit imprudent de manger d'un animal que les Maures



ont en horreur. Je dis donc au roi que je ne faisais point usage de cette viande. Alors, ils délièrent le cochon, ne doutant pas qu'il ne se jetât sur moi, à cause de l'antipathie qu'ils supposent entre ces animaux et les chrétiens. Leur attente fut trompée: l'animal ne fut pas plutôt en liberté, qu'il attaqua indifféremment tous ceux qui se trouvoient sur son chemin, et il finit par se réfugier sous le canapé du roi.

L'assemblée s'étant séparée, l'on me conduisit à la tente du premier esclave d'Ali, mais sans me permettre d'y entrer, et de toucher à rien. Je demandai à manger. On m'apporta enfin, sur un plat de bois, des graines bouillies avec de l'eau et du sel. On étendit sur le sable, à la porte de la tente, une natte, où je passai la nuit, entouré d'une foule de curieux.

Le lendemain, de très-bonne heure, Ali, avec une suite peu nombreuse, vint, à cheval, me faire une visite. Il me dit qu'il m'avoit fait préparer une cabane, où je serois à l'abri du soleil. On m'y conduisit, et j'y respirai le frais avec plaisir. Elle étoit carrée et plate, construite et couverte de paille: le toit portoit sur qua-

tre bâtons fourchus, à l'un desquels on avoit attaché le cochon de la veille, sans doute par ordre d'Ali, et pour insulter à ma religion. C'étoit, d'ailleurs, un hôte très-incommode. Il attiroit une multitude d'enfans qui le harcelant à coup de bâtons, le mirent tellement en fureur, qu'il mordoit tous ceux qu'il pouvoit atteindre.

Je ne fus pas plutôt établi dans mon domicile, que les Maures s'y portèrent en foule. Tant de spectateurs me composaient un levé fort incommode. Il fallut cent fois mettre et ôter mes bas, leur montrer mon pied, leur faire voir, pièce-à-pièce, toutes les parties de mon habillement. Ils admiroient sur-tout l'usage des boutons. Ceux qui avoient vu toutes ces merveilles piquoient la curiosité des autres. C'étoit toujours à recommencer, et je passai une soirée toute entière dans cet exercice de toilette. A huit heures, Ali me fit porter du Kouscou, du sel et de l'eau. Je reçus ce soupé avec d'autant plus de plaisir, que j'étois à jeûn.

Je remarquai que, pendant la nuit, les Maures faisoient une garde exacte, allumant des bouchons de paille, et regardant souvent dans ma cabane, pour voir



si j'étois endormi. Vers les deux heures, un homme y entra, probablement pour me voler, peut-être pour me tuer: une visite nocturne donne le droit de tout soupçonner. Marchant à tâtons, il mit sa main sur mon épaule. Je la saisis, et lui, voulant se dégager, trébucha et tomba sur le cochon qui le mordit au bras. Aux cris qu'il poussa, les Maures qui étoient dans la tente du roi prirent l'alarme, et croyant que je m'étois évadé, ils montèrent à cheval pour courir après moi. J'appris, en cette occasion, qu'Ali ne passoit pas la nuit dans sa tente. Je le vis venir au galop, monté sur un cheval blanc, d'une petite tente assez éloignée. Ce tyran cruel et odieux se croyoit obligé de dérober, même à ses esclaves, et à ses domestiques, la connoissance du lieu où il dormoit. Quand les Maures lui eurent expliqué la cause de tout ce vacarme, tout le monde se retira, et l'on me permit de reposer jusqu'au matin.

13 mars. Avec le jour, recommencèrent les provocations et les outrages. Les enfans se rassemblèrent pour battre le cochon, les hommes et les femmes, pour tourmenter le chrétien. Il me seroit impossible de

peindre la conduite de cette canaille qui se faisoit une étude de la malfaisance, et qui trouvoit une véritable jouissance dans mes peines. Je me contente d'observer, que la rudesse, la férocité, le fanatisme qui caractérisent les Maures ne pouvoient avoir un plus beau champ. J'étois étranger, sans protection, et chrétien. Chacun de ces titres suffit pour éteindre, dans le coeur d'un Maure, jusqu'à la dernière étincelle d'humanité. Je les réunissois tous, et de plus j'étois soupçonné d'être un espion. Que l'on juge de ce que j'avois à craindre dans une situation pareille. Pour me concilier quelque faveur de la part des Maures, pour ne pas du moins, leur fournir quelque prétexte de me traiter encore plus mal, je me prêtai à tout ce qu'ils me demandèrent : je dévorai patiemment toutes leurs insultes. Jamais, dans toute ma vie, je ne passai des momens aussi cruels. Depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, j'endurai tranquillement, et sans me plaindre les outrages du peuple le plus sauvage et le plus barbare, qu'il y ait sur la terre.

---



## C H A P I T R E X.

*Suite de la détention de l'Auteur dans le camp de Benowm. — Il reçoit la visite de quelques femmes maures. — Funérailles et noces. — Present extraordinaire que la nouvelle mariée fait à l'Auteur. — Nouvelles particularités propres à faire connoître le caractère des Maures.*

Quoique très-indolens eux-mêmes, les Maures savent faire travailler les gens qui sont en leur pouvoir. Ils chargèrent Demba, mon petit Nègre, de ramasser dans les bois de l'herbe sèche pour les chevaux d'Ali. Quant à moi, après divers projets, ils crurent enfin m'avoir trouvé un emploi convenable. Ce n'étoit rien moins que l'office honorable de barbier. C'étoit en présence de sa majesté, et sur la tête du jeune prince de Ludamar que je devois faire l'essai de mon talent. Je m'assis par terre, l'enfant, après quelques façons, s'assit à côté de moi. On me donna un petit rasoir, long de trois pouces, avec ordre de me mettre

à la besogne. Mais soit maladresse de ma part, soit défaut dans l'instrument, dès le premier coup, j'eus le malheur de faire au prince une petite incision, et le roi voyant, d'ailleurs la manière gauche dont je tenois le rasoir, jugea que la tête de son fils étoit en mauvaises mains. Il me fit ôter le rasoir, et m'ordonna de sortir de la tente. Je regardai cette disgrâce comme un véritable bonheur, persuadé que le seul moyen de recouvrer ma liberté étoit de me faire passer pour un personnage insignifiant, et qui n'étoit bon à rien.

18 mars. Quatre Maures arrivèrent de Jarra, conduisant avec eux Johnson mon interprète, qu'ils avoient arrêté, avant qu'il ne fût instruit de ma détention. Ils apportoient aussi un paquet de hardes, que j'avois laissé chez Daman Jumma, en cas que je repassasse, à mon retour, par Jarra. Heureusement, ils n'avoient pas mes papiers, Johnson les avoit remis à une des femmes de Daman. Johnson fut conduit à la tente d'Ali, et interrogé. Mon paquet fut ouvert, et l'on m'envoya chercher, pour me faire expliquer à quoi servoient les différentes choses qu'il contenoit. Lorsque j'eus satisfait à toutes les



questions d'Ali, on referma le paquet, et on le mit dans un grand sac de cuir.

Quelque temps après, Ali m'envoya trois de ses gens, pour me dire qu'il y avoit un grand nombre de voleurs dans le voisinage, et que pour sauver le reste de mes effets, il étoit à propos de les déposer dans sa tente. En conséquence, on emporta mes habits, mes instrumens, en un mot, tout mon bagage, et malgré le besoin que j'avois de linge, à cause de la chaleur, et de la poussière, je ne pus obtenir qu'on me laissât une seule chemise. Cependant, Ali eut le chagrin de ne pas trouver dans mes effets la quantité d'or et d'ambre qu'il s'étoit figurée. Mais pour ne rien perdre de sa proie, il envoya le lendemain matin les mêmes gens, pour examiner si je n'avois rien de caché sur moi. Ils me fouillèrent par-tout, avec leur grossièreté ordinaire, et me prirent tout ce que j'avois d'or et d'ambre dans mes poches, ma montre, et une de mes deux boussoles. Pendant la nuit, j'avois eu la précaution d'enterrer l'autre dans le sable. C'étoit, avec les habits qui me couvroient, tout ce que me laissoit le roi de Ludamar.

L'or



L'or et l'ambre flattèrent l'avarice du Maure. La boussole excita sa curiosité. Il voulut savoir pourquoi l'aiguille se tournoit constamment vers le grand désert. Je me trouvai fort embarrassé de répondre à sa question. Alléguer mon ignorance, c'eût été lui donner lieu de croire que je ne voulois pas lui dire la vérité. Je pris donc le parti de lui dire que ma mère demeuroit bien loin par-delà le désert de Zaara, que tant qu'elle seroit en vie, ce petit morceau de fer se tourneroit vers elle, et me serviroit de guide pour aller la rejoindre, et que si elle venoit à mourir, il m'indiqueroit son tombeau. Ali, encore plus étonné, considéra de nouveau la boussole, il la tournoit dans tous les sens, et voyant que l'aiguille conservoit toujours la même direction, il la prit avec une sorte de respect, et me la rendit, en disant qu'il y avoit là-dedans quelque chose de magique, et qu'il n'osoit garder un si dangereux instrument.

20 mars. Le matin, il se tint, à mon sujet, un conseil dans la tente d'Ali. Le résultat m'en fut rendu diversement par diverses personnes, mais toujours de la manière la plus propre à m'effrayer. Suivant



les uns, l'on avoit arrêté de me faire mourir: selon d'autres j'en serois quitte pour perdre, la main droite. Le rapport le plus probable fut celui que vint me faire, dans la soirée, un des fils d'Ali, d'environ neuf ans. Il me dit, avec l'accent de l'intérêt, que son oncle avoit persuadé au roi de me faire arracher les yeux, qui disoit-il, ressembloient à des yeux de chat, et que cet avis avoit eu l'approbation des Busrhéens. Cependant, ajouta l'enfant, mon père ne fera pas exécuter la sentence, que vous n'ayez été présenté à la reine Fatime, qui est maintenant dans le pays du Nord.

21 mars. Impatient de savoir ma destinée, je me rendis de bonne heure chez le roi. J'y trouvai un grand nombre de Busrhéens, circonstance qui me parut favorable pour découvrir leurs intentions. Je commençai par demander au roi la permission de retourner à Jarra. Il me la refusa net, en me disant que la reine ne m'avoit pas vu, qu'il falloit que je restasse à Benowm, jusqu'à ce qu'elle y arrivât, qu'après, j'aurois la liberté de partir, et que l'on me rendroit mon cheval qui m'avoit été enlevé, le lendemain de mon arrivée. Quelque peu satisfaisante que fût



cette réponse, il fallut en paroître content. L'excessive chaleur, et le manque d'eau dans les bois ne me permettoient pas de songer à la fuite. Je me résolus donc à attendre patiemment la saison des pluies, et quelque occasion plus favorable.

Mais, comme il est dit dans l'Écriture, *l'espérance différée rend le coeur triste*. L'ennui de ce retard qui se prolongeoit de jour en jour, et l'idée que je serois obligé de traverser le pays des Nègres, pendant la saison des pluies, à laquelle nous touchions, me plongèrent dans une profonde mélancolie. Ayant passé une nuit sans dormir, je fus saisi le matin d'une fièvre violente. Je m'étois enve-loppé dans mon manteau, et j'étois assoupi, lorsqu'une bande de Maures entra dans ma chambre. Avec leur brutalité ordinaire, ils m'arrachèrent mon manteau. Je leur fis signe que j'étois malade, et que je voulois dormir, mais inutilement. Ils se faisoient un jeu de mes souffrances, et n'oublioient rien de ce qui pouvoit les aggraver. Rien, dans ma captivité, ne me fut plus douloureux que cette cruauté réfléchie, et cette lâche insolence. Plus d'une fois la vie me parut un fardeau



insupportable: souvent j'enviois la condition des esclaves qui, du moins, au milieu de leurs maux, jouissent librement de leurs pensées; consolation qui m'étoit refusée depuis quelque temps.

Harassé par ces outrages multipliés, et peut-être un peu aigri par la fièvre, je tremblois que l'humeur ne m'emportât, malgré moi, au-delà des bornes de la prudence, et ne m'arrachât quelque démonstration de ressentiment, que j'aurois certainement payée de ma vie. Dans cette perplexité, je sortis de ma cabane, et j'allai me coucher à l'ombre de quelques arbres peu éloignés du camp. Mais je n'y trouvai pas le repos qui m'étoit si nécessaire. Les Maures se seroient crus trop indulgens, s'ils eussent laissé un chrétien malheureux jouir de la solitude. Le fils d'Ali, avec une troupe de cavaliers, vint à moi au galop, et m'ordonna de me lever et de le suivre. Je le suppliai de me laisser où j'étois, quelques heures seulement. Ces hommes impitoyables ne m'écoutèrent pas. L'un d'eux après quelques paroles menaçantes, tira un pistolet d'un sac de cuir attaché à la selle de son cheval, et me le présenta deux fois, prêt à



faire feu. Cependant il fit ce geste d'un air si indifférent, que je doutai si le pistolet étoit chargé. Il l'arma une troisième fois, et se mit à battre la pierre avec un morceau d'acier. Je le priai de ne pas aller plus loin, et je retournai au camp avec la troupe.

En entrant dans la tente d'Ali, nous le trouvâmes de très-mauvaise humeur. Il demanda à l'un des Maures son pistolet, ouvrit et ferma plusieurs fois le bassinet, mit l'amorce, et tournant autour de moi, et me regardant d'un œil menaçant, il dit quelques mots, en arabe, que je ne compris pas. Je fis demander par mon petit Nègre, qui étoit en dehors de la tente, quel crime j'avois commis. On me répondit; qu'étant sorti du camp, sans la permission d'Ali, on me soupçonnoit d'avoir voulu m'évader; et que si désormais, on me voyoit hors de l'enceinte, le premier qui me rencontreroit avoit ordre de me tuer.

Dans l'après-midi, l'horizon, à l'est, étant devenu nébuleux, ce fut pour les Maures, le pronostic d'un vent de sable. En effet, il se leva le lendemain, et souffla pendant deux jours, presque sans



interruption. Ce vent n'est pas violent, c'est ce qu'un marin appelleroit une brise un peu forte. Mais il chasse une telle quantité de sable et de poussière, que l'atmosphère en est obscurcie; quelquefois on pouvoit à peine reconnoître les tentes. Comme les Maures font leur cuisine en plein air, ce sable se mêle à leurs Kouscous: il s'attache aux cheveux et à la peau, et lorsqu'il est humecté par la sueur, il forme une espèce de poudre et de pommade. Les Maures s'enveloppent la tête pour ne pas le respirer, et pour ne pas le recevoir dans les yeux, ils ont soin de tourner le dos au vent.

Toutes les femmes que je vis dans le camp avoient les pieds et les bouts des doigts teints d'un jaune de safran. Je n'ai pu savoir, si c'étoit par superstition, ou par coquetterie. Depuis mon arrivée à Benownm, la curiosité de ces femmes m'avoit été extrêmement importune, mais le 25, au soir, elles mirent ma patience à une épreuve plus fâcheuse que toutes les autres. Soit d'elles-mêmes, soit qu'elles y eussent été excitées, plusieurs femmes vinrent dans ma tente, et me déclarèrent nettement qu'elles vouloient s'assurer par



elles-mêmes, si les Nazaréens étoient circoncis, comme les sectateurs de Mahomet. On peut juger de mon embarras à cette étrange proposition. Bien résolu de ne pas satisfaire leur indécente curiosité, je crus devoir tourner la chose en plaisanterie. Je leur observai qu'il n'étoit pas d'usage en Europe de faire une pareille démonstration, en présence d'un aussi grand nombre de jolies femmes; mais que si elles vouloient se retirer toutes, à l'exception d'une que je montrai, c'étoit la plus jeune et la plus jolie, je lui donneroie toute satisfaction. Elles entendirent la plaisanterie, et sortirent en riant de tout leur coeur. Celle à qui j'avois donné la préférence ne demanda pas à en profiter, mais elle me sut gré du compliment, car aussitôt après, elle m'envoya du lait et quelque chose à manger.

28 mars. Il arriva au camp un gros troupeau de bétail, et l'un des conducteurs à qui Ali avoit prêté mon cheval, me dit qu'il étoit devant la tente du roi, et me fit présent d'un pied d'antelope. Peu de temps après, Ali m'envoya dire, par un de ses esclaves, que je me tinsse prêt, dans l'après-midi, à monter à cheval avec



lui, parce qu'il vouloit me faire voir à quelques-unes de ses femmes.

Vers les quatre heures, Ali, avec six de ses courtisans, vint à ma tente, et me dit de le suivre. J'obéis volontiers. Mais il se présenta une nouvelle difficulté. Les Maures accoutumés à des vêtemens amples et aisés furent choqués de mes culottes de nanquin. Ils trouvèrent cette manière de s'habiller, non-seulement de mauvais goût, mais encore indécente, surtout lorsqu'il étoit question de paroître devant des dames. Ali ordonna à mon Nègre d'aller me chercher le manteau que j'avois toujours porté depuis que j'étois à Benowm, et de me dire de m'en envelopper. Nous entrâmes successivement dans les tentes de quatre femmes, qui me présentèrent chacune un vase plein d'eau et de lait. Toutes ces femmes étoient d'une corpulence remarquable, ce qui, parmi les Maures, est une grande beauté. Elles me parurent fort curieuses. Elles examinoient avec beaucoup d'attention mes cheveux et ma peau, affectant de me regarder comme un être d'une espèce inférieure : elles fronçoient les sourcils, et faisoient la grimace, en voyant la blancheur de mon teint. Dans



cette petite excursion, ma mine et mon habillement divertirent beaucoup toute la compagnie. Les Maures caracolloient autour de moi, comme autour d'un animal sauvage qu'ils auroient voulu agacer. Ils agitoient leurs mousquets au-dessus de leur tête, et faisoient mille promesses d'équitation, sans doute pour déployer toute leur adresse, et leur incontestable supériorité aux yeux d'un malheureux captif.

On ne peut nier que les Maures ne soient d'excellens écuyers. Ils n'ont jamais peur à cheval. Leurs selles, fort élevées par devant, et par derrière, leur donnent une assiette sûre, et s'ils viennent à tomber, la chute sur un terrain doux et sablonneux est rarement dangereuse. Un de leurs principaux amusemens, et ce en quoi ils mettent leur gloire, c'est de faire courir un cheval au grand galop, et de l'arrêter tout court, en le faisant plier sur les hanches. Ali montoit toujours un cheval blanc de lait, la queue teinte en rouge. Il n'alloit jamais à pied, si ce n'est à la prière: même pendant la nuit, il y avoit toujours, à portée de sa tente, deux ou trois chevaux tous sellés. Les Maures font un grand cas de



leurs chevaux, dont la vitesse les sert si bien dans leurs courses déprédatrices sur le territoire des Nègres. Ils les font manger trois à quatre fois par jour, et le soir, ils leur donnent une grande quantité de lait, que ces animaux paroissent goûter singulièrement.

5 avril. Un enfant qui étoit malade depuis quelque-temps, mourut dans une tente à côté de ma cabane. La mère et les parens commencèrent aussitôt les hurlemens funèbres, et plusieurs femmes vinrent pour assister à ce lugubre concert. Je n'eus pas la facilité de voir l'enterrement. Cette cérémonie se fait, la plupart du temps, à la nuit fermée, et presque toujours dans le voisinage de la tente. Sur le lieu de la sépulture, on plante un arbrisseau dont un étranger n'oseroit arracher, ni même toucher une feuille: tant ces peuples ont de respect pour les morts!

7 avril. Vers les quatre heures du soir, il s'éleva un tourbillon si furieux, qu'il emporta trois tentes, et renversa un des murs de ma cabane. Ces tourbillons viennent du Grand Désert. Ils sont très-communs dans cette saison. J'en ai vu cinq à six en même-temps. Ils



apportent des montagnes de sable. On croiroit de loin que ce sont des colonnes mobiles de fumée.

Les rayons d'un soleil brûlant réfléchis sur un terrain sec et sablonneux produisent dans l'air une chaleur insupportable. Comme Ali m'avoit enlevé mon thermomètre, je ne puis en donner une mesure exacte et comparative. Je dirai seulement, qu'à midi, lorsque l'action verticale du soleil est secondée par le vent du désert, la terre est souvent échauffée, au point qu'il est impossible de marcher nu-pieds. Les esclaves nègres eux-mêmes prennent leurs sandales, pour aller d'une tente à une autre. A cette heure de la journée, les Maures dorment, ou restent immobiles étendus dans leur tente. J'ai souvent éprouvé que le vent étoit si chaud, que j'avois peine à tenir la main exposée au courant d'air qui passoit à travers les fentes de ma cabane.

8 *avril*. Le vent souffla du sud-ouest, et pendant la nuit, il y eut une pluie abondante, accompagnée d'éclairs et de tonnerre.

10 *avril*. Sur le soir, le Tabala, ou le gros tambour annonça une noce qui se célébroit dans une tente voisine. Il y



avoit une assemblée nombreuse des deux sexes, mais je n'y remarquai pas la joie et la gaieté qui embellissent les noces des Nègres. Ni chant, ni danse, ni aucune autre sorte d'amusement. Une femme frappoit sur le tambour, et les autres femmes, toutes à-la-fois, pousoient par intervalle un cri aigre et perçant.

Ennuyé de cette fête monotone, je me retirai dans ma cabane. Je commençois à m'assoupir, lorsqu'une vieille femme, tenant à la main une écuelle de bois, s'approcha de moi, et me dit qu'elle m'apportoit un présent de la part de l'épousée. Je n'étois pas encore remis de la surprise que m'avoit causée ce message, que la vieille me jeta au visage ce qu'il y avoit dans l'écuelle. Je m'aperçus bientôt que c'étoit une eau lustrale, semblable à celle dont on dit que les prêtres, chez les Hottentots, arrosent les nouveaux mariés, et je ne doutai pas que la vieille n'eût eu le dessein de m'insulter. Mais elle me dit, du ton le plus sérieux, et le plus persuasif, que cela venoit de la personne même de l'épousée, et que c'étoit une faveur distinguée, dont les garçons maures se trouveroient extrêmement flattés. D'après cette assurance



si obligeante, je m'essuyai le visage, et je chargeai la vieille de faire mes remerciemens à la nouvelle mariée.

Toute la nuit, le tambour de noce ne cessa de battre, et les femmes continuèrent de chanter, ou plutôt de siffler. Vers les 9 heures du matin, la nouvelle mariée fut conduite en cérémonie de chez sa mère, accompagnée de plusieurs femmes qui portoient la tente dont son mari lui avoit fait présent, les unes tenant les perches, les autres, les cordes. Elles s'avancèrent, en ordre, toujours sifflant, jusqu'au lieu désigné pour la résidence de l'épousée, où la tente fut tendue. Le mari suivoit avec quelques hommes et quatre jeunes bœufs, que l'on attacha aux quatre cordes de la tente. On tua un cinquième bœuf qui fut dépecé et distribué aux assistans. Ainsi finit la cérémonie.

---



## C H A P I T R E X I.

*Suite du séjour de l'Auteur dans le camp de Benowm. — Renseignemens qu'il se procure touchant les villes de Houssa et de Tombuctoo. — Route de Maroc à Benowm. — Ali transporte son camp vers le nord. — L'auteur est présenté à la reine Fatime. — Disette d'eau.*

Depuis un mois que duroit ma captivité, chaque jour m'avoit apporté quelque nouvelle infortune. Je suivois avec impatience la course trop lente du soleil, et tous les soirs, je bénissois ses derniers rayons, qui répandoient une couleur douce sur le sable de ma cabane. La chaleur de la nuit étoit étouffante, mais, du moins mes persécuteurs me laissoient respirer, et je pouvois alors me livrer à la solitude et à la réflexion.

Vers minuit, on m'apportoit une écuelle de Kouskou, avec un peu d'eau et de sel, pour mes deux compagnons et pour moi. C'étoit notre unique repas. Pendant les 24 heures, nous n'avions que ce mince

ordinaire, à peine suffisant pour nous soutenir, et pour apaiser le tourment de la faim. Je dois observer, que c'étoit pour les Mahométans la saison du carême. Les Maures, qui sont fort scrupuleux sur cet article, croyoient devoir me faire jeûner aussi bien qu'eux.

Cependant, avec le temps, je m'accoutumai à ma situation. J'éprouvai que je pouvois supporter la faim et la soif plus aisément que je n'avois cru. Enfin pour me désennuyer, j'imaginai d'apprendre à écrire l'arabe. Ceux qui venoient me voir m'eurent bientôt appris à connoître les lettres, et je m'aperçus qu'ils devinrent moins importuns, dès qu'ils me virent occupé de cette étude. Quand il entroit dans ma tente un Maure dont la contenance ne m'annonçoit rien que de sinistre, je le priois, ou d'écrire lui-même sur le sable, ou de déchiffrer les caractères que j'y avois tracés: la vanité lui faisoit faire ce que je n'aurois pas obtenu de sa complaisance.

14 *avril*. La reine Fatime n'étant pas encore arrivée, Ali se décida à l'aller trouver, et à la ramener avec lui à Benowm. Il y avoit deux jours



de marche, et il falloit des vivres pour la route. Ali se défioit de tout le monde; dans la crainte d'être empoisonné, il ne mangeoit d'aucun mets, qu'il n'eût été apprêté sous ses yeux. Il fit tuer un bœuf gras: on le coupa en tranches minces que l'on fit sécher au soleil, et pour compléter la provision, on y joignit quelques sacs de Kouscous secs.

Avant le départ du roi, les Nègres de la ville de Benowin, selon ce qui se pratiquoit tous les ans, vinrent montrer leurs armes et payer le tribut stipulé, en blé et en drap. Ils étoient fort mal armés. Vingt-deux avoient des mousquets, quarante ou cinquante des arcs et des flèches, autant environ, hommes, ou enfans, n'avoient que des lances. Ils se rangèrent devant la tente d'Ali, et y demeurèrent jusqu'à ce qu'on eût fait la revue de leurs armes, et que l'on eût apaisé quelques légères contestations.

Le 16, vers minuit, Ali partit de Benowin, avec une suite peu nombreuse. Son absence ne devoit être que de neuf à dix jours.

18 *avril*. Deux jours après le départ d'Ali, je vis arriver au camp un shérif qui



qui venoit de Walet, capitale du royaume de Biroo. Il en apportoit du sel, et quelques autres articles. Comme on ne lui avoit pas préparé de tente, il se logea dans ma cabane. Il me parut bien instruit. La connoissance qu'il avoit des langues arabe et bambarréenne lui donnoit la facilité de voyager dans un grand nombre de royaumes. Il faisoit sa résidence ordinaire à Walet, mais il avoit vu Houssa, et passé quelques années à Tombuctoo. Je lui demandai la distance de cette dernière ville à Walet. „Auriez-vous, me dit-il, le dessein de faire ce voyage? Oui, lui répondis-je. „Gardez-vous-en bien, me dit-il, en secouant la tête. Dans ce pays les chrétiens sont regardés comme les enfans du diable, et les ennemis du Prophète. «

J'appris de lui les particularités suivantes. Houssa est la plus grande ville qu'il ait jamais vue. Walet est plus grand que Tombuctoo, mais peu connu des étrangers, parce qu'il est éloigné du Niger, et qu'il ne s'y fait guères d'autre commerce que celui du sel. De Benown à Walet, il y a dix jours de marche, sans rencontrer de ville remarquable. Les voyageurs achètent du lait de quelques Arabes, qui se



tiennent avec leurs troupeaux près des abreuvoirs. Pendant deux jours de cette route, on ne trouve point d'eau. De Walet, à Tombuctoo, onze jours de marche. L'eau est plus abondante, et l'on voyage ordinairement sur des bœufs. Le shérif me dit encore qu'il y avoit à Tombuctoo beaucoup de Juifs, parlant arabe, et faisant les mêmes prières que les Maures. Il me montrait souvent de la main le sud-est, en me disant que Tombuctoo étoit situé dans cette direction; et quoique je lui fisse souvent répéter cette indication, je n'aperçus dans toutes ses réponses aucune variation considérable.

*24 avril.* Le shérif Sidi Mahomet Moorā Abdalla, natif de Maroc arriva au camp avec cinq bœufs chargés de sel. Dans un séjour de quelques mois à Gibraltar, il avoit appris assez d'anglais pour se faire entendre. Il me dit qu'il avoit mis cinq mois à venir de Santa Cruz; mais qu'une grande partie de ce temps avoit été employée aux opérations de son commerce. Voici l'itinéraire qu'il me donna, pour la route de Maroc à Benowm. De Maroc à Swera, trois jours — à Agadir, trois jours — à Jiniken, dix jours — à Wadenoon,



quatre jours — à Lakeneig, cinq jours — à Zeerivin-Zerimar, cinq jours — à Tisheet, dix jours — à Benowm dix jours, cinquante jours en tout. Mais ordinairement, les voyageurs s'arrêtent un temps considérable à Jiniken, et à Tisheet. C'est dans ce dernier lieu que se tire des rochers le sel qui est l'objet d'un si grand commerce avec les Nègres.

L'entretien de ces deux Shérifs, et de quelques autres étrangers qui se rendoient au camp de Benowm adoucit l'ennui de ma prison. D'un autre côté, comme le soin de ma cuisine étoit abandonné aux esclaves d'Ali, sur lesquels je n'avois pas la moindre autorité, je me trouvai encore plus mal traité que je ne l'avois été durant le carême des Maures. Deux jours de suite, on oublia de nous envoyer la portion accoutumée. Mon fidelle Demba, alla, dans une ville de Nègres, quêter de cabane en cabane, mais il n'en rapporta que quelques poignées de pommes de terre qu'il s'empressa de venir partager avec moi. Les premières épreintes de la faim produisent une sensation bien pénible; mais, au bout de quelque temps, on tombe dans un état de langueur et de foiblesse; et



alors, un verre d'eau, en tenant l'estomac tendu, ranime les esprits, et dissipe le mal-aise, pour quelques momens. Johnson et Demba étoient extrêmement abattus : je les voyois étendus sur le sable, assoupis, et comme engourdis. J'eus quelque peine à les éveiller, lorsqu'on nous apporta du Kouscou. Pour moi, je ne me sentois pas d'envie de dormir. Mais j'avois la respiration convulsive; et ce qui m'inquiéta davantage, ma vue s'obscurcissoit, et je me sentois prêt à tomber en défaillance, toutes les fois que je voulois me lever. Ces symptômes disparurent quelque temps après que j'eus pris de la nourriture.

Tous les jours, nous nous attendions à voir revenir Ali et Fatime du *Saheel*, ou pays du nord. Mansong, roi de Bambarra, avoit, comme je l'ai dit plus haut, envoyé demander au roi de Ludamar une troupe de cavalerie, pour l'aider à se rendre maître de la ville de Gedingooma. Non content d'un refus, Ali avoit traité avec hauteur et mépris les envoyés de Mansong, qui abandonna le siège de Gedingooma, pour se préparer à tirer vengeance de l'insulte qu'il venoit de recevoir.



29 *avril*. Un messager arrivé à Benown, nous apprit que l'armée du roi de Bambarra s'approchoit des frontières du Ludamar. Cette nouvelle mit tout le pays en confusion. Le fils d'Ali, suivi de vingt hommes à cheval, se rendit à Benown. Il donna ordre d'emmener sur-le-champ tout le bétail, de plier toutes les tentes, et de se tenir prêt à partir dès le lendemain matin.

A la pointe du jour, tout le camp étoit en mouvement. On chargea le bagage sur des boeufs. Les deux perches qui soutiennent les tentes étoient placées sur les côtés, ainsi que différens meubles et ustensiles de bois. La toile de la tente couvroit le tout, et servoit de siège à une ou deux femmes, car les Mauresques sont mauvaises marcheuses. Les concubines favorites du roi étoient sur des chameaux, avec une selle d'une construction particulière, et un pavillon pour les garantir du soleil. Nous marchames toujours vers le nord, jusqu'à midi, que le fils du roi ordonna à toute la troupe, à l'exception de deux tentes, d'entrer dans un bois épais, à droite du chemin. J'eus ordre d'accompagner les deux tentes, et nous arrivames



le soir à Farani, ville de Nègres. Nous dressames les tentes dans une place découverte, à peu de distance de la ville.

Le décampement s'étoit fait avec tant de désordre et de précipitation, que les esclaves chargés de me nourrir n'avoient pas eu le temps d'apprêter mon ordinaire; et dans la crainte que leurs provisions sèches ne fussent épuisées, avant que nous eussions gagné le lieu de notre destination, lequel n'étoit connu que d'Ali et de quelques-uns des principaux, ils jugèrent à propos de me faire jeûner ce jour-là.

1<sup>er</sup> mai. J'avois quelque raison de craindre que ce jour ne fût encore un jour de jeûne. J'allai donc, le matin à Farani, et je m'adressai au Dooti, le priant de me donner quelques provisions. Il le fit avec bonté, et m'invita à venir chez lui tous les jours, tant que je serois dans le voisinage. Tels sont les Nègres que les Maures affectent de mépriser, et de traiter comme une race de vils esclaves.

Deux esclaves de la maison d'Ali, un homme et une femme qui avoient accompagné les tentes, vinrent dans la matinée aux puits de la ville, pour faire boire leurs



bestiaux : l'eau commençoit à devenir rare. A la vue des troupeaux , les Nègresses prirent leurs cruches , et s'enfuirent en courant vers la ville. Mais avant d'y entrer , elles furent arrêtées par les deux esclaves qui les forcèrent à retourner , et à verser dans les auges du troupeau l'eau qu'elles apportoient à leurs familles ; et comme il ne s'en trouva pas assez , elles furent encore obligées d'en tirer j'usqu'à ce que les bestiaux fussent désaltérés. Deux petites Nègresses ne paroissant pas obéir avec assez de promptitude , l'esclave mauresque leur cassa deux écuelles de bois sur la tête.

3 mai. Nous partimes de Farani , et après avoir fait un circuit dans les bois , nous arrivames le soir au camp d'Ali. Ce camp situé au milieu d'un bois épais , à deux milles environ d'une ville nègre , nommée Bubaker , avoit plus d'étendue que celui de Benowm. Je me rendis sur-le-champ auprès d'Ali , dans l'intention de faire ma cour à la reine Fatime qui étoit venue avec lui de Saheel. Le roi parut charmé de me revoir , il me serra la main , et dit à sa femme que j'étois le chrétien. Elle avoit la physionomie arabe , de longs



cheveux noirs, et beaucoup d'embonpoint. Au premier moment, elle parut choquée de voir un chrétien si près d'elle : mais, lorsqu'à l'aide d'un petit Nègre qui entendoit l'arabe et le mandingue, j'eus répondu à une multitude de questions qu'elle me fit sur le pays des chrétiens, elle se mit plus à l'aise : elle m'offrit une jatte de lait, ce que je regardai comme un augure favorable.

La chaleur étoit excessive. Toute la nature languissoit, le pays ne présentoit, au loin, qu'une triste plaine de sable, parsemée çà et là de quelques misérables arbustes, à l'ombre desquels les bestiaux affamés léchoient l'herbe desséchée, tandis que les chèvres et les chameaux se disputoient quelques brins de feuillage. L'eau étoit plus rare qu'à Benowm. Jour et nuit, les puits étoient assiégés par les bestiaux qui remplissoient l'air de leurs meuglemens, et se battoient pour trouver place à l'abreuvoir. Il y en avoit que la soif avoit rendus furieux. Ceux qui n'avoient pas la force d'arriver jusqu'à l'auge, dévorotent avidement une boue noirâtre qui remplissoit les ornières auprès des



puits, soulagement passager qui devenoit funeste à la plupart.

Tout le camp souffroit beaucoup de la disette d'eau, et moi plus que personne. Ali m'avoit donné une outre pour mettre de l'eau, et Fatime m'en fit donner une ou deux fois. Mais, lorsque Demba se présentoit au puits, pour remplir mon outre, les Maures le recevoient à coups de bâton. Ces Barbares ne pouvoient souffrir que l'esclave d'un chrétien puisât de l'eau dans des citernes creusées par les disciples du Prophète. Ce traitement, à la fin, effraya tellement ce pauvre garçon, qu'il auroit, je crois mieux aimé périr de soif, que de tenter de remplir son outre. Il se réduisit donc à quêter un peu d'eau auprès des Nègres qui étoient à la suite du camp. Je me déterminai à faire de même, mais avec peu de succès, les Maures et les Nègres étoient sans pitié, et je passai plus d'une nuit dans le supplice de Tantale. A peine avois-je fermé l'oeil, que mon imagination me transportoit au bord des ruisseaux et des rivières de mon pays natal. Je me promenois sur des rives verdoyantes: je contemplois, avec transport, ces flots purs et limpides, et je me baissois



pour étancher la soif brûlante qui me dévorait. Mais hélas ! l'effort m'éveilloit, et faisoit disparoître l'illusion. Je ne me trouvois plus qu'un malheureux captif, périssant de soif, au milieu des déserts de l'Afrique.

Un jour que je n'avois pu obtenir une goutte d'eau dans tout le camp, et que j'avois la fièvre, je voulus voir si je serois plus heureux, en allant aux puits, à un demi-mille de la ville. Je sortis à minuit, et guidé par les mugissemens du bétail, j'arrivai à l'endroit où quantité de Maures n'étoient occupés qu'à tirer de l'eau. Je demandai la permission de boire : partout je fus repoussé avec outrage. Cependant, allant d'un puits à un autre, j'en trouvai un près duquel il n'y avoit qu'un vieillard et deux enfans. A ma première demande, le vieillard me tira un seau d'eau : mais, au moment où j'allois le saisir, il se ressouvint que j'étois chrétien, et ne voulant pas que son seau demeurât souillé par l'attouchement de mes lèvres, il versa l'eau dans l'auge, et me dit de boire dedans. Cette auge étoit une des plus petites et trois vaches s'en étoient déjà emparées. Je me mis à genou, et



avançant la tête entre deux vaches, je bus avec délices, tant qu'il y eut assez d'eau pour baigner mes lèvres. Les vaches se disputèrent les dernières gouttes.

Tout le reste du mois de mai, j'eus beaucoup à souffrir de la chaleur, du reste ma situation étoit toujours la même. Ali continuoit de me regarder comme prisonnier de bonne guerre; pour Fatime, elle me faisoit donner un ordinaire plus copieux que celui de Benowm, mais elle n'avoit encore rien dit qui pût me faire espérer liberté. Cependant les vents qui changeoient souvent, les nuages qui s'amassoient, des éclairs lointains et d'autres symptômes de la même nature annonçoient l'approche de la saison pluvieuse, pendant laquelle, tous les ans, les Maures évacuent le pays des Nègres, pour se retirer sur les confins du Grand Désert. Je regardai ce moment comme une crise qui devoit décider de mon sort, et je résolus de l'attendre sans marquer d'inquiétude. Mais sur ces entrefaites, il arriva un incident qui accéléra ma délivrance au-delà de tout ce que je pouvois espérer.

Les Kaartéens fugitifs qui s'étoient réfugiés dans le Ludamar, ainsi que je l'ai



dit au chapitre VIII, voyant que les Maures étoient sur le point de les quitter, et craignant le ressentiment de leur souverain qu'ils avoient abandonné si lâchement, offrirent de traiter avec Ali, pour qu'il leur donnât deux cents cavaliers maures, qui les aidassent à chasser Daisy de Gedingooma. En effet, ils concevoient parfaitement, qu'il n'y avoit de sureté pour eux, ni dans leur propre pays, ni dans aucun des royaumes voisins, à moins que Daisy ne fût vaincu ou humilié. Dans la vue de tirer de l'argent des Kaartéens, Ali prêta l'oreille à leur proposition, et donna ordre à son fils de partir sur-le-champ pour Jarra, résolu de l'y suivre lui-même dans peu de jours.

L'occasion me parut favorable, et je n'eus garde de la laisser échapper. Je savois que Fatime avoit une grande influence dans toutes les affaires d'état. Je la suppliai de s'intéresser auprès d'Ali, pour qu'il me permit de l'accompagner à Jarra. Après avoir hésité quelque temps, Fatime me promit de parler en ma faveur. Je lui avois enfin inspiré de la compassion, et elle me traitoit avec bonté. On retira tout mon bagage du grand sac de cuir qui étoit

dans un coin de la tente d'Ali. Il me fallut encore expliquer la manière de se servir des bas, des bottes, et d'autres choses inconnues chez les Maures. Je me prêtai avec plaisir à tout ce que l'on me demandoit. On finit par m'assurer que, sous peu de jours, j'aurois la liberté de partir.

Persuadé, qu'une fois arrivé à Jarra, je trouverois quelque moyen de m'en échapper, je me livrai dès-lors à l'espérance de voir bientôt finir ma captivité. Cette espérance n'a pas été trompée. Mais avant de raconter comment la liberté me fut rendue, je vais m'arrêter un moment, pour rassembler quelques observations générales sur le caractère des Maures, et sur le pays, qui n'ont pu trouver place dans le récit de mes aventures.

---



## CHAPITRE XII.

*Nouvelles réflexions sur le caractère des Maures, et sur leurs manières. — Remarques sur le Grand Désert, sur les animaux sauvages et domestiques que l'on y trouve etc. etc.*

Les Maures qui occupent cette partie de l'Afrique sont divisés en plusieurs hordes ou tribus séparées. Les plus redoutables, à ce que l'on m'a assuré, sont celles du Trasart, et de l'Ilbraken, sur la rive septentrionale du Sénégal. Les tribus du Gédumah, du Jafnoo, et du Ludamar, quoique moins nombreuses que les deux premières, sont très-puissantes, et très-belligueuses. Ces différentes tribus ne reconnoissent pas de souverain commun. Chacune à son chef, ou son roi, dont le pouvoir est absolu.

En temps de paix, ces peuples s'occupent généralement du soin des bestiaux. C'est principalement de la chair de leurs troupeaux que subsistent les Maures, et ils passent continuellement de la gourman-



dise à l'abstinence. Les jeûnes fréquens et rigoureux de leur religion, et les voyages pénibles qu'ils font de temps-en-temps dans le désert les endurent contre la faim et la soif; mais s'ils trouvent l'occasion de se livrer à leur appétit, ils dévorent en un repas ce qui suffiroit à trois Européens. Ils donnent peu d'attention à l'agriculture. Le sel qu'ils tirent des puits salans du Grand Désert, et qu'ils livrent aux Nègres, leur procure du blé, des étoffes de coton, et d'autres denrées nécessaires.

La stérilité naturelle du pays est cause qu'il fournit peu de matières propres à être manufacturées. Cependant les Maures ont l'art de fabriquer une étoffe grossière dont ils couvrent leurs tentes. Elle est faite de poil de chèvre, filé par les femmes. Ils savent aussi préparer les peaux, et se faire des selles, des brides, des bourses, et d'autres ustensiles de cuir. Avec le fer natif qu'ils achètent des Nègres, ils font des lances, des couteaux, et des marmites. Mais pour les sabres, les armes à feu avec la munition, ils les reçoivent des Européens, en échange des esclaves qu'ils ont enlevés dans leurs



courses sur le pays des Nègres. Leur principal commerce, en ce genre, se fait avec les Français établis sur le Sénégal.

Les Maures sont de rigides Mahométans. Avec la bigoterie et la superstition de leur secte, ils en ont toute l'intolérance. Il n'y a point de mosquée à Benowm : le service s'y fait dans une espèce de hangar découvert, fermé par des nattes. Le prêtre est en même-temps le maître d'école. Tous les soirs, les jeunes gens s'assemblent devant sa tente, et à la lueur d'un grand feu de fagots et de bouse de vache, le maître leur apprend les principes de l'Islamisme, et quelques sentences de l'Alcoran. Leur alphabet diffère peu de celui de Richardson, dans sa grammaire arabe. En écrivant, ils se servent des points voyelles. (\*) Les prêtres maures affectent quelque connoissance de la littérature étrangère. Celui de Benowm se vantoit

---

(\*) Les anciennes langues de l'Orient, comme l'hébreu, le syriaque, le caldaïque et l'arabe n'ont point de lettres qui répondent à nos voyelles. Dans les temps postérieurs, on y a suppléé par différens points placés au-dessus, ou au-dessous des consonnes. C'est ce que l'on appelle *points voyelles*.



vantoit de pouvoir lire les livres des Chrétiens. Il me montra je ne sais quels caractères barbares, qu'il prétendoit être l'alphabet romain. Il me fit voir encore un autre écrit également inintelligible, le *Kallam il indi*. Sa bibliothèque consistoit en neuf volumes *in-quarto*, la plupart, sans doute, livres de religion, car sur presque toutes les pages, on lisoit le nom de Mahomet, en lettres rouges.

Les écoliers écrivent leurs leçons sur des planches minces, le papier étant trop cher, pour être d'un usage général. Ils paroissent avoir de l'ardeur et de l'émulation: même en travaillant, ils portent toujours leur planche attachée à l'épaule. Lorsqu'un enfant a chargé sa mémoire d'un petit nombre de prières, et qu'il sait lire et écrire certains passages de l'Alcoran, on le tient pour suffisamment instruit, et il peut entrer dans le monde avec confiance. Plein de son rare savoir, il accable de tout son mépris le Nègre illettré, et saisit toutes les occasions de faire sentir sa supériorité à ceux de ses compatriotes qui n'ont pas reçu une si brillante éducation.

Pour ce qui est des jeunes filles, leur



éducation est totalement négligée. Les Maures comptent pour rien les qualités de l'esprit dans l'idée qu'ils se font du caractère des femmes. Ils les regardent, je crois, comme des animaux d'une espèce inférieure, uniquement destinés par la nature aux plaisirs de leurs maîtres. Ils ne leur demandent d'autres qualités, d'autres talents que ceux qui se rapportent à la volupté. Une soumission d'esclave est pour elles le premier et le plus indispensable des devoirs.

Les Maures ont une singulière idée de la beauté d'une femme. Ils font peu de cas des grâces de la figure et du maintien, d'un regard expressif, d'une physionomie animée : mais l'embonpoint et la beauté sont pour eux des termes à-peu-près synonymes. Une femme qui n'a que des prétentions ordinaires ne doit pas pouvoir marcher sans le secours de deux esclaves qui lui donnent le bras. Une beauté accomplie est la charge d'un chameau. En conséquence de ce goût national pour les formes massives, les mauresques, dès leur enfance, se donnent une peine infinie pour acquérir de l'embonpoint. Les mères forcent leurs filles d'avaler tous les



matins une énorme quantité de Kouscou, et une large écuelle de lait de chamelle. Peu importe que l'enfant ait, ou n'ait pas appétit, il faut obéir, ou être battue. Je vis un jour une pauvre petite fille tenir pendant plus d'une heure la jatte de lait près de ses lèvres, pleurant et criant de toutes ses forces. Sa mère, une baguette à la main, la regardoit sévèrement, et la frappoit sans pitié, lorsqu'elle cessoit de boire. Du reste, cet étrange régime n'entraîne ni indigestion, ni maladie. Il n'a d'autre effet que de couvrir une jeune femme d'une masse de graisse qui, aux yeux des Maures, en fait un prodige de beauté.

Comme les Maures achètent des Nègres tous leurs habillemens, les femmes sont obligées de mettre de l'économie dans leur parure. En général, leur vêtement consiste en une large pièce d'étoffe de coton, qui leur enveloppe les reins, et tombe presque jusqu'à terre, en forme de jupon; et en deux pièces carrées cousues ensemble, et attachées sur les épaules. Pour coiffure, elles ont communément une bande d'étoffe, plus large par devant, qu'elles rabattent sur les yeux, lorsqu'elles vont



au soleil. Souvent même, hors du logis, elles sont voilées de la tête aux pieds.

Les occupations des femmes sont différentes selon leur fortune. La reine Fatime, et quelques autres du premier rang, comme les grandes dames, dans certaines contrées de l'Europe, passent la plus grande partie de leur temps à recevoir des visites, à remplir des devoirs de dévotion, ou à contempler leurs charmes dans un miroir. Celles d'un rang inférieur s'occupent de travaux domestiques. Elles sont vaines et babillardes. Si quelque chose les met de mauvaise humeur, elles s'en prennent ordinairement à leurs esclaves femelles, sur qui elles exercent l'autorité la plus despotique.

Rien de plus dur que la condition de ces malheureuses créatures. Dès la pointe du jour, on les envoie chercher de l'eau dans de grandes outres, non-seulement pour l'usage de la famille, mais encore pour abreuver les chevaux: car les Maures épargnent volontiers à leurs chevaux la peine d'aller jusqu'aux puits. Ensuite elles broient le grain et apprêtent à manger, toujours en plein air, exposées à la chaleur réunie du soleil, du sable et



du feu. [Dans les intervalles, elles nettoient la tente, préparent le laitage, et font, en un mot, tout le service domestique. Avec un travail si pénible, elles sont mal nourries, et souvent cruellement châtiées.

Chez les Maures du Ludamar, l'habillement des hommes est à-peu-près le même que celui des Nègres, dont j'ai déjà parlé, excepté que tous les Maures portent le turban, signe caractéristique du mahométisme. Ce turban, pour l'ordinaire, est blanc, et d'étoffe de coton. La plupart des Maures ont les cheveux courts, touffus et noirs. Ceux qui peuvent avoir une longue barbe, en sont extrêmement fiers : c'est pour eux la preuve qu'ils sont de race arabe et ancienne. Ali étoit de ce nombre. Moi-même, je ne doute pas que ma barbe ne m'ait donné quelque considération à leurs yeux. Elle étoit d'une longueur énorme : les Maures ne pouvoient la regarder sans admiration et sans envie, et je suis bien persuadé que ces pieux musulmans étoient fâchés qu'une si belle barbe appartint à un chrétien.

Les seules maladies dominantes que j'aye observées parmi les Maures, sont



les fièvres intermittentes et la dyssenté-rie. Quelquefois, on emploie pour les gué-rir des recettes de bonnes femmes, plus sou-vent, on abandonne la nature à elle-même. On m'a parlé de la petite vérole, comme faisant de temps-en-temps de grands rava-ges dans le Ludamar; mais, durant ma captivité, je n'ai pas appris qu'elle s'y soit montrée. Cependant, j'ai su par le docteur Laidley, qu'elle règne dans quelques tri-bus maures, d'où elle passe, au midi, dans le pays des Nègres. Je tiens encore de lui que l'inoculation est en usage chez les Nègres de la Gambie.

Quoique dans le Ludamar, les droits civils soient comptés pour peu de chose, il faut bien, pour l'exemple, que les cri-mes y soient punis de temps-en-temps. La justice criminelle, autant que j'ai pu l'observer y est expéditive. Le coupable étoit conduit en présence d'Ali, qui pro-nonçoit à sa fantaisie, et de sa seule au-torité. J'ai lieu de croire néanmoins, que les peines capitales ne s'infligent jamais, ou que très-rarement, si ce n'est à l'é-gard des Nègres.

La principale richesse des Maures con-siste dans leurs nombreux troupeaux. Mais



comme la vie pastorale laisse beaucoup de loisir, la plupart végètent dans une oisiveté absolue. Ils passent les journées entières à s'entretenir de leurs chevaux, ou à concerter des plans d'incursions et de pillage dans les villages des Nègres.

C'est la tente du roi qui est le rendez-vous ordinaire des oisifs. Là, chacun dit librement tout ce qu'il pense sur le compte des autres; mais à l'égard du maître, il n'y a qu'une manière de s'exprimer: son éloge est dans toutes les bouches, souvent on chante en chœur des chansons composées à sa louange, et pleines de flatteries si grossières qu'il n'y a qu'un despote maure qui puisse les entendre sans rougir. Le roi est distingué par la richesse de ses habits, d'un drap bleu de coton, acheté à Tombuctoo, ou d'une mousseline blanche de Maroc. Sa tente plus grande que les autres est couverte d'un drap blanc. Mais, dans le commerce de la vie, le souverain est souvent confondu avec les sujets. Quelquefois, il mange du même plat, et, pendant la chaleur du jour, il repose sur un même lit avec le conducteur de ses chameaux.

Les dépenses publiques du gouverne-



ment, et les dépenses particulières du roi sont défrayées par trois sortes d'impositions. La première exigée de tous les Nègres, se paye en blé, en draps, ou en poudre d'or: la seconde est levée sur les Korées, ou abreuvoirs des Maures, et se paye en bétail: la troisième est une taxe sur toutes les marchandises qui passent dans le royaume. Ce droit, pour l'ordinaire, se perçoit en nature. Une autre source de revenu pour le roi, c'est le droit de piller les individus. Les Nègres qui habitent le Ludamar, et les marchands qui le traversent ne craignent rien tant que de passer pour riches. Dans toutes les villes, Ali entretient des espions chargés de lui donner des informations sur la fortune des particuliers: et il a toujours quelque prétexte tout prêt, pour s'emparer des propriétés, et pour réduire les plus riches au niveau des plus pauvres.

Il ne m'a pas été possible de savoir avec quelque précision le nombre des Maures qui reconnoissent la domination d'Ali. La force militaire du Ludamar consiste principalement en cavalerie. Ces troupes sont bien montées, et très-propres à une guerre de surprise et d'escarmouches.



Chaque soldat se fournit d'un cheval, d'armes et d'équipage, c'est-à-dire, d'un grand sabre, d'un fusil à deux coups, d'un petit sac de cuir rouge pour mettre les balles, et d'une poire à poudre de corne attachée à l'épaule. Ils n'ont d'autre solde, que le butin qu'ils peuvent enlever. Cette cavalerie n'est pas fort nombreuse. Dans le temps qu'Ali faisoit la guerre au roi de Bambarra, elle n'excédoit pas 2000 hommes. Mais les Maures sujets du roi de Ludamar sont beaucoup plus nombreux en proportion. Les chevaux sont d'une grande beauté, et si estimés, que les princes nègres donnent quelquefois douze à quatorze esclaves pour un seul cheval.

Le Ludamar est borné au nord par le Grand Désert de Sahara. D'après les meilleures informations, je puis assurer que ce vaste océan de sable, qui occupe un si grand espace dans l'Afrique septentrionale, est presque entièrement inhabité. Dans quelques cantons néanmoins, une foible végétation offre de maigres pâturages aux troupeaux de quelques misérables Arabes qui vont errant d'un puits à un autre. De petites hordes de Maures ont établi leur résidence dans les endroits



où l'eau et les pâturages sont un peu plus abondans, et ils y vivent pauvres, mais, du moins, libres du joug tyrannique des Barbaresques.

Comme la plus grande partie du désert est entièrement dépourvue d'eau, il s'y trouve rarement des créatures humaines, à moins que ce ne soient des caravanes de marchands que l'avarice enhardit à braver les fatigues et les périls du voyage. On y rencontre parfois de petits arbrisseaux rabougris qui tracent la route aux caravanes, et donnent un peu de mauvais fourrage pour les chameaux. Souvent, le voyageur désolé, de quelque côté qu'il porte ses regards, ne découvre que le ciel, et une étendue de sable sans limites: vide affreux et désespérant, où l'œil ne trouve rien sur quoi il puisse se reposer, et qui rappelle sans cesse à l'esprit le danger imminent de périr de soif.

„ Au milieu de cette épouvantable solitude,  
„ le voyageur voit à ses pieds les carcasses  
„ des oiseaux que la violence des vents a  
„ transportés d'un climat plus heureux,  
„ dans ces plaines dévorantes: il ne songe  
„ qu'en frémissant à ce qui lui reste de  
„ chemin; il n'entend qu'avec horreur le



» sifflement de l'athmosphère qui le brûle :  
» unique son qui interrompe le vaste si-  
» lence du désert. « (\*)

L'antelope et l'autruche sont les seuls animaux sauvages qui puissent subsister dans ces tristes régions, la rapidité de leur course les rapprochant des lieux où il se trouve de l'eau. Vers les bords du désert, où l'eau est moins rare, il y a des lions, des panthères, des éléphants et des sangliers.

De tous les animaux domestiques, le chameau est le seul qui soit en état de voyager dans le désert. Par une suite de la singulière conformation de son estomac, le chameau peut avaler à-la-fois la quantité d'eau nécessaire pour dix à douze jours. Son pied large et souple est parfaitement adapté à un terrain sablonneux. Avec sa lèvre supérieure, il saisit et arrache les plus petites feuilles des buissons qu'il rencontre sur son chemin. Le chameau est la seule bête de somme employée par les caravanes qui coupent le désert selon différentes directions, de la Barbarie à la Nigritie. Je ne dirai rien de plus de

---

(\*) *Procédés de l'association d'Afrique, première partie.*



cet utile et docile animal, dont les Naturalistes ont donné les descriptions les plus satisfaisantes. J'ajouterai seulement, que les Maures en préfèrent la chair à toute autre, quoiqu'elle m'ait paru sèche et insipide. Le lait de la chamelle est universellement estimé, et en effet, il est doux, agréable et nourrissant.

Pour le teint, les Maures ressemblent aux Mulâtres des Indes occidentales. Mais ils ont dans la physionomie quelque chose de désagréable que n'ont pas les Mulâtres. J'ai cru remarquer souvent dans leurs traits des indices certains de cruauté et de perfidie. Je ne pouvois les fixer, sans éprouver un sentiment pénible. A leur regard féroce et égaré, celui qui les voit pour la première fois, les prendroit pour un peuple de fous.

Mais, c'est dans leurs expéditions contre les Nègres, que se manifeste particulièrement la perversité de leur caractère. Souvent, sans la moindre provocation, quelquefois même, après les plus belles protestations d'amitié, ils fondent à l'improviste sur les villages, et enlèvent le bétail et les habitans. Les Nègres usent rarement de représailles. L'audace et le



courage des Maures, la connoissance qu'ils ont du pays, mais sur-tout, la vitesse de leurs chevaux en font des ennemis trop formidables. Tant qu'ils ont les Maures dans leur voisinage, les petits états nègres placés vers les confins du désert, sont dans une frayeur habituelle qui ne leur permet pas de songer à se défendre.

Ainsi que les Arabes vagabonds, les Maures se transportent continuellement d'un lieu à un autre, selon les saisons et la commodité des pâturages. Au mois de février, lorsqu'un soleil brûlant dessèche toutes les plantes, ils plient leurs tentes, et se rapprochent du pays des Nègres, vers le sud. Ils y demeurent jusqu'au mois de juillet, que commence la saison des pluies. Alors après avoir acheté des Nègres, à qui ils donnent du sel en échange, le blé et les autres denrées dont ils ont besoin, ils retournent au nord, et passent tout le temps des pluies dans le désert, qu'ils quittent de nouveau lorsque la sécheresse et la stérilité le rendent tout-à-fait inhabitable.

En même-temps que cette vie errante et vagabonde endurecit les Maures à la fatigue, elle resserre les liens de leur petite



société, et leur inspire pour les étrangers une aversion presque insurmontable. Privés de tout commerce avec les nation civilisées, et se croyant, à raisons de leur mince littérature, infiniment supérieurs aux Nègres, ils sont le plus vain, le plus orgueilleux, et peut-être et le plus fanatique et le plus intolérant de tous les peuples de l'univers. A l'aveugle superstition du Nègre, ils réunissent la férocité et la perfidie de l'Arabe.

Il est assez probable, qu'avant mon arrivée à Benowm, la plupart de ces Maures n'avoient jamais vu de Blanc, mais tous avoient été élevés dans l'horreur du nom chrétien, et dans la persuasion que la vie d'un Européen ne méritoit pas plus de respect que celle d'un chien. Que la fin déplorable du major Houghton, et tout ce que j'eus moi-même à souffrir tout le temps que j'ai été leur prisonnier, serve du moins aux voyageurs à venir, et leur apprenne à fuir cette contrée inhospitalière.

Le lecteur me demanderoit peut-être un compte plus détaillé des mœurs, des coutumes, des superstitions et des préjugés de ce peuple si différent de tous



les autres. Mais il ne doit pas oublier que le malheur de ma situation ne me permettoit pas de prendre toutes les informations que j'aurois désirées. Je pourrois cependant ajouter quelques particularités à celles que je viens de rapporter ; mais comme elles conviennent également aux Nègres du sud, je les réserve pour quelqu'un des chapitres suivans.



## CHAPITRE XIII.

*L'auteur accompagne Ali à Jarra. — Demba son domestique est saisi et fait esclave par ordre d'Ali. — Ali retourne à son camp. — L'auteur reste à Jarra, et médite une évasion. — Il sort de cette ville avec les habitans, à l'approche d'une armée ennemie. — Il est arrêté par un parti de Maures. — Il échappe. — Poursuivi et volé par une autre troupe, il échappe encore.*

Ayant obtenu, comme je l'ai dit, la permission d'accompagner Ali à Jarra, je pris congé de la reine Fatime qui, avec beaucoup de grâce et de civilité, me fit rendre une partie de ma garde-robe. Le soir, avant mon départ, on me renvoya par l'ordre d'Ali mon cheval, avec la selle et la bride.

Le 26 mai, de bon matin, je partis du camp de Bubaker, accompagné de mon interprète Johnson, de mon petit Nègre Demba, et d'un nombre de Maures à cheval. Ali, avec une cinquantaine de cavaliers, étoit



étoit parti pendant la nuit. Vers midi, nous nous arrêtames à Farani, où nous fumes joints par douze Maures montés sur des chameaux. Nous allames avec eux à un abreuvoir, où nous trouvames Ali et ses cinquante cavaliers. Ils étoient logés dans quelques tentes de bergers, près des puits, mais comme il n'y avoit pas de place pour tout le monde, je fus obligé de passer la nuit à l'air, entouré d'une infinité de surveillans.

Pendant la nuit, le ciel, au nord-est, parut tout en feu. A la pointe du jour, il se leva un vent de sable violent, qui dura jusqu'à quatre heures du soir. Il est impossible de se faire une idée de l'immense quantité de sable qu'il transporta de l'est à l'ouest. Souvent nous ne distinguions pas les objets. Le sable qui s'attachoit aux yeux et aux oreilles des bestiaux les rendoit furieux; et j'étois dans un danger continuel d'être foulé aux pieds par ces animaux.

28 mai. Dès le matin, les Maures sellèrent leurs chevaux, et le premier esclave d'Ali m'ordonna de me tenir prêt. Un moment après, il revint, et prenant mon petit Nègre par le bras, il lui dit en



mandingue, que de ce moment, il appartenoit à Ali. Puis se tournant vers moi :  
» Tout est arrangé, me dit-il, le Nègre re-  
» tournera à Bubaker avec tous vos effets,  
» à l'exception de votre cheval. Quant, à  
» ce vieux fou, en me montrant Johnson,  
» vous pouvez l'emmener avec vous à  
» Jarra. «

Je ne répondis rien : mais indigné, au-delà de toute expression, je courus chez le roi que je trouvai entouré de ses courtisans, et déjeûnant à la porte de sa tente. Je lui dis, d'un ton peut-être trop animé, que si j'avois commis une imprudence, en venant dans ses états, je croyois en avoir été assez puni par une longue prison, et par le pillage de tous mes effets, mais que ce double malheur me paroissoit supportable en comparaison de celui qu'on venoit de m'annoncer. J'observai que l'on n'avoit rien à reprocher au jeune Nègre, et qu'il n'étoit pas esclave; que je lui avois donné la liberté, en récompense de son bon et fidelle service, qu'il n'avoit d'autre protecteur que moi, et que je ne pouvois le voir menacé de perdre sa liberté, sans me plaindre hautement

de la cruauté et de l'injustice d'un pareil procédé.

Sans me répondre, Ali, d'un air impérieux, et avec un sourire insultant, dit à son interprète, que si je ne montois pas à cheval sur-le-champ, il me renverroit aussi à Bubaker. Il y a dans le regard d'un tyran quelque chose qui éveille et fait ressortir les plus secrets mouvemens du coeur. Je ne pouvois étouffer l'indignation et la haine qui me transportoient, et je sentis naître dans mon ame le désir de pouvoir délivrer le monde d'un monstre si odieux.

Le pauvre Demba n'étoit pas moins affecté. Il avoit pris pour moi un véritable attachement. Son enjouement naturel avoit souvent adouci les ennuis de ma captivité. Il commençoit à faire des progrès dans la langue du Bambarra, et sous ce rapport, il devoit m'être d'une grande utilité pour la suite. Mais quelle faveur ou qu'elle justice pouvions-nous attendre d'un peuple sourd à la voix de l'humanité? Je serrai tendrement la main à cet infortuné jeune homme: je mêlai mes larmes avec les siennes, l'assurant que je ferois l'impossible pour le racheter; et aussi-



tôt je le vis emmener par trois esclaves d'Ali chargé de le conduire à Bubaker.

Les Maures montèrent à cheval, et m'ordonnèrent de les suivre. Après une marche pénible à travers les bois, et sous un ciel brûlant, nous arrivâmes, dans l'après-midi à un village muré, nommé Doombani, où nous passâmes deux jours, en attendant quelques cavaliers qui venoient du nord.

Le 1<sup>er</sup> juin, nous partîmes de Doombani, au nombre de deux cents hommes, tous à cheval, car, dans leurs guerres, les Maures ne font point usage de l'infanterie. Ces soldats me parurent en état de supporter la fatigue. Mais ils ne connoissent aucune discipline. Dans leur marche jusqu'à Jarra, ils ressembloient plutôt à une bande de chasseurs qu'à une troupe militaire.

Arrivé à Jarra, je pris un logement chez Daman Jumma, mon ancienne connoissance, à qui je racontai mes infortunes. Je le priai instamment d'employer tout son crédit auprès du roi, pour racheter mon fidelle Demba, lui promettant un billet de deux esclaves, payable par le docteur Laidley, au moment où Demba seroit rendu à Jarra. Daman se chargea volontiers de négocier

cette affaire. Mais il entrevit qu'Ali, regardant ce jeune Nègre comme mon interprète, ne vouloit pas qu'il me fût rendu, dans la crainte qu'il ne m'aidât à gagner le Bambarra. En conséquence, Ali remettoit de jour en jour à conclure le marché. Enfin, il dit à Daman que, s'il vouloit acheter le petit Nègre pour son compte, il le lui céderoit dans la suite, au prix commun d'un esclave.

J'ai déjà dit que le principal objet du voyage d'Ali à Jarra, étoit de tirer de l'argent des Kaartéens réfugiés dans ses états. Plusieurs d'entre eux ne s'étoient mis sous sa protection, que pour échapper aux horreurs de la guerre; mais la plupart étoient des mécontents qui avoient conjuré la ruine de leur souverain. Quand ils virent que l'armée du Bambarra, étoit retournée à Ségo, sans avoir battu et subjugué Daisy, ainsi qu'ils s'y étoient attendus, ils se déterminèrent à l'attaquer eux-mêmes, avant qu'il n'eût recruté son armée qui avoit perdu beaucoup de monde dans la campagne précédente, et qui, d'ailleurs, étoit dans une grande disette de vivres. Dans cette vue, ils proposèrent aux Maures de se joindre à eux, et



ils demandèrent à Ali deux cents chevaux. Ali les leur promit, avec de grandes protestations d'amitié, mais à condition qu'ils commenceroient par lui livrer 400 têtes de bétail, 200 habillemens de coton bleu, et une grande quantité de colliers et d'autres ornemens.

La difficulté de lever cet impôt causa quelque embarras aux Kaartéens. Ils engagèrent le roi à se faire livrer par les habitans de Jarra la moitié du bétail dont on étoit convenu, promettant de le leur rendre sous peu de temps. Le roi y consentit, et dès le soir même, (2 Juin) un crieur parcourut la ville, annonçant, au bruit du tambour, une défense à tous les habitans d'envoyer le lendemain matin leurs troupeaux dans les bois, avant que le roi n'eût choisi ce qui lui revenoit. Les contrevenans devoient être punis par le pillage de leurs maisons, et l'enlèvement de leurs esclaves. Personne n'osa désobéir à la proclamation. Deux cents bêtes choisies parmi les meilleures furent livrées aux Maures. Le nombre stipulé fut rempli dans la suite par des moyens non moins injustes, et non moins arbitraires.

8 *Juin*. Dans l'après-midi, Ali m'envoya dire par son premier esclave, qu'il étoit sur le point de partir pour Bubaker, où l'appeloit la fête de *Banna salée*, qu'il n'y resteroit que peu de jours, et qu'en attendant son retour à Jarra, je pouvois y demeurer avec Daman. Ce message me fit beaucoup de plaisir : mais j'étois si accoutumé aux contretemps, que je n'osois croire que la chose fût vraie, jusqu'au moment où Johnson vint me dire qu'Ali étoit sorti de la ville avec une partie de ses cavaliers, et que le reste de la troupe ne tarderoit pas à le suivre.

En effet, le lendemain matin, les Maures achevèrent de vider la ville. Pendant leur séjour ils avoient commis plusieurs vols. Au moment même de leur départ, ils enlevèrent et emmenèrent comme esclaves, trois jeunes filles qui étoient sorties de la ville, pour aller chercher de l'eau.

On célébra à Jarra le *Banna salée*. Ce fut une véritable fête. Tous les esclaves étoient proprement vêtus. Les maîtres de maison, à l'envi s'étoient pourvus d'une grande quantité de provisions qu'ils distribuoient libéralement à leurs voisins. Ce jour-là, la faim fut bannie de la ville :



hommes, femmes et enfans, libres et esclaves, tous eurent abondamment de quoi satisfaire leur appétit.

12 *juin*. On trouva près d'un abreuvoir, dans les bois, deux hommes horriblement blessés. L'un venoit de rendre le dernier soupir: l'autre, transporté à Jarra, raconta qu'il s'étoit sauvé du Kasson, à travers les bois; que Daisy faisoit la guerre à Sambo roi de ce pays; qu'il avoit surpris trois villes, et passé tous les habitans au fil de l'épée. Il nomma aux gens de Jarra plusieurs de leurs amis qui avoient été tués dans le Kasson. Cette triste nouvelle remplit de deuil toute la ville qui, pendant deux jours, ne retentit que du chant de la mort.

Bientôt après, on apprit une autre nouvelle encore plus fâcheuse. Le 14, des esclaves fugitifs, venus de Kaarta, rapportèrent que Daisy, ayant été prévenu qu'on devoit l'attaquer, se dispoisoit à venir lui-même à Jarra. Les Nègres pressèrent Ali de leur donner les deux cents chevaux qu'il leur avoit promis. Mais Ali, peu touché de leurs sollicitations, finit par leur déclarer qu'il en avoit besoin ailleurs. Ainsi abandonnés par les Maures, et bien

persuadés que le roi de Kaarta ne leur feroit pas plus de quartier qu'aux Kasso-niens, les Nègres prirent la résolution de réunir toutes leurs forces, et de courir les risques d'une bataille, avant que le roi qui manquoit de provisions, n'eût le temps de se renforcer. Ils rassemblèrent environ huit cents hommes, et entrèrent dans le Kaarta, le 13 juin.

19 juin. Dans la matinée, le vent tourna au sud-ouest, et vers les deux heures, il s'éleva un violent ouragan accompagné de tonnerre et de pluie, qui ranima toute la nature, et répandit dans l'air une agréable fraîcheur. C'étoit la première pluie qui fût tombée depuis plusieurs mois.

Toutes les tentatives que j'avois faites pour racheter mon petit Nègre s'étant trouvées inutiles, et voyant que toutes celles que je pourrois faire ne le seroient pas moins, je crus devoir prendre un parti pour ma propre sureté, avant que la saison des pluies ne fût trop avancée. Mon hôte qui prévoyoit qu'il ne seroit pas payé, désiroit de me voir partir. Johnson mon interprète refusoit de me suivre. Ma situation étoit extrêmement embarrassante.



Demeurer à Jarra, c'étoit m'exposer à périr victime de la barbarie des Maures. Il n'y avoit guères moins de danger à me mettre en route seul, sans argent et sans interprète. D'un autre côté, je ne voyois rien de pire que de retourner en Angleterre sans avoir rempli l'objet de ma mission. Tout bien considéré, je résolus de saisir la première occasion pour m'évader et gagner le Bambarra, dès que les pluies auroient commencé, et que je serois assuré de trouver de l'eau dans les bois.

Telle étoit ma position, lorsque le 24 juin, au soir, j'entendis un bruit de mousqueterie, tout près de la ville, On me dit que c'étoit l'armée de Jarra qui revenoit de combattre Daisy, et que cette décharge se faisoit en réjouissance de la victoire. Mais, lorsque dans l'assemblée des principaux de la ville, on eut rendu un compte détaillé de cette expédition, il s'en fallut bien que les habitans fussent rassurés. Les Maures qui s'étoient engagés aux Nègres, les ayant abandonnés, les insurgens avoient perdu courage. Ils s'étoient attendus à trouver Daisy peu accompagné, et renfermé dans la forteresse de Gedingooma: ils le rencontrèrent en pleine cam-

pagne, près de Joka, à la tête d'une armée nombreuse, ensorte que, n'osant pas l'attaquer, ils ne songèrent qu'à piller les petites villes des environs. Ils tombèrent sur deux villes des états de Daisy, dont ils emmenèrent tous les habitans; et pour empêcher que Daisy, instruit de cette incursion, ne leur coupât la retraite, ils revinrent de nuit à travers les bois, traînant à leur suite les esclaves et le bétail qu'ils avoient enlevés.

26 *juin*. Un espion venu de Kaarta, apporta la fâcheuse nouvelle, que Daisy avoit pris Simbïng, dans la matinée, et que, le lendemain, il seroit à Jarra. Sur-le-champ, on plaça des sentinelles au sommet des rochers, et sur tous les chemins qui conduisoient à la ville, pour donner avis des mouvemens de l'ennemi. On fit à la hâte les préparatifs d'une prompte fuite. Les femmes passèrent la nuit à battre du blé, et à emballer leurs effets. Dès le grand matin, la moitié des habitans avoit pris la route de Déena, pour se rendre dans le pays de Bambarra.

Rien de plus triste, et de plus touchant que ce départ. Les femmes et les enfans en pleurs, les hommes sombres



et abattus, tous avoient le désespoir dans l'ame, en jetant un dernier regard sur leur ville natale, sur ces puits, sur ces rochers qu'ils n'avoient jamais perdu de vue, près desquels ils avoient concentré toute leur ambition, toutes leurs espérances, et qu'ils se voyoient forcés d'abandonner, pour aller mendier un asile parmi des étrangers.

27 juin. A onze heures du soir, les sentinelles annoncèrent que Daisy marchoit sur Jarra, et que l'armée des confédérés fuyoit devant lui, sans avoir tiré un coup de fusil. Il est impossible de peindre la terreur que répandit cette nouvelle. Les cris des femmes et des enfans, le désordre et l'épouvante qui régnoient par-tout me firent croire que Daisy étoit déjà dans la ville. Quoique j'eusse eu à me louer de la conduite de ce prince à mon égard, lorsque j'étois à Kemmoo, je ne me souciois pas de rester à la merci de ses soldats qui, dans la confusion inséparable du pillage d'une ville, auroient pu me prendre pour un Maure.

Je montai à cheval, après m'être pourvu d'un grand sac de blé, et je marchai à petits pas, au milieu des fuyards. Arrivé

au sommet d'un rocher fort élevé, je m'assis, et je contemplai avec douleur la ville et toute la campagne dévouées aux horreurs de la guerre, et les chemins couverts de tant de familles infortunées conduisant leurs bestiaux, et n'emportant qu'une petite partie de leurs effets, et des vivres pour quelques jours. Le désordre étoit encore augmenté par une multitude de vieillards, d'enfans et de malades qu'il falloit transporter pour ne pas les laisser exposés à une mort certaine.

Vers les cinq heures, nous arrivâmes à une petite ferme, où je trouvai Damañ et Johnson occupés à remplir de grands sacs de blé, qui devoient être chargés sur des bœufs, pour nourrir pendant la route Daman et sa famille.

23 juin A la pointe du jour, nous partîmes de la ferme, et après avoir traversé Troongoomba, sans nous y arrêter, nous arrivâmes, dans l'après-midi, à Queira. J'y restai deux jours, tant pour refaire mon cheval qui, entre les mains des Maures, étoit devenu un véritable rossinante, que pour attendre quelques Nègres mandingues, qui devoient partir pour le Bambarra sous peu de jours.



Le 1<sup>er</sup> juillet, pendant que j'étois dans les champs, occupé de mon cheval, le premier esclave d'Ali, accompagné de quatre Maures, vint à Queira, et se logea dans la maison du Dooti. Johnson, à qui cette visite donnoit de l'inquiétude, envoya deux petits garçons écouter ce qui se disoit. Il apprit que ces gens avoient ordre de me ramener à Bubaker. Peu de temps après, deux des Maures vinrent examiner mon cheval, et l'un ayant proposé de le conduire à la maison du Dooti, l'autre observa que cette précaution n'étoit nullement nécessaire, le cheval étant hors d'état de favoriser ma fuite. Ils s'informèrent ensuite où je passois la nuit, et retournèrent vers leurs camarades.

Le rapport de Johnson fut pour moi comme un coup de foudre. Je ne craignois rien tant au monde que de me voir encore prisonnier de ces Barbares, de qui je ne pouvois attendre que la mort. Je pris mon parti sur-le-champ, et je me déterminai à gagner le Bambarra, sans perdre de temps. C'étoit l'unique moyen de sauver ma vie, et de remplir l'objet de ma mission. Je fis part de mon projet à Johnson qui l'approuva, mais qui, en

même-temps, me déclara qu'il me laisseroit aller, protestant qu'il aimoit mieux perdre ses gages, que de faire un pas de plus. Il me dit que Daman lui offrant la moitié du prix d'un esclave, pour l'aider à conduire une caravane d'esclaves à la Gambie, il vouloit profiter de cette occasion pour revoir sa femme et sa famille.

Désespérant de le faire changer de résolution, je me décidai à partir seul. Vers minuit, je préparai mes hardes. Deux chemises, deux pantalons, deux mouchoirs de poche, un gilet, une veste, un chapeau, une paire de demi-bottes et un manteau composoient ma garde-robe. Du reste, je n'avois pas un seul grain de verre, pas le moindre objet de quelque valeur, pour payer ma nourriture et celle de mon cheval.

A la pointe du jour, Johnson qui n'avoit pas perdu les Maures de vue vint me dire à l'oreille qu'ils étoient endormis. Je touchois au moment critique où mon sort devoit se décider. Je sentis mon front se couvrir d'une sueur froide, lorsque je songeai que cette journée alloit me rendre la liberté, ou me replonger pour le reste de ma vie dans une cruelle prison.



Mais il ne s'agissoit pas de délibérer, le moindre délai m'eût perdu. Je pris mon paquet, je marchai doucement à travers les Nègres qui dormoient en plain air, je montai à cheval, et je fis mes adieux à Johnson, en lui recommandant les papiers que je lui avois remis, et le chargeant de dire à mes amis de la Gambie, qu'il m'avoit laissé en bonne santé, sur la route du Bambarra.

Je marchois avec la plus grande précaution, examinant chaque buisson, prêtant l'oreille, et regardant sans cesse derrière moi. A un mille de la ville, je fus bien étonné de me trouver près d'un abreuvoir appartenant à des Maures. Les pâtres me suivirent long-temps, criant après moi, et me jetant des pierres. Enfin je leur échappai, je commençois à me féliciter du succès de mon évasion, lorsque, ayant entendu quelque bruit, je tournai la tête, et je vis trois Maures à cheval, me poursuivant au grand galop, agitant et brandissant leur fusil. Il étoit impossible de leur échapper: j'allai à leur rencontre. Deux saisirent la bride de mon cheval, et l'autre me présentant son fusil, m'intima l'ordre de retourner auprès d'Ali.

Quand



Quand on s'est vu quelque temps flottant entre l'espérance et le désespoir, et que l'on a éprouvé le tourment d'une longue anxiété, c'est une sorte de soulagement que de connoître enfin le sort qui nous est réservé, fût-il le plus malheureux possible. Telle étoit ma situation. Une entière indifférence pour la vie avoit émoussé toutes mes facultés; et je me laissois conduire par les Maures avec une espèce d'insensibilité.

Cependant ma fortune changea plutôt que je n'avois lieu de l'espérer. Lorsque nous fumes arrivés dans un taillis, un des Maures me dit d'ouvrir mon paquet, et de leur montrer ce qu'il contenoit. Après avoir tout examiné, ils ne trouvèrent rien qui leur convînt, à l'exception de mon manteau, que l'un d'eux m'arracha, et jeta sur ses épaules. Ce manteau m'étoit d'une grande ressource: le jour, il me défendoit de la pluie, et la nuit de la piqure des mosquitoes. Je suppliai le Maure de me le rendre, je le suivis quelque-temps pour tâcher de le fléchir. Mais sans daigner m'écouter, lui et un de ses camarades se mirent à courir, emportant leur butin. Je voulois encore aller après eux,



lorsque le troisième, frappant mon cheval à la tête, et me présentant son fusil, me défendit d'avancer. Je compris alors que ces gens n'avoient pas reçu l'ordre de m'arrêter, et qu'ils ne s'étoient mis à ma poursuite, que pour me voler. Je tournai bride, et repris ma route du côté de l'est; et voyant que le dernier des Maures alloit rejoindre ses deux compagnons, je me félicitai de m'être tiré des mains de ces barbares, sans autre perte que celle de mon manteau.

Lorsque j'eus perdu les Maures de vue, je m'enfonçai dans le bois, pour ne pas être poursuivi, allant de toute la vitesse de mon cheval. Après avoir marché quelque temps, je reconnus de grands rochers que j'avois vus dans mon premier voyage de Queira à Déena, puis tournant un peu vers le nord, j'eus le bonheur de me trouver sur le chemin.

---

## CHAPITRE XIV.

*Triste situation de l'Auteur dans le désert.*

— *Il est près de périr de soif. — Il arrive dans un village dont le Dooti lui refuse l'hospitalité. — Une pauvre femme le reçoit chez elle. — Suite de sa route dans le désert. — Une famille de pâtres le traite avec humanité. — Il arrive à Wawra, ville tributaire du roi de Bambarra.*

Il me seroit impossible de décrire la joie que j'éprouvai, lorsque regardant tout autour de moi, je me vis hors de danger. J'étois comme un convalescent réchappé d'une maladie mortelle. Je respirois avec plus de liberté. Je me sentois dans tout le corps une agilité extraordinaire. Le désert même me paroissoit agréable. Il ne me restoit qu'une seule crainte; c'étoit de rencontrer quelques partis de Maures égarés qui me ramenassent dans cette terre de voleurs et d'assassins, d'où je ne faisois que de sortir.

Mais je sentis bientôt combien ma



situation étoit affreuse. Je n'avois nul moyen de me procurer des vivres, nulle espérance de trouver de l'eau. Vers les dix heures, je vis un troupeau de chèvres qui païssoient sur le bord de chemin. Je fis un détour pour n'être pas aperçu, et je continuai de marcher dans le désert, me dirigeant, à l'aide de ma boussole, vers l'est-sud-est, dans la vue de gagner le plutôt possible quelque ville, ou quelque village du royaume de Bambarra.

Peu après-midi, les rayons d'un soleil vertical étant réfléchis par un sable brûlant, j'apercevois les sommets des montagnes lointaines, à travers les vapeurs qui s'élevoient de la terre, et je les voyois se balancer et se briser comme les flots d'une mer agitée. Je me sentois défaillir de soif. Je montai sur un arbre, pour voir si je ne découvrerois pas de la fumée, ou quelque autre indice d'habitation humaine. Mais de tous côtés, je ne vis que d'épais taillis et des montagnes de sable blanc.

Vers les quatre heures, je me trouvai tout-à-coup près d'un grand troupeau de chèvres. Je cachai mon cheval dans des

broussailles, et j'allai examiner, si les pères étoient des Maures ou des Nègres. J'eus bientôt reconnu deux petits garçons maures, qui consentirent avec peine à m'approcher. Ils m'apprirent que ce troupeau appartenoit à Ali, qu'ils alloient à Déena, où l'eau étoit moins rare, et qu'ils y séjourneraient, jusqu'à ce que les pluies eussent rempli les mares du désert. Leurs outres étoient vides, et ils me dirent qu'ils n'avoient point vu d'eau dans les bois.

Un pareil rapport étoit peu consolant. Mais il falloit se résigner. Je marchai le plus vite que je pus, dans l'espérance de trouver de l'eau pendant la nuit. Cependant, la soif me dévorait, j'avois la bouche desséchée et enflammée : souvent ma vue s'obscurcissoit tout-à-coup : j'éprouvois tous les symptômes d'une défaillance prochaine. Mon cheval étoit épuisé. Je commençai à craindre sérieusement pour ma vie. Je mâchois des feuilles de toute espèce pour tâcher de me rafraîchir la bouche ; mais elles étoient toutes d'une amertume insupportable, et je n'en éprouvai aucun soulagement.

Un peu avant le coucher du soleil, ayant gagné une petite hauteur, je montai



sur un grand arbre, d'où je promenai mes tristes regards sur la vaste étendue du désert. Point d'habitation, nul vestige de créature humaine, par-tout le spectacle désolant de quelques arbrisseaux perdus dans une plaine immense de sable: un horizon plat, et sans limites, comme celui de l'Océan.

Je descendis de mon arbre, et je trouvai mon cheval qui dévorait avidement des herbes et des feuilles à demi brûlées. Il n'étoit pas en état de me porter; moi-même je n'avois pas la force de marcher. Je crus donc faire un acte d'humanité, et peut-être le dernier qui fût en mon pouvoir, que de le débarrasser de sa bride, et de le laisser pourvoir lui-même à sa conservation. A l'instant, je fus saisi d'une grande foiblesse, accompagnée de vertiges; et me laissant tomber sur le sable, je crus sentir les approches de la mort.

„ C'est donc ici, me disois-je, après de  
„ vains efforts pour me relever, que vont  
„ se perdre toutes les espérances que j'avois  
„ d'être utile à mon pays! c'est ici que  
„ m'attend une mort prématurée! « Je jetois tout autour de moi des regards que je croyois être les derniers, et lorsque je

songeois au redoutable avenir que j'allois aborder, le monde, et toutes ses jouissances s'effaçoient de ma pensée.

Cependant la nature reprit ses fonctions. Je recouvrai mes sens, au moment où le soleil descendoit sous l'horizon, et je me trouvai étendu sur le sable, la bride de mon cheval dans la main. Rappelant tout mon courage, je résolus de faire un dernier effort pour prolonger mon existence.

Comme la soirée étoit assez fraîche, je pris le parti de marcher, tant que j'en aurois la force, dans l'espérance de trouver enfin de l'eau. Après avoir marché près d'une heure, j'aperçus au nord-est quelques éclairs, aspect consolant et délicieux, puisqu'il me promettoit de la pluie. L'obscurité et les éclairs augmentoient sensiblement, j'entendois le vent frémir dans les feuilles, déjà j'ouvris la bouche pour recevoir les premières gouttes, lorsque tout-à-coup, je fus couvert d'un nuage de sable chassé avec tant de violence, que je sentis de la douleur au visage et aux bras. Je remontai à cheval, et je m'arrêtai à l'abri d'un buisson, pour ne pas être suffoqué. Pendant près d'une heure, le



vent continua de rouler des masses énormes de sable, après quoi je me remis en route, et je marchai péniblement jusqu'à dix heures, que j'eus le plaisir de voir des éclairs plus vifs, suivis de quelques grosses gouttes de pluie. Je mis pied à terre, et j'étendis mes habits et mon linge propre pour recueillir la pluie que je voyois prête à tomber. En effet, il plut abondamment pendant plus d'une heure, et je me désaltérai parfaitement, en tordant et en suçant mes habits.

Il n'y avoit pas de lune, et il faisoit si obscur, que je fus obligé de mener mon cheval, et de me diriger avec la boussole que j'observois à la lueur des éclairs. Je marchai de la sorte assez lestement, jusqu'après minuit, que les éclairs s'éloignant, je me vis réduit à marcher à tâtons au risque de me blesser les yeux et les mains. Vers les deux heures, mon cheval tressaillit et s'arrêta tout court. Je regardai, et je vis à peu de distance une lumière à travers des arbres. Me croyant près d'une ville, je cherchai de la main du chaume, du coton, ou quelque autre trace de culture, mais je ne trouvai que du sable. En approchant davantage, je vis plusieurs

autres lumières, et je commençai à soupçonner que j'étois tombé dans un parti de Maures. Pour m'en assurer, je m'avançai doucement et avec précaution du côté de la lumière; et bientôt, aux mugissemens du bétail, et aux clameurs des pâtres, je reconnus que j'étois près d'un abreuvoir, qui, selon toute apparence, appartenoit à des Maures.

Quelque agréable que dût me paroître le son d'une voix humaine, je résolus de m'enfoncer de nouveau dans les bois, aimant mieux m'exposer à périr de soif, que de tomber entre les mains de cette race perfide et cruelle. Cependant, encore tourmenté de la soif, et voyant que la chaleur alloit revenir avec le jour, je voulus reconnoître les puits que je supposois dans les environs de l'abreuvoir. Occupé de cette recherche, je passai, sans m'en douter, si près d'une tente, qu'une femme m'aperçut. A ses cris, on accourut des tentes voisines: je me crus découvert, et je me hâtai de rentrer dans les bois.

A un mille de-là, j'entendis sur ma droite un bruit confus, que bientôt après je reconnus pour le croassement de la grenouille: musique délicieuse pour un



homme qui meurt de soif. Je suivis le bruit, et à la pointe du jour, j'arrivai près d'une mère bourbeuse, tellement couverte de grenouilles, que l'eau se montrait à peine. Leurs cris épouvantoient mon cheval; je fus obligé, pour les faire taire, de battre l'eau pendant qu'il buvoit. Après m'être désaltéré moi-même, je montai sur un arbre; l'air étoit pur et serein; j'aperçus la fumée de l'abreuvoir près duquel je venois de passer, et à douze ou quatorze milles, à l'est-sud-est, une autre colonne de fumée. Je suivis cette direction. Un peu avant onze heures, je me trouvai sur un terrain cultivé. J'interrogeai des Nègres qui semoient du grain: ils m'apprirent que j'étois près de Shrilla, ville ou village de Foulas, appartenant à Ali.

J'hésitai si j'y entrerois. Mais la chaleur commençoit à se faire sentir, mon cheval étoit extrêmement fatigué, moi-même je sentois les épreintes de la faim. Je me décidai à tenter l'aventure. J'allai donc à la maison du Dooti qui me ferma impitoyablement sa porte, et me refusa quelques poignées de grain que je lui demandois pour moi et pour mon cheval.



Je sortis de la ville, et voyant quelques misérables huttes dispersées hors des murs, je m'en approchai, persuadé qu'en Afrique, aussi-bien qu'en Europe, l'hospitalité n'habitoit pas toujours les maisons opulentes. A l'entrée d'une de ces humbles cabanes, étoit assise une vieille femme filant du coton. Je lui fis signe que j'avois faim, et lui demandai si elle avoit quelque chose à me donner. Aussitôt elle quitta sa quenouille, et me dit, en arabe, d'entrer avec elle. Je m'assis à terre, et elle me servit un plat de Kouscou, reste de la nuit précédente. Je fis un assez bon repas. Pour reconnoître l'humanité de cette bonne femme, je lui offris un de mes mouchoirs de poche : je lui demandai encore pour mon cheval un peu de grain, qu'elle me donna volontiers.

Une délivrance si peu attendue me remplit d'une joie inexprimable. Je levai les yeux au ciel, et le coeur gonflé de reconnaissance, je remerciai le Maître de la Nature, dont la puissance m'avoit conservé au milieu de tant de dangers, et dont la bonté venoit de me *dresser une table dans le désert.*

Pendant que mon cheval mangeoit, les



gens du lieu commencèrent à s'assembler autour de moi. L'un d'eux s'approchant de mon hôtesse, lui dit quelques mots à l'oreille qui parurent lui causer une grande surprise. Quelque peu versé que je fusse dans la langue des Foulas, j'eus bientôt compris qu'il s'agissoit de m'arrêter, et de me mener à Ali, dans l'espérance, sans doute, de quelque récompense. Je me hâtai de serrer mon grain, et de peur que l'on ne soupçonnât que je m'étois sauvé de chez les Maures, je pris ma direction vers le nord, marchant gaiement, précédé de mon cheval, et suivi de tous les enfans de la ville. Après avoir fait environ deux milles, me voyant débarrassé de ce cortége importun, j'entrai dans le bois, je choisis un grand arbre sous lequel je me proposai de passer la nuit, je me fis un lit avec des branchages, et ma selle me servit d'oreiller.

Vers les deux heures, je fus éveillé par trois Foulas qui, me prenant pour un Maure et me montrant le soleil me dirent que c'étoit l'heure de la prière. Sans leur répondre, je sellai mon cheval, et continuai ma route. Je traversai un pays uni, et plus fertile que je n'en avois vu depuis



quelque temps. A la fin du jour, je trouvai un sentier qui alloit vers le sud. Je le suivis jusqu'à minuit, que j'arrivai près d'une petite mère d'eau de pluie, et le bois, en cet endroit, étant découvert, je résolus d'y passer la nuit. Après avoir donné à mon cheval ce qui me restoit de grain, je me fis un lit comme la nuit précédente. Mais les mosquitoes et les mouches aquatiques m'empêchèrent quelque temps de dormir. Je fus réveillé deux fois par les bêtes féroces qui venoient assez près de moi, et dont les hurlemens affreux épouvantoient mon cheval.

4 juillet. A la pointe du jour, je me remis en marche, toujours à travers les bois. Je vis un grand nombre d'antelopes, de sangliers et d'autruches. Le pays étoit plus montueux, et moins fertile que celui de la veille. A onze heures, ayant gagné une éminence, je montai sur un arbre, d'où j'aperçus, à la distance d'environ huit milles, une plaine découverte, parsemée de pièces rougeâtres, d'où je conclus que c'étoit un terrain cultivé. Ce fut de ce côté-là que je me dirigeai. A une heure j'arrivai près d'un abreuvoir; et jugeant, à l'aspect des lieux, qu'il appar-



tenoit à des Foulas, je me flattai d'y être mieux accueilli que je ne l'avois été à Shrilla.

Mon espérance ne fut pas trompée. Un des bergers m'invita à entrer dans sa tente, et me présenta quelques dattes. Les tentes de ces Foulas sont extrêmement basses et petites. On peut à peine s'y tenir debout, les gens et les meubles y sont l'un sur l'autre, entassés comme dans un coffre. J'entrai dans ce réduit me traînant sur les mains et sur les genoux. J'y trouvai une femme et trois enfans, qui, avec le berger et moi, en remplissoient toute la capacité. On servit des dattes et du grain bouilli. Le maître de la maison, selon la coutume du pays, y goûta le premier, et me pressa ensuite de manger. Les enfans ne cessoient de me regarder; mais le berger n'eut pas plutôt prononcé le mot de *Nazaréen*, qu'ils jetèrent un grand cri, et la mère se glissant sous la porte, sauta hors de la hutte, suivie des trois enfans. Le seul nom de chrétien les avoit tellement effrayés, que je ne pus jamais, à force de prières, les engager à se rapprocher de la hutte. J'achetai avec quelques boutons de cuivre du grain pour



mon cheval; et après avoir remercié le berger qui m'avoit si bien reçu, je m'enfonçai encore une fois dans la forêt.

Au soleil couchant, je trouvai un chemin qui conduisoit dans le pays de Bambarra, et je résolus de le suivre pendant la nuit. Mais, vers les huit heures, ayant entendu quelques personnes venir du côté du sud, je crus devoir me cacher dans des buissons épais peu éloignés du chemin. Comme ces taillis servent de repaire aux bêtes sauvages, je m'y trouvois assez mal à l'aise, ne voyant ni ciel ni terre, obligé de tenir avec les deux mains les naseaux de mon cheval, pour l'empêcher de hennir, et ne redoutant pas moins les hommes que les bêtes féroces. Cependant mes craintes furent bientôt dissipées. Après avoir regardé autour des buissons, sans rien apercevoir, les gens que j'avois entendus passèrent leur chemin. Je me hâtai de gagner un endroit plus découvert. Je marchai à l'est-sud-est, jusqu'après minuit, que l'agréable croassement des grenouilles m'invita à m'écarter un peu de ma route, pour aller me désaltérer à une grande mère d'eau de pluie. Je cherchai ensuite



une plaine, où je pusse établir mon lit sous un arbre isolé. Le matin, je fus inquiété par des loups, ce qui me détermina à me mettre en route avant le jour. Je traversai le village de Wassalita, et vers les dix heures, (*cinq juillet*) j'arrivai à Wawra, ville nègre du royaume de Kaarta, mais qui alors étoit tributaire de Mansong roi de Bambarra.

*Fin du Tome premier.*

---









